This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 1978

Y. C. (une des 2 parmi 5. à mon dit)

Tab. VI 144 a (1)

d'H. "extrait" du système de la nature

by Holbach

Vet. Fr. II A. 1978

# LE BON-SENS

*OU*

# IDÉES NATURELLES,

*OPPOSÉES*

## AUX IDÉES SURNATURELLES;

*Par l'Auteur du Syſtême de la Nature.*

Detexit quo doloſo vaticinandi furore Sacerdotes myſteria, illis ſæpe ignota, audaćter publicant. *PETR. SATYRICON.*

A LONDRES.

M. DCC. LXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1989
OF OXFORD
LIBRARY

# PRÉFACE.

*QUAND on veut examiner de ſang-froid les opinions des hommes, on eſt tout ſurpris de trouver que, dans celles même qu'ils regardent comme les plus eſſentielles, rien n'eſt plus rare que de leur voir faire uſage du Bon-ſens, c'eſt-à-dire, de cette portion de Jugement ſuffiſante pour connoître les vérités les plus ſimples, pour rejetter les abſurdités les plus frappantes, pour être choqué des contradictions palpables. Nous en avons un exemple dans la Théologie, ſcience révérée, en tout temps, en tout pays, par le plus grand nombre des mortels; objet qu'ils regardent comme le plus important, le plus utile, le plus indiſpenſable au bonheur des ſociétés. En effet, pour peu qu'on ſe donne la peine de ſonder les principes ſur leſquels cette ſcience prétendue s'appuie, l'on eſt forcé de reconnoître que ſes principes que l'on jugeoit inconteſtables, ne ſont que des ſuppoſitions hazardées, imaginées par l'ignorance, propagées par l'enthouſiaſme ou la mauvaiſe foi, adoptées par la crédulité timide, conſervées par l'habitude qui jamais ne raiſonne, & révérées uniquement parce qu'on n'y comprend rien.* Les uns, *dit Montagne*, font accroire au monde qu'ils croient, ce qu'ils ne croient pas; les autres, en plus grand nombre, ſe le font

accroire à eux mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire.

*"En un mot, quiconque daignera consulter le Bon-sens sur les opinions religieuses, & portera dans cet examen l'attention que l'on donne communément aux objets qu'on présume intéressants, s'appercevra facilement que ces opinions n'ont aucuns fondements solides; que toute Religion est un édifice en l'air; que la Theologie n'est que l'ignorance des causes naturelles réduite en système; qu'elle n'est qu'un long tissu de chimères & de contradictions; qu'elle ne présente en tout pays aux différents peuples de la terre que des romans dépourvus de vraisemblance, dont le héros lui-même est composé de qualités impossibles à combiner; son nom, en possession d'exciter dans tous les cœurs le respect & l'effroi, ne se trouvera qu'un mot vague que les hommes ont continuellement à la bouche sans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne soient démenties par les faits ou qui ne répugnent évidemment les unes aux autres.*

*La notion de cet Etre sans idées, ou plutôt le mot sous lequel on le désigne, seroit une chose indifférente, si elle ne causoit des ravages sans nombre sur la terre. Prévenus de l'opinion que ce phantôme est une réalité très intéressante pour eux, les hommes, au lieu de conclure sagement de son incompréhensibilité, qu'ils sont dispensés d'y songer, en concluent au contraire, qu'ils ne peuvent assez*

*s'en occuper, qu'il faut le méditer sans cesse, en raisonner sans fin, ne jamais le perdre de vue; l'ignorance invincible où ils sont à cet egard, loin de les rebuter, ne fait qu'irriter leur curiosité; au lieu de les mettre en garde contre leur imagination, cette ignorance les rend décisifs, dogmatiques, impérieux, & les porte à se fâcher contre tous ceux qui opposent quelques doutes aux rêveries que leurs cerveaux ont enfantées.*

*Quelle perplexité quand il s'agit de résoudre un problême insoluble! Des méditations inquiétes sur un objet impossible à saisir, & que pourtant il suppose très important pour lui, ne peuvent que mettre l'homme de très mauvaise humeur, & produire dans sa tête des transports dangereux. Pour peu que l'intérêt, la vanité, l'ambition viennent se joindre à ces dispositions chagrines, il faut nécessairement que la société soit troublée. Voilà pourquoi tant de nations sont souvent devenus les théâtres des extravagances de quelques rêveurs insensés, qui, prenant ou débitant leurs spéculations creuses pour des vérités éternelles, ont allumé l'enthousiasme des Princes & des Peuples, & les ont armés pour des opinions qu'ils leur représentoient comme essentielles à la gloire de la Divinité & au bonheur des Empires. On a vu mille fois dans toutes les parties de notre globe des fanatiques enivrés s'égorger les uns les autres, allumer des bûchers, commettre sans scrupule & par*

*devoir les plus grands crimes, faire ruisseler le sang humain. Pourquoi ? pour faire valoir, maintenir ou propager les conjectures impertinentes de quelques enthousiastes, ou pour accréditer les fourberies de quelques imposteurs sur le compte d'un Etre qui n'existe que dans leur imagination, & qui ne s'est fait connoître que par les ravages, les disputes & les folies qu'il a causés sur la terre.*

*Dans l'origine, les nations sauvages, féroces, perpétuellement en guerre, ont sous des noms divers adoré quelque Dieu conforme à leurs idées, c'est-à-dire, cruel, carnassier, intéressé, avide de sang. Nous retrouvons dans toutes les Religions de la terre un* Dieu des armées, *un Dieu* jaloux, *un Dieu* vengeur, *un Dieu* exterminateur, *un Dieu qui se plaît au carnage, & que ses adorateurs se sont fait un devoir de servir à son goût. On lui immole des agneaux, des taureaux, des enfants, des hommes, des hérétiques, des infidèles, des rois, des nations entieres. Les serviteurs zélés de ce Dieu si barbare ne vont-ils pas jusqu'à se croire obligés de s'offrir eux-mêmes en sacrifice à lui ? Partout on voit des forcenés qui, après avoir tristement médité leur Dieu terrible, s'imaginent que pour lui plaire, il faut se faire tout le mal possible, & s'infliger en son honneur des tourments recherchés ! En un mot, par-tout les idées sinistres de la Divinité, loin de consoler les hommes des malheurs attachés à leur exi-*

*ſtence, ont porté le trouble dans les cœurs & fait éclore des folies deſtructives pour eux.*

*Comment l'eſprit-humain, infeſté par des phantômes effrayants & guidé par des hommes intéreſſés à perpétuer ſon ignorance & ſes craintes, eût-il fait des progrès? On força l'homme de végéter dans ſa ſtupidité primitive; on ne l'entretint que des puiſſances invincibles deſquelles ſon ſort étoit ſuppoſé dépendre. Uniquement occupé de ſes allarmes & de ſes rêveries inintelligibles, il fut toujours à la merci de ſes Prêtres, qui ſe réſerverent le droit de penſer pour lui & de régler ſa conduite.*

*Ainſi l'homme fut, & demeura toujours un enfant ſans expérience; un eſclave ſans courage, un ſtupide qui craignit de raiſonner, & qui ne ſçut jamais ſe tirer du labyrinthe où l'on avoit égaré ſes ancêtres; il ſe crut forcé de gémir ſous le joug de ſes Dieux qu'il ne connut que par les récits fabuleux de leurs Miniſtres; ceux-ci, après l'avoir garotté par les liens de l'opinion, ſont demeurés ſes Maîtres, ou bien, l'ont livré ſans défenſe au pouvoir abſolu des Tyrans, non moins terribles que les Dieux, dont ils furent les repréſentants ſur la terre.*

*Ecraſés ſous le double joug de la puiſſance ſpirituelle & temporelle, les peuples furent dans l'impoſſibilité de s'inſtruire & de travailler à leur bonheur. Ainſi que la Religion, la Politique & la Morale devinrent des ſanctuaires dans leſquels il ne fut point permis aux*

*profanes d'entrer ; les hommes n'eurent pas d'autre morale que celle que leurs Législateurs & leurs Prêtres firent descendre des régions inconnues de l'empyrée. L'esprit humain, embrouillé par ses opinions Théologiques, se méconnut lui-même, douta de ses propres forces, se défia de l'expérience, craignit la vérité, dédaigna sa raison & la quitta pour suivre aveuglément l'autorité. L'homme fut une pure machine entre les mains de ses Tyrans & de ses Prêtres qui seuls eurent le droit de régler ses mouvements : conduit toujours en esclave, il en eût presque en tout temps & en tous lieux les vices & le caractère.*

*Voilà les véritables sources de la corruption des mœurs, à laquelle la Religion n'oppose jamais que des digues idéales & sans effet ; l'ignorance & la servitude sont faites pour rendre les hommes méchants & malheureux. La science, la raison, la liberté peuvent seules les corriger, & les rendre plus heureux ; mais tout conspire à les aveugler & à les confirmer dans leurs égarements ; les Prêtres les trompent, les Tyrans les pervertissent pour mieux les asservir ; la tyrannie fut & sera toujours la vraie source & de la dépravation des mœurs & des calamités habituelles des peuples : ceux-ci, presque toujours fascinés par leurs notions religieuses ou par des fictions métaphysiques, au-lieu de porter les yeux sur les causes naturelles & visibles de leurs miseres, attribuent leurs vices à l'imperfection de leur nature, &*

*leurs malheurs, à la colere des Dieux; ils offrent aux ciel des vœux, des sacrifices, des préſents pour obtenir la fin de leurs infortunes, qui ne ſont réellement dûes qu'à la négligence, à l'ignorance, à la perverſité de leurs guides, à la folie de leurs inſtitutions, à leurs uſages inſenſés, à leurs opinions fauſſes, à leurs loix peu raiſonnées, & ſur-tout, au défaut de lumieres. Que l'on rempliſſe de bonne heure les eſprits d'idées vraies; qu'on cultive la raiſon des hommes; que la juſtice les gouverne, & l'on n'aura pas beſoin d'oppoſer aux paſſions la barriere impuiſſante de la crainte des Dieux. Les hommes ſeront bons quand il ſeront bien inſtruits, bien gouvernés, châtiés ou mépriſés pour le mal, & juſtement recompenſés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens.*

*En vain prétendroit-on guérir les mortels de leurs vices, ſi l'on ne commence par les guérir de leurs préjugés. Ce n'eſt qu'en leur montrant la vérité qu'ils connoîtront leurs intérêts les plus chers, & les motifs réels qui doivent les porter au bien. Aſſez long-temps les inſtructeurs des peuples ont fixé leurs yeux ſur le ciel, qu'ils les ramenent enfin ſur la terre. Fatigué d'une Théologie inconcevable, de fables ridicules, de myſtères impénétrables, de cérémonies puériles, que l'eſprit humain s'occupe de choſes naturelles, d'objets intelligibles, de vérités ſenſibles, de connoiſſances utiles. Que l'on diſſipe les vaines chimères qui obſedent les peuples, & bientôt des opinions rai-*

*ſonnables viendront d'elles-mêmes ſe placer dans des têtes que l'on croyoit pour toujours déſtinées à l'erreur.*

*Pour anéantir ou ébranler les préjugés religieux ne ſuffit-il pas de montrer que ce qui eſt inconcevable pour l'homme ne peut lui convenir? Faut-il donc autre choſe que le ſimple Bon-ſens pour s'appercevoir qu'un Etre incompatible avec les notions les plus évidentes; qu'une cauſe continuellement oppoſée aux effets qu'on lui attribue, qu'un Etre dont on ne peut dire un mot ſans tomber en contradiction; qu'un Etre qui, loin d'expliquer les énigmes de l'univers, ne fait que les rendre plus inexplicables; qu'un Etre à qui depuis tant de ſiecles les hommes s'adreſſent ſi vainement pour obtenir leur bonheur & la fin de leurs peines; faut-il, dis-je, plus que le ſimple Bon-ſens pour reconnoître que l'idée d'un pareil Etre eſt une idée ſans modele, & qu'il n'eſt évidemment lui-même qu'un Etre de raiſon? Faut-il plus que le ſens le plus commun pour ſentir du moins qu'il y a du délire & de la frénéſie à ſe haïr & ſe tourmenter les uns les autres pour des opinions inintelligibles ſur un Etre de cette eſpece? Enfin, tout ne prouve-t-il pas que la morale & la vertu ſont totalement incompatibles avec les notions d'un Dieu que ſes Miniſtres & ſes Interprêtes ont peint en tout pays comme le plus bizarre, le plus injuſte, le plus cruel des Tyrans, dont pourtant les*

*volontés prétendues doivent servir de régles & de loix aux habitans de la terre?*

*Pour démêler les vrais principes de la Morale, les hommes n'ont besoin ni de Théologie, ni de Révélation, ni de Dieux; ils n'ont besoin que du Bon-sens: ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes; réfléchir sur leur propre nature; consulter leurs intérêts sensibles; considérer le but de la société & de chacun des membres qui la composent; & ils reconnoîtront aisément que la vertu est l'avantage, & que la vice est le dommage des Etres de leur espece. Disons aux hommes d'être justes, bienfaisants, modérés, non parce que leurs Dieux l'exigent, mais parce qu'il faut plaire aux hommes: disons leur de s'abstenir du vice & du crime, non parce qu'on sera puni dans l'autre monde, mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est.* Il y a, *dit un grand homme*, des moyens pour empêcher les crimes; ce sont les peines: il y en a pour changer les mœurs; ce sont les bons exemples. (*)

*La vérité est simple, l'erreur est compliquée, peu sûre dans sa marche & remplie de détours; la voix de la nature est intelligible, celle du mensonge est ambigue, énigmatique, mystérieuse; le chemin de la vérité est droit, celui de l'imposture est oblique & ténébreux; cette vérité toujours nécessaire à l'homme est*

(*) Montesquieu.

*faite pour être ſentie par tous les eſprits juſtes ; les leçons de la raiſon ſont faites pour être ſuivies par toutes les ames honnêtes ; les hommes ne ſont malheureux que parce qu'ils ſont ignorants ; ils ne ſont ignorants que parce que tout conſpire à les empêcher de s'éclairer ; ils ne ſont ſi méchants que parce que leur raiſon n'eſt pas encore ſuffiſamment développée.*

*Fin de la Préface.*

# LE BON-SENS.

## §. 1.

*Apologue.*

Il eſt un vaſte Empire gouverné par un Monarque dont la conduite bizarre eſt très propre à confondre les eſprits de ſes ſujets. Il veut être connu, chéri, reſpecté, obéi, mais il ne ſe montre jamais, & tout conſpire à rendre incertaines les notions que l'on pourroit ſe former ſur ſon compte. Les peuples ſoumis à ſa puiſſance n'ont ſur le caractère & les loix de leur ſouverain inviſible que les idées que leur en donnent ſes Miniſtres; ceux-ci conviennent pourtant qu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de leur maître, que ſes voies ſont impénétrables, que ſes vûes & ſes qualités ſont totalement incompréhenſibles; d'ailleurs ſes Miniſtres ne ſont nullement d'accord entre eux ſur les ordres qu'ils prétendent émanés du Souverain dont ils ſe diſent les organes; ils les annoncent diverſement à chaque province de l'Empire; ils ſe décrient les uns les autres, & ſe traitent mutuellement d'impoſteurs & de fauſſaires; les édits & les ordonnances qu'ils ſe chargent de promulguer ſont obſcurs; ce ſont des énigmes peu faites pour être entendues ou devinées par les ſujets pour l'inſtruction deſquels on les a

destinées. Les loix du Monarque caché ont besoin d'interprêtes; mais ceux qui les expliquent sont toujours en dispute entre eux sur la vraie façon de les entendre. Bien plus, ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes; tout ce qu'ils racontent de leur Prince caché n'est qu'un tissu de contradictions; ils n'en disent pas un seul mot qui sur le champ ne se trouve démenti. On le dit souverainement bon; cependant, il n'est personne qui ne se plaigne de ses décrets. On le suppose infiniment sage, & dans son administration tout paroît contrarier la raison & le Bon-sens. On vante sa justice, & les meilleurs de ses sujets sont communément les moins favorisés. On assûre qu'il voit tout, & sa présence ne remédie à rien. Il est, dit-on, ami de l'ordre, & tout dans ses Etats est dans la confusion & le désordre. Il fait tout par lui-même, & les événements répondent rarement à ses projets. Il prévoit tout, mais il ne sait rien prévenir. Il souffre impatiemment qu'on l'offense, & pourtant il met chacun à portée de l'offenser. On admire son savoir, ses perfections dans ses ouvrages, cependant ses ouvrages remplis d'imperfections, sont de peu de durée. Il est continuellement occupé à faire, à défaire, puis à réparer ce qu'il a fait, sans jamais avoir lieu d'être content de sa besogne. Dans toutes ses entreprises, il ne se propose que sa propre gloire; mais il ne parvient point à être glorifié. Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets, &

ſes ſujets pour la plupart manquent du néceſſaire. Ceux qu'il ſemblent favoriſer ſont pour l'ordinaire les moins ſatisfaits de leur ſort; on les voit preſque tous perpétuellement révoltés contre un maître dont ils ne ceſſent d'admirer la grandeur, de vanter la ſageſſe, d'adorer la bonté, de craindre la juſtice, de révérer les ordres qu'ils ne ſuivent jamais.

Cet Empire, c'eſt le monde: le Monarque c'eſt Dieu: ſes Miniſtres ſont les Prêtres: ſes ſujets ſont les hommes.

§ 2.

Il eſt une ſcience qui n'a pour objet que des choſes incompréhenſibles. Au rebours de toutes les autres; elle ne s'occupe que de ce qui ne peut pas tomber ſous les ſens. Hobbes l'appelle *le Royaume des ténebres.* C'eſt un pays où tout ſuit des loix oppoſées à celles que les hommes ſont à portée de connoître dans le monde qu'ils habitent: dans cette région merveilleuſe la lumiere n'eſt que ténebres, l'évidence devient douteuſe ou fauſſe; l'impoſſible devient croyable; la raiſon eſt un guide infidèle, & le Bon-ſens ſe change en délire. Cette ſcience ſe nomme *Théologie*, & cette Théologie eſt une inſulte continuelle à la raiſon humaine.

§ 3.

A force d'entaſſer des *ſi*, des *mais*, des *qu'en ſait-on*, des *peut-être*, on eſt parvenu à former un ſyſtême informe & découſu, qui eſt en poſſeſſion de troubler l'eſprit des hom-

mes au point de leur faire oublier les notions les plus claires & de rendre incertaines les vérités les plus démontrées ; à l'aide de ce galimathias systêmatique la nature entiere est devenue pour l'homme une énigme inexplicable ; le monde visible a disparu pour faire place à des régions invisibles ; la raison est obligée de céder à l'imagination, qui seule est en possession de guider vers le pays des chimères qu'elle a seule inventé.

§ 4.

Les principes de toute Religion sont fondés sur les idées de Dieu : or il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un Etre qui n'agit sur aucuns de leurs sens. Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent ; qu'est-ce que peut nous représenter l'idée de Dieu, qui est évidemment une idée sans objets ? Une telle idée n'est elle pas aussi impossible que des effets sans cause ? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimère ? Cependant quelques Docteurs nous assurent que l'idée de Dieu nous est *innée*, ou que les hommes ont cette idée dès le ventre de leurs meres ! Tout principe est un jugement, tout jugement est l'effet de l'expérience ; l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens : d'où il suit, que les principes religieux ne portent évidemment sur rien, & ne sont point innés.

§ 5.

§ 5.

Tout ſyſtême Religieux ne peut être fondé que ſur la nature de Dieu & de l'homme, & ſur les rapports qui ſubſiſtent entre eux; mais pour juger de la réalité de ces rapports, il faudroit avoir quelqu'idée de la nature divine: or tout le monde nous crie que l'eſſence de Dieu eſt incompréhenſible pour l'homme, en même tems qu'on ne ceſſe d'aſſigner des attributs à ce Dieu incompréhenſible, & d'aſſûrer que l'homme ne peut ſe diſpenſer de reconnoître ce Dieu impoſſible à concevoir.

La choſe la plus importante pour les hommes eſt celle qu'ils ſont dans la plus parfaite impoſſibilité de comprendre. Si Dieu eſt incompréhenſible pour l'homme, il ſembleroit raiſonnable de n'y jamais ſonger; mais la Religion conclut que l'homme ne peut ſans crime ceſſer un inſtant d'y rêver.

§ 6.

On nous dit que les qualités divines ne ſont pas de nature à être ſaiſies par des eſprits bornés; la conſéquence naturelle de ce principe devroit être que les qualités divines ne ſont pas faites pour occuper des eſprits bornés; mais la Religion nous aſſûre que des eſprits bornés ne doivent jamais perdre de vue un être inconcevable, dont les qualités ne peuvent Etre ſaiſies par eux. D'où l'on voit que la Religion eſt l'art d'occuper les eſprits

bornés des hommes, de ce qu'il ne leur est pas possible de comprendre.

§ 7.

La Religion unit l'homme avec Dieu, ou les met en commerce; cependant ne dites-vous pas que Dieu est infini? Si Dieu est infini, nul être fini ne peut avoir ni commerce, ni rapports avec lui. Où il n'y a pas de rapports, il ne peut y avoir ni union, ni commerce, ni devoirs. S'il n'y a pas des devoirs entre l'homme & son Dieu, il n'existe point de Religion pour l'homme. Ainsi en disant que Dieu est infini, vous anéantissez dès-lors toute Religion pour l'homme qui est un Etre fini. L'idée de l'infinité est pour nous une idée sans modele, sans prototype, sans objet.

§ 8

Si Dieu est un Etre infini, il ne peut y avoir, ni dans le monde actuel ni dans un autre, aucune proportion entre l'homme & son Dieu; ainsi jamais la notion de Dieu n'entrera dans l'esprit humain. Dans la supposition d'une vie où l'homme seroit bien plus éclairé qu'en celle-ci, l'infinité de Dieu mettra toujours une telle distance entre son idée & l'esprit fini de l'homme, qu'il ne pourra pas plus le concevoir dans le ciel, qu'il ne le conçoit sur la terre. D'où il suit évidemment que l'idée de Dieu ne sera pas plus faite pour l'homme dans l'autre vie, que dans la vie présente. Il suit encore de là, que des intelli-

gences supérieures à l'homme, telles que les *Anges*, les *Archanges*, les *Séraphins* & les *Elus* ne peuvent avoir de Dieu des idées plus complettes que l'homme, qui n'y comprend rien du-tout ici bas.

§ 9.

Comment a-t-on pu parvenir à persuader à des Etres raisonnables que la chose la plus impossible à comprendre étoit la plus essentielle pour eux? C'est qu'on les a grandement effrayés: c'est que quand on a peur, on cesse de raisonner: c'est qu'on leur a sur-tout recommandé de se défier de leur raison: c'est que quand la cervelle est troublée, l'on croit tout, & l'on n'examine plus rien.

§ 10.

L'ignorance & la peur, voilà les deux pivôts de toute religion. L'incertitude ou l'homme se trouve par rapport à son Dieu est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténebres tant au physique qu'au moral. Sa peur devient habituelle en lui & se change en besoin; il croiroit qu'il lui manqueroit quelque chose, s'il n'avoit rien à craindre.

§ 11.

Celui qui dès son enfance s'est fait une habitude de trembler toutes les fois qu'il entend prononcer de certains mots, a besoin de ces mots & a besoin de trembler: par là même il est plus disposé à écouter celui qui l'entretient dans ses craintes, que celui qui tente

roit de le rassûrer. Le Superstitieux veut avoir peur, son imagination le demande; on diroit qu'il ne craint rien tant que de n'avoir rien à craindre.

Les hommes sont des malades imaginaires, que des charlatans intéressés ont soin d'entretenir dans leur folie, afin d'avoir le débit de leurs remedes. Les medecins qui ordonnent un grand nombre de remedes sont bien plus écoutés, que ceux qui recommandent un bon régime, ou qui laissent agir la nature.

§ 12.

Si la Religion étoit claire, elle auroit bien moins d'attrait pour les ignorants. Il leur faut de l'obscurité, des mystéres, des frayeurs, des fables, des prodiges, des choses incroyables qui fassent perpétuellement travailler leurs cerveaux. Les Romans, les contes bleus, les récits des revenants & des sorciers ont bien plus de charmes pour les esprits vulgaires, que les histoires véritables.

§ 13.

En matiere de Religion les hommes ne sont que de grands enfants. Plus une Religion est absurde & remplie de merveilles, plus elle acquiert de droits sur eux; le dévôt se croit obligé de ne mettre aucun terme à sa crédulité, plus les choses sont inconcevables, plus elles lui paroissent divines; plus elles sont incroyables, & plus il s'imagine qu'il y a pour lui de mérite à les croire.

§ 14.

L'origine des opinions religieuſes date pour l'ordinaire du tems où les nations ſauvages étoient encore dans l'état de l'enfance, Ce fut à des hommes groſſiers, ignorants & ſtupides que les fondateurs de Religion s'adreſſerent en tout tems pour leur donner des Dieux, des cultes, des mythologies, des fables merveilleuſes & terribles. Ces chimeres, adoptées ſans examen par les peres, ſe ſont tranſmiſes, avec plus ou moins de changemens à leurs enfants policés, qui, ſouvent, ne raiſonnent pas plus que leurs peres.

§ 15.

Les premiers légiſlateurs des peuples eurent pour objet de les dominer: le moyen le plus facile d'y parvenir fut de les effrayer & de les empêcher de raiſonner: ils les conduiſirent par des ſentiers tortueux, afin qu'ils ne s'apperçuſſent pas des deſſeins de leurs guides; ils les forcerent de regarder en l'air, de peur qu'ils ne regardaſſent à leurs pieds: ils les amuſerent ſur la route par des contes; en un mot, ils les traiterent à la façon des nourrices qui emploient les chanſons & les menaces pour endormir les enfants, ou les forcer à ſe taire.

§ 16.

L'exiſtence d'un Dieu eſt la baſe de toute Religion. Peu de gens paroiſſent douter de cette exiſtence; mais cet article fondamental eſt préciſément le plus propre à ar-

rêter tout esprit qui raisonne. La premiere demande de tout Catéchisme fut & sera toujours la plus difficile à résoudre. (1)

§ 17.

Peut-on se dire sincérement convaincu de l'existence d'un Etre dont on ignore la nature, qui demeure inaccessible à tous les sens, & dont on assûre à chaque instant que les qualités sont incompréhensibles pour nous? Pour que l'on me persuade qu'un Etre existe ou peut exister, il faut commencer par me dire ce que c'est que cet Etre; pour m'engager à croire l'existence ou la possibilité d'un tel Etre, il faut m'en dire des choses qui ne soient pas contradictoires & qui ne se détruisent pas les unes les autres. Enfin pour me convaincre pleinement de l'existence de cet Etre, il faut m'en dire des choses que je puisse comprendre, & me prouver qu'il est impossible que l'Etre, auquel on attribue ces qualités, n'existe pas.

§ 18.

Une chose est impossible quand elle renferme deux idées qui se détruisent réciproquement, & que l'on ne peut ni concevoir ni réunir par la pensée. L'évidence ne peut se fonder pour les hommes que sur le té-

(1) En l'année 1701 les Peres de l'Oratoire de Vendôme soutinrent dans une These cette proposition, que, suivant S. Thomas, l'existence de Dieu n'est pas, & ne peut pas être du ressort de la Foi. *Dei existentia nec ad fidem attinet, nec attinere potest juxta Sanctum Thomam.* Voyez Basnage *Hist. des ouvrages des scavants* Tome XVII page 277.

moignage constant de nos sens, qui seuls nous font naître des idées, & nous mettent à portée de juger de leur convenance ou de leur incompatibilité, Ce qui existe nécessairement, est ce dont la non-existence impliqueroit contradiction. Ces principes reconnus de tout le monde sont en défaut dès qu'il s'agit de l'existence de Dieu; tout ce qu'on en a dit jusqu'ici est ou inintelligible, ou se trouve parfaitement contradictoire, & par là même doit paroître impossible à tout homme de bon sens.

§ 19.

Toutes les connoissances humaines se sont plus ou moins éclaircies & perfectionnées. Par quelle fatalité la science de Dieu n'a-t-elle jamais pu s'éclaircir? Les nations les plus civilisées & les penseurs les plus profonds en sont là-dessus au même point que les nations les plus sauvages & les rustres les plus ignorans: & même en regardant la chose de près, nous trouverons que la science divine, à force de rêveries & de subtilités, n'a fait que s'obscurcir de plus en plus. Jusqu'ici toute Religion ne se fonde que sur ce qu'on appelle en Logique des *pétitions de principe;* elle suppose gratuitement, & prouve ensuite par les suppositions qu'elles a faites.

§ 20.

A force de métaphysiquer, l'on est parvenu à faire de Dieu un *pur Esprit*; mais la Théo-

logie moderne a-t-elle fait en cela un pas de plus que la Théologie des ſauvages ? Les ſauvages reconnoiſſent un *grand Eſprit* pour le maître du monde. Les ſauvages ainſi que tous les ignorants attribuent à des *eſprits* tous les effets dont leur inexpérience les empêche de démêler les vraies cauſes. Demandez à un ſauvage ce qui fait marcher votre montre ? il vous répondra, *c'eſt un Eſprit*. Demandez à nos Docteurs ce qui fait marcher l'univers ? ils vous diront, *c'eſt un Eſprit*.

§ 21.

Le ſauvage, quand il parle d'un Eſprit, attache au moins quelque ſens à ce mot : il entend par là un agent ſemblable au vent, à l'air agité, au ſouffle, qui produiſent inviſiblement des effets qu'on apperçoit : à force de ſubtiliſer, le Théologien moderne devient auſſi peu intelligible pour lui-même que pour les autres. Demandez lui ce qu'il entend par un Eſprit ? il vous répondra que c'eſt une ſubſtance inconnue, qui eſt parfaitement ſimple, qui n'a point d'étendue, qui n'a rien de commun avec la matiere. En bonne foi, eſt-il aucun mortel qui puiſſe ſe former la moindre idée d'une ſubſtance pareille ! un Eſprit dans le langage de la Théologie moderne eſt-il donc autre choſe qu'une abſence d'idées ? L'idée de la *Spiritualité* eſt encore une idée ſans modele.

§ 22.

N'eſt-il pas plus naturel & plus intelligible de tirer tout ce qui exiſte du ſein de la matiere, dont l'exiſtence eſt démontrée par tous nos ſens, dont nous éprouvons les effets à chaque inſtant, que nous voyons agir, ſe mouvoir, communiquer le mouvement & générer ſans ceſſe, que d'attribuer la formation des choſes à une force inconnue, à un Etre ſpirituel qui ne peut pas tirer de ſon fond ce qu'il n'a pas lui-même, & qui par l'eſſence ſpirituelle qu'on lui donne, eſt incapable & de rien faire & de rien mettre en mouvement? Rien de plus évident que l'idée, qu'on s'efforce de nous donner de l'action d'un eſprit ſur la matiere, ne nous repréſente aucun objet, ou eſt une idée ſans modele.

§ 23.

Le *Jupiter* matériel des anciens pouvoit mouvoir, compoſer, détruire & engendrer des Etres analogues à lui-même: mais le Dieu de la Théologie moderne eſt un Etre ſtérile. D'après la nature qu'on lui ſuppoſe, il ne peut ni occuper aucun lieu dans l'eſpace, ni remuer la matiere, ni produire un monde viſible, ni engendrer ſoit des hommes, ſoit des Dieux. Le Dieu métaphyſique eſt un ouvrier ſans mains; il n'eſt propre qu'à produire des nuages, des rêveries, des folies & des querelles.

§ 24.

Puiſqu'il falloit un Dieu aux hommes, que

ne s'en tenoient-ils au ſoleil, ce Dieu viſible adoré par tant de nations? Quel Etre avoit plus de droits aux hommages des mortels que l'aſtre du jour, qui éclaire, échauffe, vivifie tous les Etres; dont la préſence ranime & rajeünit la nature; dont l'abſence ſemble la plonger dans la triſteſſe & la langueur? Si quelqu'Etre annonçoit au genre humain du pouvoir, de l'activité, de la bienfaiſance, de la durée, c'étoit, ſans doute, le ſoleil qu'il devoit regarder comme le pere de la nature, comme l'ame du monde, comme la divinité. Au moins on n'eût pu ſans folie lui diſputer l'exiſtence ou refuſer de reconnoître ſon influence & ſes bienfaits.

§ 25.

Le Théologien nous crie que Dieu n'a pas beſoin de mains ou de bras pour agir. *Qu'il agit par ſa volonté.* Mais quel eſt ce Dieu qui jouit d'une volonté? & quel peut-être le ſujet de cette volonté divine?

Eſt-il plus ridicule ou plus difficile de croire aux fées, aux ſylphes, aux revenants, aux ſorciers, aux loups-garoux, que de croire à l'action magique ou impoſſible d'un Eſprit ſur le corps? Dès qu'on admet un Dieu pareil, il n'eſt plus de fables & de rêveries qui ſoient en droit de révolter. Les Théologiens traitent les hommes comme des enfants, qui jamais ne chicannent ſur la poſſibilité des contes qu'on leur fait.

§ 26.

Pour ébranler l'existence d'un Dieu, il ne faut que prier un Théologien d'en parler; dès qu'il en dit un mot, la moindre réflexion nous fait voir que ce qu'il dit est incompatible avec l'essence qu'il attribue à son Dieu. Qu'est-ce donc que Dieu? C'est un mot abstrait, fait pour désigner la force cachée de la nature; ou c'est un point mathématique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Un Philosophe a dit très ingénieusement en parlant des Théologiens, *qu'ils ont trouvé la solution du fameux problème d'Archimede; un point dans le ciel d'où ils remuent le monde.* (2)

§ 27.

La Religion met les hommes à genoux devant un Etre sans étendue, & qui pourtant est infini & remplit tout de son immensité: devant un Etre tout puissant, qui n'exécute jamais ce qu'il desire: devant un Etre souverainement bon, & qui ne fait que des mécontents: devant un Etre ami de l'ordre, & dans le gouvernement duquel tout est dans le désordre. Que l'on devine après cela, ce que c'est que le Dieu de la Théologie!

§ 28.

Pour éviter tout embarras, on nous dit » qu'il n'est point nécessaire de savoir ce que c'est que Dieu, qu'il faut l'adorer sans le con-

(2) Mr. David Hume.

noître, qu'il ne nous est point permis de porter un œil téméraire sur ses attributs. » Mais avant de savoir s'il faut adorer un Dieu, ne faudroit-il pas s'être assûré qu'il existe? or comment s'assûrer s'il existe, avant d'avoir examiné s'il est possible que les qualités diverses qu'on lui donne se rencontrent en lui? Dans le vrai, adorer Dieu, c'est n'adorer que les fictions de son propre cerveau, ou plutôt c'est ne rien adorer.

§ 29.

Dans la vue, sans doute, de mieux embrouiller les choses, les Théologiens ont pris le parti de ne point dire ce que c'est que leur Dieu, ils ne nous disent jamais que ce qu'il n'est pas. A force de négations & d'abstractions, ils s'imaginent composer un Etre réel & parfait, tandis qu'il n'en peut résulter qu'un Etre de raison. Un Esprit est ce qui n'est point corps: un Etre infini, est un Etre qui n'est point fini: un Etre parfait, est un Etre qui n'est point imparfait: en bonne foi est-il quelqu'un qui puisse se faire des notions réelles d'un pareil amas de privations ou d'absence d'idées? Ce qui exclut toute idée peut-il être autre chose que le néant.

Prétendre que les attributs divins sont au-dessus de la portée de l'Esprit humain, c'est convenir que Dieu n'est pas fait pour les hommes. Si l'on assûre qu'en Dieu tout est infini, on avoue qu'il ne peut y avoir rien de commun entre lui & ses créatures. Dire

que Dieu eſt infini, c'eſt l'anéantir pour l'homme, ou du moins c'eſt le rendre inutile pour lui.

» Dieu, nous dira-t-on, a fait l'homme intelligent, mais il ne l'a pas fait omniſcient, c'eſt-à dire capable de tout ſavoir; » l'on en conclut qu'il n'a pu lui donner des facultés aſſez amples pour connoître l'eſſence divine. Dans ce cas, il eſt démontré que Dieu n'a ni pu, ni voulu être connu des hommes. De quel droit ce Dieu ſe fâcheroit-il donc contre des Etres que leur eſſence propre met dans l'impoſſibilité de ſe faire aucune idée de l'eſſence divine? Dieu ſeroit évidemment le plus injuſte & le plus bizarre des Tyrans s'il puniſſoit un athée, pour n'avoir point connu, ce qu'il étoit, par ſa nature, dans l'impoſſibilité de connoître.

§ 30.

Pour le commun des hommes, rien ne rend un argument plus convainquant que la peur. En conſéquence de ce principe, les Théologiens nous diſent qu'*il faut prendre le parti le plus ſûr*; que rien n'eſt plus criminel que l'incrédulité; que Dieu punira ſans pitié tous ceux qui auront la témérité de douter de ſon exiſtence; que ſa rigueur eſt juſte, vû qu'il n'y a que la démence ou la perverſité qui puiſſe faire combattre l'exiſtence d'un Monarque courroucé qui ſe vengera cruellement des athées. Si nous examinons ces menaces de ſang froid, nous trouverons qu'el-

les supposent toujours la chose en question. Il faudroit commencer par nous prouver d'une façon satisfaisante l'existence d'un Dieu, avant de nous dire qu'il est plus sûr de la croire, & qu'il est affreux d'en douter ou de la nier. Ensuite, il faudroit nous prouver qu'il est possible qu'un Dieu juste punisse, avec cruauté, des hommes, pour avoir été dans un état de démence qui les a empêchés de croire l'existence d'un Etre, que leur raison troublée ne pouvoit concevoir. En un mot, il faudroit prouver qu'un Dieu, que l'on dit tout rempli d'équité, pourra punir, outre mesure, l'ignorance invincible & nécessaire où l'homme se trouve par rapport à l'essence divine. La façon de raisonner des Théologiens n'est-elle pas bien singuliere? ils inventent des phantômes; ils les composent de contradictions; ils assûrent ensuite que le parti le plus sûr est de ne pas douter de l'existence de ces phantômes, qu'ils ont eux-mêmes inventés! En suivant cette méthode, il n'est pas d'absurdités qu'il ne soit plus sûr de croire que de ne pas croire.

Tous les enfans sont des athées; ils n'ont aucune idée de Dieu: sont-ils donc criminels à cause de cette ignorance? A quel âge commencent-ils à être obligés de croire en Dieu? c'est, direz-vous, à l'âge de raison. Dans quel tems cet âge doit-il commencer? D'ailleurs si les Théologiens les plus profonds se perdent dans l'essence divine, qu'ils ne se van-

tent pas de comprendre, quelles idées peuvent en avoir les gens du monde, les femmes, les artisans, en un mot, ceux qui composent la masse du genre humain?

§ 31.

Les hommes ne croient en Dieu que sur la parole de ceux qui n'en ont pas plus d'idées qu'eux-mêmes. Nos nourrices sont nos premieres Théologiennes; elles parlent aux enfans de Dieu, comme elles leur parlent de loups-garoux: elles leur appprennent, dès l'âge le plus tendre, à joindre machinalement les deux mains; les nourrices ont-elles donc des notions plus claires de Dieu que les enfants qu'elles obligent de le prier?

§ 32.

La Religion passe des peres aux enfants, comme les biens de famille avec leurs charges. Très peu de gens dans le monde auroient un Dieu, si l'on n'eût pas pris le soin de le leur donner. Chacun reçoit de ses parents & de ses instituteurs, le Dieu qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs; mais suivant son tempérament propre, chacun l'arrange, le modifie, le peint à sa maniere.

§ 33.

Le cerveau de l'homme est, sur-tout dans l'enfance, une cire molle, propre à recevoir toutes les impressions qu'on y veut faire: l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions, dans un tems où il est incapable de juger par lui-même. Nous croyons avoir re-

çu de la nature, ou avoir apporté en naissant les idées vraies ou fausses que, dans un âge tendre, on a fait entrer dans notre tête. Et cette persuasion est une des plus grandes sources de nos erreurs.

§ 34.

Le préjugé contribue à cimenter en nous les opinions de ceux qui ont été chargés de notre instruction. Nous les croyons bien plus habiles que nous; nous les supposons très-convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent. Nous avons la plus grande confiance en eux; d'après les soins qu'ils ont pris de nous, lorsque nous étions hors d'état de nous aider nous-mêmes, nous les jugeons incapables de vouloir nous tromper. Voilà les motifs qui nous font adopter mille erreurs, sans autre fondement que la périlleuse parole de ceux qui nous ont élevés: la défense même de ne point raisonner sur ce qu'ils nous disent, ne diminue point notre confiance, & contribue souvent à augmenter notre respect pour leurs opinions.

§ 35.

Les docteurs du genre humain se conduisent très prudemment, en enseignant aux hommes leurs principes religieux, avant qu'ils soient en état de distinguer le vrai du faux ou la main gauche de la main droite. Il seroit tout aussi difficile d'apprivoiser l'esprit d'un homme de quarante ans avec les notions disparates qu'on nous donne de la divinité,

que

que de bannir ces notions de la tête d'un homme qui en seroit imbu depuis sa plus tendre enfance.

§. 36.

On nous assûre que les merveilles de la nature suffisent pour nous conduire à l'existence d'un Dieu, & nous convaincre pleinement de cette importante vérité. Mais combien y a-t-il de personnes dans le monde qui aient le loisir, la capacité, les dispositions nécessaires pour contempler la nature, & méditer sa marche? Les hommes, pour la plupart, n'y font nulle attention. Un payſan n'est aucunement frappé de la beauté du soleil qu'il a vu tous les jours. Le matelot n'est point surpris des mouvements réguliers de l'ocean, il n'en tirera jamais d'inductions théologiques. Les phénomenes de la nature ne prouvent l'existence d'un Dieu, qu'à quelques hommes prévenus, à qui l'on a montré d'avance le doigt de Dieu dans toutes les choses dont le méchanisme pouvoit les embarrasser. Dans les merveilles de la nature, le Physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les loix permanentes & variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matiere prodigieusement diversifiée.

§ 38.

Est-il rien de plus suprenant que la logique de tant de profonds docteurs qui, au lieu d'avouer leur peu de lumieres sur les agents

naturels, vont chercher hors de la nature, c'eſt-à-dire dans les régions imaginaires, un agent bien plus inconnu que cette nature, dont ils peuvent au moins ſe former quelques idées ! dire que Dieu eſt l'auteur des phénomenes que nous voyons, n'eſt-ce pas les attribuer à une cauſe occulte ? Qu'eſt-ce que Dieu ? Qu'eſt-ce qu'un Eſprit ? ce ſont des cauſes dont nous n'avons nulle idée. Savants ! étudiez la nature & ſes loix, & lorſque vous pourrez y démêler l'action des cauſes naturelles, n'allez pas recourir à des cauſes ſurnaturelles qui, bien loin d'éclaircir vos idées, ne feront que les embrouiller de plus en plus & vous mettre dans l'impoſſibilité de vous entendre vous-mêmes.

§ 38.

La nature, dites-vous, eſt totalement inexplicable ſans un Dieu. C'eſt-à-dire que pour expliquer ce que vous entendez fort peu, vous avez beſoin d'une cauſe que vous n'entendez point du tout. Vous prétendez démêler ce qui eſt obſcur en redoublant l'obſcurité. Vous croyez défaire un nœud en multipliant les nœuds. Phyſiciens entouſiaſtes ! pour nous prouver l'exiſtence d'un Dieu, copiez des traités complets de botanique ; entrez dans un détail minutieux des parties du corps humain ; élancez vous dans les airs pour contempler les révolutions des aſtres ; revenez enſuite ſur la terre pour admirer le cours des eaux ; extaſiez vous devant des pa-

pillons, des insectes, des polypes, des atômes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre Dieu; toutes ces choses ne prouveront pas l'existence de ce Dieu; elles prouveront seulement que vous n'avez pas les idées que vous devriez avoir, de l'immense variété des matieres, & des effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini, dont l'univers est l'assemblage. Celà prouvera que vous ignorez ce que c'est que la nature; que vous n'avez aucune idée de ses forces, lorsque vous la jugez incapable de produire une foule de formes & d'Etres dont vos yeux, même armés de microscopes, ne voient jamais que la moindre partie. Enfin celà prouvera que, faute de connoître des agents sensibles ou possibles à connoître, vous trouvez plus court de recourir à un mot, sous lequel vous donnez un agent dont il vous sera toujours impossible de vous faire aucune idée véritable.

§ 39.

On nous dit gravement *qu'il n'y a point d'effet sans cause*; on nous répete à tout moment que *le monde ne s'est pas fait lui-même.* Mais l'univers est une cause, il n'est point un effet, il n'est point un ouvrage, il n'a point été fait, parce qu'il étoit impossible qu'il le fût. Le monde a toujours été: son existence est nécessaire.

Il est sa cause à lui-même. La nature dont l'essence est visiblement d'agir & de produire,

pour remplir ſes fonctions comme elle fait ſous nos yeux, n'a pas beſoin d'un moteur inviſible, bien plus inconnu qu'elle-même. La matiere ſe meut par ſa propre énergie, par une ſuite néceſſaire de ſon hétéro-généité; la diverſité des mouvemens ou des façons d'agir, conſtitue ſeule la diverſité des matieres; nous ne diſtinguons les êtres les uns des autres, que par la diverſité des impreſſions ou des mouvemenss qu'ils communiquent à nos organes.

§ 40.

Vous voyez que tout eſt en action dans la nature, & vous prétendez que la nature par elle-même eſt morte & ſans énergie! Vous croyez que ce tout, eſſentiellement agiſſant, a beſoin d'un moteur! Eh! quel eſt donc ce moteur? C'eſt un eſprit: c'eſt-à-dire un Etre abſolument incompréhenſible & contradictoire. Concluez donc, vous dirai-je, que la matiere agit par elle-même, & ceſſez de raiſonner de votre moteur ſpirituel, qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action. Revenez de vos excurſions inutiles; rentrez d'un monde imaginaire dans un monde réel; tenez-vous en aux *cauſes ſecondes*; laiſſez aux Théologiens leur *cauſe premiere* dont la nature n'a pas beſoin pour produire tous les effets que vous voyez.

§ 41.

Ce ne peut-être que par la diverſité des impreſſions ou des effets que les matieres ou

les corps sont sur nous, que nous les sentons; que nous en avons des perceptions & des idées; que nous les distinguons les uns des autres; que nous leur assignons des propriétés. Or pour apperçevoir ou sentir un objet, il faut que cet objet agisse sur nos organes; cet objet ne peut agir sur nous, sans exciter quelque mouvement en nous; il ne peut produire ce mouvement en nous s'il n'est en mouvement lui-même. Dès que je vois un objet, il faut que mes yeux en soient frappés: je ne puis concevoir la lumiere & la vision, sans un mouvement dans le corps lumineux, étendu, coloré qui se communique à mon œil ou qui agit sur ma rétine. Dès que je flaire un corps, il faut que mon odorat soit irrité ou mis en mouvement par les parties qui s'exhalent d'un corps odorant. Dès que j'entends un son, il faut que le tympan de mon oreille soit frappé de l'air mis en mouvement par un corps sonore qui n'agiroit point s'il n'étoit mû lui-même. D'où il suit évidemment que sans mouvement je ne puis ni sentir, ni apperçevoir, ni distinguer, ni comparer, ni juger les corps, ni même occuper ma pensée d'une matiere quelconque.

On dit dans l'école que (3) l'*essence d'un être est ce d'où découlent toutes les propriétés de l'être.* Or il est évident que toutes les propriétés des corps ou des matieres dont nous

(3) *Essentia est quid primum in re, fons & radix omnium rei proprietatum.*

avons des idées, ſont dûes au mouvement, qui ſeul nous avertit de leur exiſtence & nous en donne les premiers concepts. Je ne puis être averti ou aſſûré de ma propre exiſtence que par les mouvements que j'éprouve en moi-même. Je ſuis donc forcé de conclure que le mouvement eſt auſſi eſſentiel à la matiere que l'étendue, & qu'elle ne peut être conçûe ſans lui.

Si l'on s'obſtine à chicaner ſur les preuves évidentes qui nous indiquent que le mouvement eſt eſſentiel & propre à toute matiere, l'on ne pourra pas du moins s'empêcher de reconnoître que des matieres qui ſembloient mortes ou dépourvues de toute énergie, prennent du mouvement d'elles-mêmes, dès qu'on les met à portée d'agir les unes ſur les autres. Le *pyrophore* qui, renfermé dans une bouteille ou privé du contact de l'air, ne peut point s'allumer, ne s'embraſe-t-il pas dès qu'on l'expoſe à l'air? De la farine & de l'eau n'entrent-elles pas en fermentation dès qu'on les mêle? Ainſi des matieres mortes engendrent le mouvement d'elles-mêmes. La matiere a donc le pouvoir de ſe mouvoir, & la nature pour agir, n'a pas beſoin d'un moteur, que l'eſſence qu'on lui donne empêcheroit de rien faire.

§ 42

D'où vient l'homme! Quelle eſt ſa premiere origine? Eſt-il donc l'effet du concours fortuit des atômes? Le premier homme

eſt-il ſorti tout formé du limon de la terre? Je l'ignore. L'homme me paroît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme. Je ſerois tout auſſi embarraſſé de vous dire d'où ſont venus les premieres pierres, les premiers arbres, les premiers lions, les premiers éléphants, les premieres fourmis, les premiers glands &c., que de vous expliquer l'origine de l'eſpece humaine.

Reconnoiſſez, nous crie-t-on ſans ceſſe, la main d'un Dieu, d'un ouvrier infiniment intelligent & puiſſant, dans un ouvrage auſſi merveilleux que la machine humaine. Je conviendrai ſans peine que la machine humaine me paroît ſurprenante; mais puiſque l'homme exiſte dans la nature, je ne me crois pas en droit de dire que ſa formation eſt au-deſſus des forces de la nature; j'ajouterai que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un pur eſprit, qui n'a ni des yeux, ni des pieds, ni des mains, ni une tête, ni des poumons, ni une bouche, ni une haleine, a fait l'homme en prenant un peu de boue & en ſouffant deſſus.

Les habitans ſauvages du Paraguay ſe diſent deſcendus de la lune, & nous paroiſſent des imbécilles: les Théologiens de l'Europe ſe diſent deſcendus d'un pur Eſprit. Cette prétention eſt-elle bien plus ſenſée.

L'homme eſt intelligent; on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être in-



TAYLOR IN OXFO

telligent, & non d'une nature dépourvue d'intelligence. Quoique rien ne ſoit plus rare que de voir l'homme faire uſage de cette intelligence, dont il paroît ſi fier, je conviendrai qu'il eſt intelligent, que ſes beſoins développent en lui cette faculté; que la ſociété des autres hommes contribue ſur-tout à la cultiver. Mais dans la machine humaine & dans l'intelligence dont elle eſt douée, je ne vois rien qui annonce d'une façon bien préciſe l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait honneur; je vois que cette machine admirable eſt ſujette à ſe déranger; je vois que pour lors ſon intelligence merveilleuſe eſt troublée, & diſparoît quelquefois totalement: je conclus que l'intelligence humaine dépend d'une certaine diſpoſition des organes matériels du corps, & que, de ce que l'homme eſt un être intelligent, on n'eſt pas plus fondé à conclure que Dieu doit être intelligent, que de ce que l'homme eſt matériel, on ne ſeroit fondé à en conclure que Dieu eſt matériel. L'intelligence de l'homme ne prouve pas plus l'intelligence de Dieu, que la malice de l'homme ne prouve la malice de ce Dieu dont on prétend que l'homme eſt l'ouvrage. De quelque façon que la Théologie s'y prenne, Dieu ſera toujours une cauſe contredite par ſes effets, ou dont il eſt impoſſible de juger par ſes œuvres. Nous verrons toujours réſulter du mal, des imperfections, des folies, d'une cauſe que l'on

dit remplie de bonté, de perfections, de sagesse.

§ 43.

Ainsi donc, direz-vous, l'homme intelligent, de même que l'univers & tout ce qu'il renferme, sont les effets du *hazard!* non, vous répéterai-je; *l'univers n'est point un effet*; il est la cause de tous les effets: tous les êtres qu'il renferme sont des effets nécessaires de cette cause, qui quelquefois nous montre sa façon d'agir, mais qui bien plus souvent nous dérobe sa marche. Les hommes se servent du mot *hazard* pour couvrir l'ignorance où ils sont des vraies causes: néamoins, quoiqu'ils le ignorent, ces causes n'agissent pas moins d'après des loix certaines. Il n'est point d'effets sans causes.

La nature est un mot dont nous nous servons pour désigner l'assemblage immense des êtres, des matieres diverses, des combinaisons infinies, des mouvements variés dont nos yeux sont témoins. Tous les corps, soit organisés, soit non organisés, sont des résultats nécessaires de certaines causes faites pour produire nécessairement les effets que nous voyons. Rien dans la nature ne peut se faire au hazard; tout y suit des loix fixes; ces loix ne sont que la liaison nécessaire de certains effets avec leurs causes. Un atôme de matiere ne rencontre pas fortuitement *ou par hazard* un autre atôme; cette rencontre est dûe à des loix permanentes, qui font que

chaque Etre agit nécessairement comme il fait, & ne peut agir autrement dans des circonstances données. Parler du *concours fortuit des atômes*, ou attribuer quelques effets au hazard, c'est ne rien dire, sinon que l'on ignore les loix par lesquelles les corps agissent, se rencontrent, se combinent ou se séparent.

Tout se fait au hazard pour ceux qui ne connoissent point la nature, les propriétés des êtres, & les effets qui doivent nécessairement résulter du concours de certaines causes. Ce n'est point le hazard qui a placé le soleil au centre de notre système Planétaire : c'est que par son essence même, la substance dont il est composé doit occuper cette place, & de-là se répandre ensuite pour vivifier les êtres renfermés dans les planetes.

§ 44.

Les adorateurs d'un Dieu trouvent surtout dans l'ordre de l'univers une preuve invincible de l'existence d'un Etre intelligent & sage qui le gouverne. Mais cet ordre n'est qu'une suite de mouvements nécessairement amenés par des causes ou des circonstances qui nous sont tantôt favorables & tantôt nuisibles à nous-mêmes : nous approuvons les unes ; & nous nous plaignons des autres.

La nature suit constamment la même marche ; c'est-à-dire, les mêmes causes produisent les mêmes effets, tant que leur action n'est point troublée par d'autres causes, qui

forcent les premieres à produire des effets différents. Lorsque les causes dont nous éprouvons les effets, sont troublées dans leurs actions ou mouvements par des causes qui, pour nous être inconnues, ne sont pas moins naturelles & nécessaires, nous demeurons stupéfaits, nous crions *au miracle*, & nous les attribuons à une cause bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir sous nos yeux.

L'univers est toujours dans l'ordre; il ne peut y avoir de désordre pour lui. Notre machine seule est en souffrance quand nous nous plaignons du désordre. Le corps, les causes, les êtres que ce monde renferme, agissent nécessairement de la maniere dont nous les voyons agir, soit que nous approuvions leurs effets, soit que nous les désapprouvions. Les tremblements de terre, les volcans, les inondations, les contagions, les disettes sont des effets aussi nécessaires, ou sont autant dans l'ordre de la nature, que la chûte des corps graves, que le cours des rivieres, que les mouvements périodiques des mers, que le souffle des vents, que les pluies fécondantes, & les effets favorables pour lesquels nous louons la providence & nous la remercions de ses bienfaits.

Être émerveillé de voir régner un certain ordre dans le monde, c'est être surpris que les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets. Être choqué de voir du

désordre, c'est oublier que les causes, venant à changer ou à être troublées dans leur action, les effets ne peuvent plus être les mêmes. S'étonner à la vue d'un ordre dans la nature, c'est être étonné qu'il puisse exister quelque chose; c'est être surpris de sa propre existence. Ce qui est ordre pour un être, est désordre pour un autre. Tous les êtres mal faisans trouvent que tout est dans l'ordre, quand ils peuvent impunément mettre tout en désordre; ils trouvent au contraire que tout est en désordre, quand on les trouble dans l'exercice de leurs méchancetés.

§ 45.

En supposant Dieu l'auteur & le moteur de la nature, il ne pourroit y avoir aucun désordre relativement à lui; toutes les causes qu'il auroit fait n'agiroient-elles pas nécessairement d'après les propriétés, les essences & les impulsions qu'il leur auroit données? Si Dieu venoit à changer le cours ordinaire des choses, il ne seroit pas immuable. Si l'ordre de l'univers, dans lequel on croit voir la preuve la plus convaincante de son existence, de son intelligence, de sa puissance & de sa bonté, venoit à se démentir, on pourroit le soupçonner de ne point exister ou l'accuser du moins d'inconstance, d'impuissance, de défaut de prévoyance & de sagesse dans le premier arrangement des choses; on seroit en droit de l'accuser de mépriſe dans le choix des agents & des instruments qu'il fait, qu'il

prépare ou qu'il met en action. Enfin si l'ordre de la nature prouvoit le pouvoir & l'intelligence, le désordre devroit prouver la foiblesse, l'inconstance, la déraison de la Divinité.

Vous dites que Dieu est par-tout; qu'il remplit tout de son immensité; que rien ne se fait sans lui; que la matiere ne pourroit agir sans l'avoir pour moteur. Mais, dans ce cas, vous convenez que votre Dieu est l'auteur du désordre, que c'est lui qui dérange la nature, qu'il est le Pere de la confusion, qu'il est dans l'homme, & qu'il meut l'homme au moment où il peche. Si Dieu est partout, il est en moi, il agit avec moi, il se trompe avec moi, il offense Dieu avec moi, il combat avec moi l'existence de Dieu. O Théologiens! vous ne vous entendez jamais quand vous parlez de Dieu!

§ 46.

Pour être ce que nous nommons *intelligent*, il faut avoir des idées, des pensées, des volontés; pour avoir des idées, des pensées, des volontés, il faut avoir des organes; pour avoir des organes, il faut avoir un corps; pour agir sur des corps, il faut avoir un corps; pour éprouver le désordre, il faut être capable de soutfrir. D'où il suit évidemment qu'un pur esprit ne peut-être intelligent, & ne peut être affecté de ce qui se passe dans l'univers.

L'intelligence divine, les idées divines,

les vues divines, n'ont, dites-vous, rien de commun avec celles des hommes. A la bonne heure. Mais, dans ce cas, comment des hommes peuvent-ils juger, soit en bien soit en mal, de ces vues, raisonner sur ces idées, admirer cette intelligence? Ce seroit juger, admirer, adorer ce dont on ne peut soi-même avoir d'idées. Adorer les vues profondes de la sagesse divine, n'est-ce pas adorer ce qu'on est dans l'impossibilité de juger? Admirer ces mêmes vues, n'est-ce pas admirer sans savoir pourquoi? l'admiration est toujours la fille de l'ignorance. Les hommes n'admirent & n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas.

§ 47.

Toutes ces qualités qu'on donne à Dieu ne peuvent aucunement convenir à un Etre qui, par son essence même, est privé de toute analogie avec les Etres de l'espéce humaine? Il est vrai que l'on croit s'en tirer en exagérant les qualités humaines dont on a orné la Divinité; on les pousse jusqu'à l'infini, & dès lors on cesse de s'entendre. Que resulte-t-il de cette combinaison de l'homme avec Dieu, ou de cette *Théanthropie*? il n'en résulte qu'une chimere dont on ne peut rien affirmer qui ne fasse aussitôt évanouir le phantôme qu'on avoit pris tant de peine à combiner.

Le Dante, dans son chant du *Paradis*, raconte que la Divinité s'étoit montrée à lui

sous la figure de trois cercles, qui formoient une Iris, dont les vives couleurs naissoient les unes des autres; mais qu'ayant voulu fixer sa lumiere éblouissante, le Poete ne vit plus que sa propre figure. En adorant Dieu, c'est lui-même que l'homme adore.

§ 48.

La réflexion la plus légere ne devroit-elle pas suffire pour nous prouver que Dieu ne peut avoir aucunes des qualités, des vertus ou des perfections humaines? Nos vertus & nos perfections sont des suites de notre tempérament modifié. Dieu a-t-il donc un tempérament comme nous? Nos bonnes qualités sont des dispositions rélatives aux êtres avec qui nous vivons en société. Dieu, selon vous, est un être isolé; Dieu n'a point de semblable; Dieu ne vit point en société; Dieu n'a besoin de personne, il jouit d'une félicité que rien ne peut altérer; convenez donc, d'après vos principes même, que Dieu ne peut avoir ce que nous appellons des vertus, & que les hommes ne peuvent être vertueux à son égard.

§ 49.

L'homme épris de son propre mérite, s'imagine que dans la formation de l'univers ce n'est que l'espece humaine que son Dieu s'est proposé pour objet & pour fin. Sur quoi fonde-t-il cette opinion si flatteuse? c'est, nous dit-on, sur ce que l'homme est le seul Etre doué d'une intelligence qui le met à

portée de connoître la Divinité & de lui rendre des hommages dignes d'elle. On nous assûre que Dieu n'a fait le monde que pour sa propre gloire, & que l'espece humaine dut entrer dans son plan, afin qu'il y eût quelqu'un pour admirer ses ouvrages & l'en glorifier. Mais d'après ces dispositions, Dieu n'a-t-il pas visiblement manqué son but? 1° l'homme, selon vous-mêmes, sera toujours dans l'impossibilité la plus complette de connoître son Dieu, & dans l'ignorance la plus invincible de son essence divine. 2° Un être qui n'a point d'égaux ne peut être susceptible de gloire: la gloire ne peut résulter que de la comparaison de sa propre excellence avec celle des autres. 3° Si Dieu par lui-même est infiniment heureux; s'il se suffit à lui-même, qu'a-t-il besoin des hommages de ses foibles créatures? 4° Dieu, nonobstant tous ses travaux, n'est point glorifié: au contraire, toutes les Religions du monde nous le montrent comme perpétuellement offensé; elles n'ont toutes pour objet que de réconcilier l'homme pécheur, ingrat & rebelle avec son Dieu courroucé.

§ 50.

Si Dieu est infini, il est encore moins fait pour l'homme, que l'homme pour les fourmis. Les fourmis d'un jardin raisonneroient-elles pertinemment sur le compte du jardinier, si elles s'avisoient de s'occuper de ses intentions, de ses desirs, de ses projets?

Au-

Auroient-elles rencontré juste, si elles prétendoient que le Parc de Versailles n'a été planté que pour elles, & que la bonté d'un Monarque fastueux n'a eu pour objet que de les loger superbement? mais, suivant la Théologie, l'homme est par rapport à Dieu bien au dessous de ce que l'insecte le plus vil est par rapport à l'homme; ainsi de l'aveu de la Théologie même, la Théologie, qui ne fait que s'occuper des attributs & des vues de la Divinité, est la plus complette des folies.

§ 51.

On prétend qu'en formant l'univers, Dieu n'a eu d'autre but que de rendre l'homme heureux. Mais dans un monde fait exprès pour lui, & gouverné par un Dieu tout puissant, l'homme est-il en effet bien-heureux? ses jouissances sont-elles durables? ses plaisirs ne sont-ils pas mêlés de peines? est-il beaucoup de gens qui soient contents de leur sort? le genre humain n'est-il pas la victime continuelle des maux physiques & moraux? cette machine humaine, que l'on nous montre comme un chef d'œuvre de l'industrie du créateur, n'a-t-elle pas mille façons de se déranger? Serions-nous émerveillés de l'adresse d'un Méchanicien qui nous feroit voir une machine compliquée, prête à s'arrêter à tout moment, & qui finiroit au bout de quelque temps par se briser d'elle-même.

§. 52.

On appelle *Providence* le soin généreux que

la Divinité fait paroître en pourvoyant aux besoins, & en veillant au bonheur de ses créatures chéries. Mais, dès qu'on ouvre les yeux, on trouve que Dieu ne pourvoit à rien. La Providence s'endort sur la portion la plus nombreuse des habitants de ce monde; contre une très petite quantité d'hommes, que l'on suppose heureux, quelle foule immense d'infortunés gémissent sous l'oppression & languissent dans la misere! des nations entieres ne sont-elles pas forcées de s'arracher le pain de la bouche pour fournir aux extravagances de quelques sombres tyrans qui ne sont pas plus heureux que les esclaves qu'ils écrasent?

En même temps que nos Docteurs nous étalent avec emphase les bontés de la Providence, en même temps qu'ils nous exhortent à mettre en elle notre confiance, ne les voyons-nous pas s'écrier à la vue des catastrophes imprévues, que *la Providence se joue des vains projets des hommes*, qu'elle renverse leurs desseins, qu'elle se rit de leurs efforts; que sa profonde sagesse se plaît à dérouter les esprits des mortels? mais comment prendre confiance en une Providence maligne qui se rit, qui se joue du genre humain? Comment veut-on que j'admire la marche inconnue d'une sagesse cachée, dont la façon d'agir est inexplicable pour moi? Jugez-là par ses effets, direz-vous; c'est par là que j'en juge; & je trouve que ces effets sont tantôt utiles, & tantôt fâcheux pour moi.

On croit justifier la Providence en disant que dans ce monde il y a beaucoup plus biens que de maux pour chacun des individus de l'espece humaine. En supposant que les biens, dont cette Providence nous fait jouir sont comme *cent*, & que les maux sont comme *dix*, n'en résultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté, la Providence possede un dixieme de malignité, ce qui est incompatible avec la perfection qu'on lui suppose.

Tous les livres sont remplis des éloges les plus flatteurs de la Providence, dont on vante les soins attentifs; il sembleroit que, pour vivre heureux ici bas, l'homme n'auroit besoin de rien mettre du sien. Cependant sans son travail l'homme subsisteroit à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de suer, de labourer, de chasser, de pêcher, de travailler sans relâche; sans ces causes secondes, la cause premiere, au moins dans la plupart des contrées, ne pourvoiroit à aucun de ses besoins. Si je porte mes regards sur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme sauvage & l'homme civilisé dans une lutte perpétuelle avec la Providence; il est dans la nécessité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les sécheresses & les accidents divers qui rendent si souvent tous ses travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à

ſe garantir des mauvais tours de cette Providence que l'on dit occupée du ſoin de ſon bonheur.

Un dévôt admiroit la Providence divine, pour avoir ſagement fait paſſer des rivieres par tous les endroits où les hommes ont placé de grandes villes. La façon de raiſonner de cet homme n'eſt elle pas auſſi ſenſée que celle de tant de Savants qui ne ceſſent de nous parler de *cauſes finales*, ou qui prétendent appercevoir clairement les vues bienfaiſantes de Dieu dans la formation des choſes.

§ 53.

Voyons-nous donc que la Providence divine ſe manifeſte d'une façon bien ſenſible dans la conſervation des ouvrages admirables dont on lui fait honneur? Si c'eſt elle qui gouverne le monde, nous la trouvons autant occupée à détruire qu'à former, à exterminer qu'à produire. Ne fait-elle donc pas périr à chaque inſtant par milliers ces mêmes hommes, à la conſervation & au bien être deſquels on la ſuppoſe continuellement attentive? A tout moment elle perd de vue ſa créature chérie; tantôt elle ébranle ſa demeure; tantôt elle anéantit ſes moiſſons, tantôt elle inonde ſes champs; tantôt elle les déſole par une ſéchereſſe brûlante; elle arme la nature entiere contre l'homme, elle arme l'homme lui-même contre ſa propre eſpece; elle finit communément par le faire expirer dans les

douleurs. Est-ce donc là ce qu'on appelle conserver l'univers ?

Si l'on envisageoit sans préjugé la conduite équivoque de la Providence, relativement à l'espece humaine, & à tous les Etres sensibles, on trouveroit que bien loin de ressembler à une mere tendre & soigneuse, elle ressemble plutôt à ces meres dénaturées qui, oubliant sur le champ les fruits infortunés de leurs amours lubriques, abandonnent leurs enfants dès qu'ils sont nés, & qui, contentes de les avoir engendrés, les exposent sans secours aux caprices du sort.

Les Hottentots, en cela bien plus sages que d'autres nations qui les traitent de barbares, refusent, dit-on, d'adorer Dieu, parce que *s'il fait souvent du bien, il fait souvent du mal.* Ce raisonnement n'est-il pas plus juste & plus conforme à l'expérience, que celui de tant d'hommes qui s'obstinent à ne voir dans leur Dieu que bonté, que sagesse, que prévoyance ; & qui refusent de voir que les maux sans nombre, dont ce monde est le Théâtre, doivent partir de la même main qu'ils baisent avec transport.

§ 54.

La Logique du Bon-sens nous apprend que l'on ne peut & ne doit juger d'une cause que par ses effets. Une cause ne peut être réputée constamment bonne, que quand elle produit constamment des effets bons, utiles, agréables. Une cause qui produit &

du bien & du mal eſt une cauſe tantôt bonne & tantôt mauvaiſe. Mais la Logique de la Théologie vient détruire tout cela. Selon elle, les phénomènes de la nature, ou les effets que nous voyons dans ce monde, nous prouvent l'exiſtence d'une cauſe infiniment bonne, & cette cauſe c'eſt Dieu. Quoique ce monde ſoit rempli de maux; quoique le déſordre y regne très ſouvent; quoique les hommes gémiſſent à tout moment du ſort qui les accable, nous devons être convaincus que ces effets ſont dûs à une cauſe bienfaiſante & immuable; & bien des gens le croient, ou font ſemblant de le croire!

Tout ce qui ſe paſſe dans le monde nous prouve de la façon la plus claire qu'il n'eſt point gouverné par un Etre intelligent. Nous ne pouvons juger de l'intelligence d'un Etre que par la conformité des moyens qu'il emploie pour parvenir au but qu'il ſe propoſe. Le but de Dieu eſt, dit-on, le bonheur de notre eſpece: cependant une même néceſſité regle le ſort de tous les Etres ſenſibles, qui ne naiſſent que pour ſouffrir beaucoup, jouir peu & mourir. La coupe de l'homme eſt remplie de joie & d'amertume; par-tout le bien eſt à côté du mal; l'ordre eſt remplacé par le déſordre; la génération eſt ſuivie de la deſtruction. Si vous me dites que les deſſeins de Dieu ſont des myſtères, & que ſes voies ſont impoſſibles à démêler; je vous ré-

pondrai que, dans ce cas, il m'eſt impoſſible de juger ſi Dieu eſt intelligent.

§ 55.

Vous prétendez que Dieu eſt immuable! mais qu'eſt-ce qui produit une inſtabilité continuelle dans ce monde, dont vous faites ſon Empire? Eſt-il un Etat ſujet à des révolutions plus fréquentes & plus cruelles que celui de ce Monarque inconnu? Comment attribuer à un Dieu immuable, aſſez puiſſant pour donner la ſolidité à ſes ouvrages, le gouvernement d'une nature où tout eſt dans une viciſſitude continuelle? Si je crois voir un Dieu conſtant dans tous les effets avantageux pour mon eſpece, quel Dieu puis-je voir dans les diſgraces continuelles dont mon eſpece eſt accablée? Vous me dites que ce ſont nos péchés qui le forçent à punir; je vous répondrai que Dieu, ſelon vous-mêmes, n'eſt donc point immuable, puiſque les péchés des hommes le forçent à changer de conduite à leur égard. Un Etre qui tantôt s'irrite, & tantôt s'appaiſe, peut-il être conſtamment le même.

§ 56.

L'univers n'eſt que ce qu'il peut être: tous les Etres ſenſibles y jouiſſent & y ſouffrent, c'eſt-à-dire ſont remués tantôt d'une façon agréable, & tantôt d'une façon déſagréable. Ces effets ſont néceſſaires; ils réſultent néceſſairement de cauſes qui n'agiſſent que ſuivant leurs propriétés. Ces effets me plaiſent

ou me déplaisent nécessairement par une suite de ma propre nature. Cette même nature me force à éviter, à écarter & à combattre les uns, & à chercher, à désirer, à me procurer les autres. Dans un monde où tout est nécessaire, un Dieu qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leur cours nécessaire, est-il donc autre chose que le *Destin* ou la nécessité personnifiée? C'est un Dieu sourd qui ne peut rien changer à des loix générales auxquelles il est soumis lui-même. Que m'importe l'infinie puissance d'un Etre qui ne veut faire que très-peu de choses en ma faveur? Où est l'infinie bonté d'un Etre indifférent sur mon bonheur? A quoi me sert la faveur d'un Etre qui, pouvant me faire un bien infini, ne m'en fait pas même un fini?

§ 57.

Lorsque nous demandons pourquoi sous un Dieu bon il se trouve tant de misérables? on nous console en nous disant que le monde actuel n'est qu'un passage, destiné à conduire l'homme à un monde plus heureux. On nous assûre que la terre où nous vivons, est un séjour d'épreuve. Enfin on nous ferme la bouche en disant que Dieu n'a pu communiquer à ses créatures ni l'impassibilité, ni un bonheur infini, réservés pour lui seul. Comment se contenter de ces réponses? 1°. L'existence d'une autre vie n'a pour garant que l'imagination des hommes, qui,

en la supposant, n'ont fait que réaliser le désir qu'ils ont de se survivre à eux-mêmes, afin de jouir par la suite d'un bonheur plus durable & plus pur, que celui dont ils jouissent à présent. 2°. Comment concevra-t-on qu'un Dieu, qui sait tout & qui doit connoître à fond les dispositions de ses créatures, ait encore besoin de tant d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions ? 3°. Suivant les calculs de nos chronologistes, la terre que nous habitons subsiste depuis six ou sept mille ans. Depuis ce tems les nations ont, sous diverses formes, éprouvé sans cesse des vicissitudes & de calamités affligeantes : l'histoire nous montre l'espece humaine, tourmentée & désolée de tout tems par des tyrans, des conquérans, des héros, des guerres, des inondation, des famines, des épidémies, &c. Des épreuves si longues sont elles donc de nature à nous inspirer une confiance bien grande dans les vues cachées de la Divinité ? Tant de maux si constants nous donnent-ils une haute idée du sort futur que sa bonté nous prépare ? 4°. Si Dieu est aussi bien disposé qu'on l'assure, sans donner aux hommes un bonheur infini, n'auroit-il pas pu, du moins, leur communiquer le dégré de bonheur dont des Etres finis sont susceptibles ici bas ? Pour être heureux avons nous donc besoin d'un bonheur infini ou divin ? 5°. Si Dieu n'a pas pu rendre les hommes plus heureux qu'ils ne sont ici bas, que de-

viendra l'espoir d'un *Paradis*, où l'on prétend que les élus jouiront à jamais d'un bonheur ineffable? Si Dieu n'a ni pu ni voulu écarter le mal de la terre, le seul séjour que nous puissions connoître, qu'elle raison aurions-nous de présumer qu'il pourra ou qu'il voudra écarter le mal d'un autre monde dont nous n'avons aucune idée?

Il y a plus de deux mille ans que, suivant Lactance, le sage Epicure a dit » ou Dieu veut empêcher le mal, & il ne peut y parvenir; ou il le peut & ne le veut pas; où il ne le veut ni ne le peut, ou il le veut & le peut. S'il le veut sans le pouvoir, il est impuissant: S'il le peut & ne le veut pas, il auroit une malice qu'on ne doit pas lui attribuer: S'il ne le peut ni ne le veut, il seroit à la fois impuissant & malin, & par conséquent il ne seroit pas Dieu: S'il le veut & s'il le peut, d'où vient donc le mal, ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas?" Depuis plus de deux mille ans, les bons esprits attendent une solution raisonnable de ces difficultés, & nos docteurs nous apprennent qu'elles ne seront levées que dans la vie future.

§ 58.

On nous parle d'une prétendue *Echelle des Etres*. On suppose que Dieu a partagé ses créatures en des classes différentes dans lesquelles chacune jouit du dégré de bonheur dont elles sont susceptibles. Selon cet arrangement romanesque, depuis l'huître jusqu'aux

anges célestes, tous les Etres jouissant d'un bien-Etre qui leur est propre. L'expérience contredit formellement cette sublime rêverie. Dans le monde où nous sommes, nous voyons tous les Etres sentans, souffrir & vivre au milieu des dangers. L'homme ne peut marcher sans blesser, tourmenter, écraser une multitude d'êtres sensibles qui se rencontrent sur son chemin, tandis que lui-même à chaque pas, est exposé à une foule de maux prévus ou imprévus qui peuvent le conduire à sa déstruction. L'idée seule de la mort ne suffit-elle pas pour le troubler au sein des jouissances les plus vives? Pendant tout le cours de sa vie, il est en butte à des peines; il n'est pas sûr un moment de conserver son existence, à laquelle on le voit si fortement attaché, & qu'il regarde comme le plus grand présent de la Divinité.

§ 59.

Le monde, dira-t-on, a toute la perfection dont il étoit susceptible: par la raison même que le monde n'étoit pas le Dieu qui l'a fait, il a fallu qu'il eût & de grandes qualités & de grands défauts. Mais nous répondrons que le monde, devant nécessairement avoir de grands défauts, il eût été plus conforme à la nature d'un Dieu bon, de ne point créer un monde qu'il ne pouvoit rendre complettement heureux. Si Dieu, qui étoit, selon vous, souverainement heureux avant le monde créé, eût continué d'être sou-

veraiement heureux ſans le monde créé, que ne demeuroit-il en repos ? pourquoi faut-il que l'homme ſouffre ? pourquoi faut-il que l'homme exiſte ? qu'importe ſon exiſtence à Dieu ? de rien ou de quelque choſe ? Si ſon exiſtence ne lui eſt point utile ou néceſſaire, que ne le laiſſoit-il dans le néant ? Si ſon exiſtence eſt néceſſaire à ſa gloire, il avoit donc beſoin de l'homme, il lui manquoit quelque choſe avant que cet homme exiſtât ? On peut pardonner à un ouvrier maladroit de faire un ouvrage imparfait, car il faut qu'il travaille bien ou mal, ſous peine de mourir de faim : cet ouvrier eſt excuſable ; mais votre Dieu ne l'eſt point ; ſelon vous, il ſe ſuffit à lui même ; dans ce cas, pourquoi fait-il des hommes ? Il a, ſelon vous, tout ce qu'il faut pour rendre les hommes heureux, pourquoi donc ne le fait-il pas ? Concluez que votre Dieu a plus de malice que de bonté ; à moins que vous ne conſentiez à dire que Dieu a été néceſſité de faire ce qu'il a fait, ſans pouvoir le faire autrement : cependant vous aſſûrez que votre Dieu eſt libre : vous dites auſſi qu'il eſt immuable, quoique commençant dans le tems, & ceſſant dans le tems, d'exercer ſa puiſſance, ainſi que tous les Etres inconſtants de ce monde. O Théologiens ! vous avez fait de vains efforts pour affranchir votre Dieu de tous les défauts de l'homme, il eſt toujours reſté à ce Dieu ſi parfait, *un bout de l'oreille* humaine.

§ 60.

» Dieu n'eſt-il pas le maître de ſes graces? N'eſt-il pas en droit de diſpoſer de ſon bien? Ne peut-il pas le reprendre? Il n'appartient point à ſa créature de lui demander raiſon de ſa conduite; il peut diſpoſer à ſon gré des ouvrages de ſes mains; ſouverain abſolu des mortels il diſtribue le bonheur ou le malheur ſuivant ſon bon plaiſir." Voilà les ſolutions que les Théologiens nous donnent pour nous conſoler des maux que Dieu nous fait. Nous leur dirons qu'un Dieu, qui ſeroit infiniment bon, ne ſeroit point *le maître de ces graces*, mais ſeroit par ſa nature même obligé de les répandre ſur ſes créatures: nous leur dirons qu'un Etre vraiment bienfaiſant, ne ſe croit pas en droit de s'abſtenir de faire du bien: nous leur dirons qu'un Etre vraiment généreux, ne reprend pas ce qu'il a donné, & que tout homme qui le fait, diſpenſe de la reconnoiſſance & n'eſt pas en droit de ſe plaindre d'avoir fait des ingrats.

Comment concilier la conduite arbitraire & bizarre que les Théologiens prêtent à Dieu, avec la Religion, qui ſuppoſe un pacte ou des engagements réciproques entre ce Dieu & les hommes? Si Dieu ne doit rien à ſes créatures, celles-ci de leur côté ne peuvent rien devoir à leur Dieu. Toute Religion eſt fondée ſur le bonheur que les hommes ſe croient en droit d'attendre de la Divinité qui eſt ſuppoſée leur dire: *aimez-moi; adorez moi; obéiſ-*

*sez-moi, & je vous rendrai heureux.* Les hommes de leur côté lui disent, *rendez-nous heureux, soyez fidelle à vos promesses, & nous vous aimerons, nous vous adorerons, nous obéirons à vos loix.* En négligeant le bonheur de ses créatures, en distribuant ses faveurs & ses graces suivant sa fantaisie, en reprenant ses dons, Dieu ne rompt-il pas le pacte qui sert de base à toute Religion?

Ciceron a dit avec raison, que *si Dieu ne se rend pas agréable à l'homme, il ne peut être son Dieu.* (4) La bonté constitue la Divinité: cette bonté ne peut se manifester à l'homme que par les biens qu'il éprouve; dès qu'il est malheureux, cette bonté disparoît, & fait disparoître en même tems la Divinité. Une bonté infinie ne peut être ni limitée, ni partiale, ni exclusive. Si Dieu est infiniment bon, il doit le bonheur à toutes ses créatures; un seul Etre malheureux suffiroit pour anéantir une bonté sans bornes. Sous un Dieu infiniment bon & puissant, est-il possible de concevoir qu'un seul homme puisse souffrir? un animal, un ciron qui souffrent, fournissent des argument invincibles contre la Providence divine & ses bontés infinies.

§ 61.

Suivant les Théologiens, les afflictions & les maux de cette vie sont des châtiments que les hommes coupables s'attirent de la part de

(4) *Nisi Deus homini placuerit, Deus non erit.*

la Divinité. Mais pourquoi les hommes ſont-ils coupables ? Si Dieu eſt tout puiſſant, lui en coute-t-il plus de dire, que tout en ce monde demeure dans l'ordre, que tous mes ſujets ſoient bons, innocents, fortunés, que de dire, *que tout exiſte ?* Etoit-il plus difficile à ce Dieu de bien faire ſon ouvrage, que de le faire ſi mal ? Y avoit-il plus loin de la non-exiſtence des Etres à leur exiſtence ſage & heureuſe, que de leur non-exiſtence à leur exiſtence inſenſée & miſérable ?

La Religion nous parle d'un *enfer*, c'eſt-à-dire d'un ſéjour affreux où, nonobſtant ſa bonté, Dieu reſerve des tourmens infinis au plus grand nombre des hommes. Ainſi après avoir rendu les mortels très malheureux en ce monde, la Religion leur fait entrevoir que Dieu pourra bien les rendre encore plus malheureux dans un autre ! On s'en tire en diſant que pour lors la bonté de Dieu fera place à ſa juſtice. Mais une bonté qui fait place à la cruauté la plus terrible, n'eſt pas une bonté infinie. D'ailleurs un Dieu qui, après avoir été infiniment bon, devient infiniment méchant, peut-il être regardé comme un Etre immuable ? Un Dieu rempli d'une fureur implacable, eſt il un Dieu dans lequel on puiſſe retrouver l'ombre de la clémence ou de la bonté ?

§ 62.

La juſtice divine, telle que nos Docteurs la peignent, eſt ſans doute une qualité bien

propre à nous faire chérir la Divinité ! d'après les notions de la Théologie moderne, il paroit évident que Dieu n'a créé le plus grand nombre des hommes que dans la vue de les mettre à portée d'encourir des supplices éternels. N'eût-il donc pas été plus conforme à la bonté, à la raison, à l'équité de ne créer que des pierres ou des plantes, & de ne point créer des Etres sensibles, que de former des hommes, dont la conduite, en ce monde, pouvoit leur attirer, dans l'autre, des châtiments sans fin ? Un Dieu assez perfide & malin pour créer un seul homme, & pour le laisser ensuite exposé au péril de se damner, ne peut pas être regardé comme un Etre parfait, mais comme un monstre de déraison, d'injustice, de malice & d'atrocité. Bien loin de composer un Dieu parfait, les Théologiens n'ont formé que le plus imparfait des Etres.

Suivant les notions Théologiques, Dieu ressembleroit à un tyran qui, ayant fait crever les yeux au plus grand nombre de ses esclaves, les renfermeroit dans un cachot où, pour se donner du passe tems, il observeroit *incognito* leur conduite par une trappe, afin d'avoir occasion de punir cruellement tous ceux qui, en marchant, se seroient heurtés les uns les autres, mais qui récompenseroit magnifiquement le petit nombre de ceux à qui il auroit laissé la vue, pour avoir eu l'adresse d'éviter la rencontre de leurs camarades.

des. Telles sont les idées que le dogme de la *prédestination gratuite* nous donne de la Divinité !

Quoique les hommes se tuent de nous répéter que leur Dieu est infiniment bon, il est évident qu'au fond ils n'en peuvent rien croire. Comment aimer ce qu'on ne connoit pas ? Comment aimer un Etre dont l'idée n'est propre qu'à jetter dans l'inquiétude & le trouble ? Comment aimer un Etre que tout ce qu'on en dit, conspire à rendre souverainement haïssable ?

§ 63.

Bien des gens nous font une distinction subtile entre la Religion véritable, & la *superstition* ; ils nous disent que celle-ci n'est qu'une crainte lâche & déréglée de la Divinité. Que l'homme vraiment Religieux a de la confiance en son Dieu, & l'aime sincérement, au lieu que le superstitieux ne voit en lui qu'un ennemi, n'a nulle confiance en lui, & se le représente comme un tyran ombrageux, cruel, avare de ses bienfaits, prodigue de ses châtiments. Mais au fond toute Religion ne nous donne-t-elle pas ces mêmes idées de Dieu ? En même tems que l'on nous dit que Dieu est infiniment bon, ne nous répete-t-on pas sans cesse qu'il s'irrite très-aisément, qu'il n'accorde ses graces qu'à peu de gens, qu'il châtie avec fureur ceux à qui il ne lui a pas plû de les accorder ?

§ 64.

Si l'on prend ses idées de Dieu dans la nature des choses, où nous trouvons un mêlange & de biens & de maux; ce Dieu, d'après le bien & le mal que nous éprouverons, doit naturellement nous paroître capricieux, inconstant, tantôt bon, tantôt méchant, & par-là même, au lieu d'exciter notre amour, il doit faire naître la défiance, la crainte, l'incertitude dans nos cœurs. Il n'y a donc point de différence réelle entre la Religion naturelle & la superstition la plus sombre & la plus servile. Si le Théiste ne voit Dieu que du beau côté, le superstitieux l'envisage du côté le plus hideux. La folie de l'un est gaie, la folie de l'autre est lugubre, mais tous deux sont également en délire.

§ 65.

Si je puise mes idées de Dieu dans la Théologie, Dieu ne se montre à moi que sous les traits les plus propres à repousser l'amour. Les dévôts, qui nous disent qu'ils aiment sincérement leur Dieu, sont ou des menteurs ou des foux qui ne voient leur Dieu que de profil. Il est impossible d'aimer un Etre, dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugements font frémir. Comment envisager sans allarmes un Dieu que l'on suppose assez barbare pour pouvoir nous damner.

Qu'on ne nous parle point d'une crainte *filiale*, ou d'une crainte respectueuse & mê-

lée d'amour, que les hommes doivent avoir pour leur Dieu. Un fils ne peut aucunement aimer son pere, quand il le sait assez cruel pour lui infliger des tourments recherchés, afin de le punir des moindres fautes qu'il pourroit avoir commises. Nul homme sur la terre ne peut avoir la moindre étincelle d'amour pour un Dieu qui réserve des châtiments infinis pour la durée & la violence, aux quatre-vingt dix-neuf centiemes de ses enfants.

§ 66.

Les inventeurs du dogme de l'éternité des peines de l'enfer, ont fait du Dieu, qu'ils disent si bon, le plus détestable des Etres. La cruauté dans les hommes, est le dernier terme de la méchanceté; il n'est point d'ame sensible qui ne soit émue & revoltée au récit seul des tourments qu'éprouve le plus grand des malfaiteurs; mais la cruauté est encore bien plus capable d'indigner, quand on la juge gratuite ou dépourvue de motifs. Les Tyrans les plus sanguinaires, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens avoient au moins des motifs quelconques pour tourmenter leurs victimes, & pour insulter à leurs souffrances; ces motifs étoient, ou leur propre sûreté, ou la fureur de la vengeance, ou le dessein d'épouvanter par des exemples terribles, ou, peut-être, la vanité de faire parade de leur puissance & le desir de satisfaire une curiosité barbare. Un Dieu peut-il avoir aucun de ces motifs? En tourmentant les victimes de

ſa colere, il puniroit des Etres qui n'ont pu réellement ni mettre en danger ſon pouvoir inébranlable, ni troubler ſa félicité que rien ne peut altérer. D'un autre côté les ſupplices de l'autre vie ſeroient inutiles aux vivants, qui n'en peuvent être les témoins. Ces ſupplices ſeroient inutiles aux damnés, puiſqu'en enfer on ne ſe convertit plus, & que le temps des miſéricordes eſt paſſé. D'où il ſuit que Dieu dans l'exercice de ſa vengeance éternelle n'auroit d'autre but que de s'amuſer & d'inſulter à la foibleſſe de ſes créatures.

J'en appelle au genre humain entier. Eſt-il dans la nature un homme qui ſe ſente aſſez cruel, pour vouloir de ſang froid tourmenter, je ne dis pas ſon ſemblable, mais un Etre ſenſible quelconque, ſans émolument, ſans profit, ſans curioſité, ſans avoir rien à craindre? Concluez donc, ô Théologiens? que, ſelon vos principes même, votre Dieu eſt infiniment plus méchant que le plus méchant des hommes.

Vous me direz, peut-être, que *des offenſes infinies méritent des châtiments infinis*: & moi je vous dirai que l'on n'offenſe point un Dieu dont le bonheur eſt infini. Je vous dirai de plus que les offenſes des Etres finis ne peuvent être infinies. Je vous dirai qu'un Dieu qui ne veut pas qu'on l'offenſe, ne peut pas conſentir à faire durer les offenſes de ſes créatures pendant l'éternité. Je vous

dirai qu'un Dieu infiniment bon ne peut pas être infiniment cruel, ni accorder à ses créatures une durée infinie, uniquement, pour se donner le plaisir de les tourmenter sans fin.

Il n'y a que la barbarie la plus sauvage; il n'y a que la plus insigne fourberie; il n'y a que l'ambition la plus aveugle qui aient pu faire imaginer le dogme de l'éternité des peines. S'il existoit un Dieu que l'on pût offenser ou blasphêmer, il n'y auroit pas sur la terre de plus grands blasphêmateurs que ceux qui osent dire que ce Dieu est un tyran assez pervers, pour se complaire pendant l'éternité aux tourments inutiles de ses foibles créatures.

§ 67.

Prétendre que Dieu peut s'offenser des actions des hommes, c'est anéantir toutes les idées que l'on s'efforce d'ailleurs de nous donner de cet Etre; c'est dire que l'homme peut troubler l'ordre de l'univers, qu'il peut allumer la foudre dans la main de son Dieu; qu'il peut dérouter ses projets; c'est dire que l'homme est plus fort que Dieu, qu'il est l'arbitre de sa volonté, qu'il dépend de lui d'altérer sa bonté & de la changer en cruauté. La Théologie ne fait sans cesse que détruire d'une main ce qu'elle bâtit de l'autre! Si toute Religion est fondée sur un Dieu qui s'irrite & qui s'appaise, toute Religion est fondée sur une contradiction palpable.

Toutes les Religions s'accordent à nous

exalter la sagesse & la puissance infinies de la Divinité, mais dès qu'elles nous exposent sa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que défaut de prévoyance, que foiblesse & folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même, & jusqu'ici jamais il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer. Dieu a créé les hommes afin d'avoir dans ses états des sujets qui lui rendissent leurs hommages, & nous voyons sans cesse les hommes révoltés contre lui!

§ 68.

On ne cesse de nous vanter les perfections divines, & dès que nous en demandons les preuves, on nous montre ses ouvrages dans lesquels on assûre que ces perfections sont écrites en caracteres ineffaçables. Tous ces ouvrages sont pourtant imparfaits & périssables; l'homme, que l'on ne cesse de regarder comme le chef d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la Divinité, est rempli d'imperfections qui le rendent désagréable aux yeux de l'ouvrier tout puissant qui l'a formé; cet ouvrage surprenant devient souvent si révoltant & si odieux pour son auteur, qu'il se trouve obligé de le jetter au feu. Mais si l'ouvrage le plus rare de la Divinité est imparfait, par où pourrions-nous juger des perfections divines? Un ouvrage dont l'auteur est lui-même si peu content, peut-il nous faire admirer l'habileté de son ouvrier? L'homme physique est sujet à

mille infirmités, à des maux sans nombre, à la mort. L'homme moral est rempli de défauts, & cependant on se tue de nous dire qu'il est le plus bel ouvrage du plus parfait des Etres!

§ 69.

En créant des Etres plus parfaits que les hommes, il paroît que Dieu n'a jadis pas mieux réussi, ni donné des preuves plus fortes de sa perfection. Ne voyons-nous pas dans plusieurs Religions que des *anges*, des esprits purs, se sont révoltés contre leur maître, & même ont prétendu le chasser de son Trône? Dieu s'est proposé le bonheur & des anges & des hommes, & jamais il n'a pu parvenir à rendre heureux ni les anges ni les hommes: l'orgueil, la malice, les péchés, les imperfections des créatures se sont toujours opposés aux volontés du créateur parfait.

§ 70.

Toute Religion est visiblement fondée sur le principe que *Dieu propose & l'homme dispose*. Toutes les Théologies du monde nous montrent un combat inégal entre la Divinité d'une part & ses créatures de l'autre. Dieu ne s'en tire jamais à son honneur; malgré sa toute puissance, il ne peut venir à bout de rendre les ouvrages de ses mains tels qu'il voudroit qu'ils fussent. Pour comble d'absurdité, il est une Religion qui prétend que Dieu lui-même est mort pour réparer la race

humaine, & malgré cette mort les hommes ne ſont rien moins que ce que Dieu deſireroit !

§ 71.

Rien de plus extravagant que le rôle, qu'en tout pays, la Théologie fait jouer à la Divinité ; ſi la choſe étoit réelle, on ſeroit forcé de voir en elle le plus capricieux & le plus inſenſé des Etres. On ſeroit obligé de croire que Dieu n'a fait le monde que pour être le théatre de ſes guerres déshonorantes avec ſes créatures ; qu'il n'a créé des anges, des hommes, des démons, des eſprits malins que pour ſe faire des adverſaires contre leſquels il pût exercer ſon pouvoir. Il les rend libres de l'offenſer, aſſez malins pour dérouter ſes projets, aſſez opiniâtres pour ne jamais ſe rendre ; le tout pour avoir le plaiſir de ſe fâcher, de s'appaiſer, de ſe réconcilier & de réparer le déſordre qu'ils ont fait. En formant tout d'un coup ſes créatures telles qu'elles devoient être pour lui plaire, que de peines la Divinité ne ſe ſeroit-elle pas épargnées ! ou du moins que d'embarras n'eût-elle pas ſauvés à ſes Théologiens !

Suivant tous les ſyſtêmes religieux de la terre, Dieu ne ſemble occupé qu'à ſe faire du mal à lui-même : il en uſe comme ces charlatans qui ſe font de grandes bleſſures, pour avoir occaſion de montrer au public la bonté de leur onguent. Nous ne voyons pourtant pas que juſqu'ici la Divinité ait encore

pu ſe guérir radicalement du mal qu'elle ſe fait faire par les hommes.

§ 72.

Dieu eſt l'auteur de tout : cependant on nous aſſûre que le mal ne vient point de Dieu. D'où vient-il donc ? des hommes. Mais qui a fait les hommes ? c'eſt Dieu. C'eſt donc de Dieu qui vient le mal. S'il n'eût pas fait les hommes tels qu'ils ſont, le mal moral ou le péché n'exiſteroit pas dans le monde. C'eſt donc à Dieu qu'il faut s'en prendre de ce que l'homme eſt ſi pervers. Si l'homme a le pouvoir de mal faire ou d'offenſer Dieu, nous ſommes forcés d'en conclûre que Dieu veut être offenſé, que Dieu qui a fait l'homme, a réſolu que le mal ſe fît par l'homme ; ſans cela l'homme ſeroit un effet contraire à la cauſe de laquelle il tient ſon Etre.

§ 73.

L'on attribue a Dieu la faculté de prévoir, ou de ſavoir d'avance, tout ce qui doit arriver dans le monde, mais cette preſcience ne peut gueres tourner à ſa gloire, ni le mettre à couvert des reproches que les hommes pourroient légitimement lui faire. Si Dieu a la preſcience de l'avenir, n'a-t-il pas dû prévoir la chûte de ſes créatures qu'il avoit deſtinées au bonheur ? S'il a réſolu dans ſes decrets de permettre cette chûte, c'eſt ſans doute parce qu'il a voulu que cette chûte eût lieu, ſans cela cette chûte ne ſeroit point

arrivée. Si la prescience divine des péchés de ses créatures avoit été nécessaire ou forcée, on pourroit supposer que Dieu a été contraint par sa justice de punir les coupables: mais Dieu, jouissant de la faculté de tout prévoir, & de la puissance de tout prédéterminer, ne dépendoit-il pas de lui de ne pas s'imposer à lui-même des loix cruelles, ou du moins ne pouvoit-il pas se dispenser de créer des Etres qu'il pouvoit être dans le cas de punir & de rendre malheureux par un décret subséquent? Qu'importe que Dieu ait destiné les hommes au bonheur ou au malheur par un décret antérieur, effet de sa prescience, ou par un décret postérieur, effet de sa justice? L'arrangement de ses décrets change-t-il quelque chose au sort des malheureux? Ne seront-ils pas également en droit de se plaindre d'un Dieu qui pouvant les laisser dans le néant, les en a pourtant tirés, quoiqu'il prévit très bien que sa justice le forceroit tôt ou tard à les punir?

§ 74.

» L'homme dites-vous, en sortant des mains de Dieu étoit pur, innocent & bon, mais sa nature s'est corrompue en punition du péché. » Si l'homme a pu pécher, même au sortir des mains de Dieu, sa nature n'étoit donc pas parfaite? Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il péchât & que sa nature se corrompît? Pourquoi Dieu l'a-t-il laissé sé-

duire, sachant bien qu'il seroit trop foible pour résister au tentateur? Pourquoi Dieu a-t-il créé un *Satan*, un esprit malin, un tentateur? Pourquoi Dieu, qui vouloit tant de bien au genre humain, n'a-t-il pas anéanti une fois pour toutes tant de mauvais génies que leur nature rend ennemis de notre bonheur? Ou plutôt, pourquoi Dieu a-t-il créé des mauvais génies, dont il devoit prévoir les victoires & les influences terribles sur toute la race humaine? Enfin par quelle fatalité dans toutes les Religions du monde, le mauvais principe a-t-il un avantage si marqué sur le bon principe, ou sur la Divinité?

§. 75.

On raconte un trait de simplicité qui fait honneur au bon cœur d'un Moine Italien. Ce bon homme, prêchant un jour, se crut obligé d'annoncer à son auditoire que, graces au ciel, à force d'y rêver, il avoit enfin découvert un moyen sûr de rendre tous les hommes heureux. » Le Diable, disoit-il, ne tente les hommes que pour avoir en enfer des compagnons de son malheur; adressons-nous donc au Pape, qui possede les clefs & du Paradis & de l'enfer; engageons-le à prier Dieu à la tête de toute l'Eglise, de vouloir bien se réconcilier avec le Diable, le reprendre en faveur, le rétablir dans son premier rang, ce qui ne peut manquer de mettre fin à ses projets sinistres contre le genre humain. » Le bon Moine ne voyoit,

peut-être, pas que le Diable est pour le moins aussi utile que Dieu aux ministres de la Religion ; ceux-ci se trouvent trop bien de leurs brouilleries, pour se prêter à un accommodement entre deux ennemis, sur les combats desquels leur existence & leurs revenus sont fondés. Si les hommes cessoient d'être tentés & de pécher, le ministere des Prêtres leur deviendroit inutile. Le *Manichéisme* est évidemment le pivôt de toutes les Religions : mais, par malheur, le Diable, inventé pour justifier la Divinité du soupçon de malice, nous prouve à tout moment l'impuissance ou la maladresse de son céleste adversaire.

§ 76.

La nature de l'homme a dû, dit-on, nécessairement se corrompre ; Dieu n'a pu lui communiquer *l'impeccabilité* qui est une portion inaliénable de la perfection divine. Mais si Dieu n'a pu rendre l'homme impeccable, pourquoi s'est-il donné la peine de créer l'homme, dont la nature devoit nécessairement se corrompre, & qui, conséquemment, devoit nécessairement offenser Dieu ? D'un autre côté, si Dieu lui-même n'a pu rendre la nature humaine impeccable, de quel droit punit-il les hommes de n'être point impeccables ? Ce ne peut-être que par le droit du plus fort ; mais le droit du plus fort s'appelle violence, & la violence ne peut convenir au plus juste des Etres. Dieu seroit souverai-

nement injuſte, s'il punissoit les hommes de n'avoir point en partage les perfections divines, ou pour ne pouvoir pas être des Dieux comme lui.

Dieu n'auroit-il pas pu du moins communiquer à tous les hommes la sorte de perfection, dont leur nature est susceptible? Si quelques hommes sont bons, ou se rendent agréables à leur Dieu, pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas fait la même grace, ou donné les mêmes dispositions à tous les Etres de notre espece? Pourquoi le nombre des méchants excede-t-il si fort le nombre des gens de bien? Pourquoi, contre un ami, Dieu trouve-t-il dix mille ennemis dans un monde, qu'il ne tenoit qu'à lui de peupler d'honnêtes gens? S'il est vrai que dans le ciel, Dieu ait le projet de se former une cour de saints, d'élus ou d'hommes qui auront vécu sur la terre conformément à ses vues, n'eût-il pas eu une cour plus nombreuse, plus brillante, plus honorable pour lui, s'il l'eût composée de tous les hommes à qui, en les créant, il pouvoit accorder le degré de bonté nécessaire pour parvenir au bonheur éternel? Enfin n'étoit-il pas plus court de ne point tirer l'homme du néant, que de le créer pour en faire un Etre plein de défauts, rebelle à son Créateur, perpétuellement exposé à se perdre lui-même par un abus fatal de sa liberté?

Au lieu de créer des hommes, un Dieu parfait n'auroit du créer que des anges bien

dociles & soumis. Les Anges, dit-on, sont libres, quelques-uns d'entre eux ont péché: mais au moins tous n'ont pas péché; tous n'ont point abusé de leur liberté pour se révolter contre leur maître. Dieu n'auroit-il pas pu ne créer que des Anges de la bonne espece? Si Dieu a pu créer des Anges qui n'ont pas péché, ne pouvoit-il pas créer des hommes impeccables, ou qui jamais n'abusassent de leur liberté pour mal faire? Si les élus sont incapables de pécher dans le ciel, Dieu n'auroit-il pas pu faire des hommes impeccables sur la terre?

§. 77.

On ne manque pas de nous dire que l'enorme distance qui sépare Dieu & les hommes, fait que nécessairement la conduite de ce Dieu est un mystère pour nous, & que nous ne pouvons avoir le droit d'interroger notre maître. Cette réponse est-elle donc satisfaisante? Puisqu'il s'agit, selon vous, de mon bonheur éternel, ne suis-je donc pas en droit d'examiner la conduite de Dieu lui-même? Ce n'est qu'en vue du bonheur que les hommes en espérent, qu'ils sont soumis à l'Empire d'un Dieu. Un despote à qui les hommes ne se soumettroient que par la crainte, un maître que l'on ne peut interroger, un Souverain totalement inaccessible, ne peut mériter les hommages des Etres intelligents. Si la conduite de Dieu est un mystère pour moi, elle n'est point faite pour moi. L'hom-

me ne peut ni adorer, ni admirer, ni respecter, ni imiter une conduite, dans laquelle tout est impossible à concevoir, ou dont il ne peut souvent se faire que des idées révoltantes. A moins qu'on ne prétende qu'il faut adorer toutes les choses que l'on est forcé d'ignorer, & que tout ce qu'on n'entend pas devient dès lors admirable.

Prêtres! vous nous criez sans cesse que les desseins de Dieu sont impénétrables; que *ses voies ne sont pas nos voies; que ses pensées ne sont pas nos pensées;* que c'est une folie de se plaindre de son administration, dont les motifs & les ressorts nous sont entièrement inconnus: qu'il y a de la témérité à taxer ses jugements d'être injustes, parce qu'ils sont incompréhensibles pour nous. Mais ne voyez-vous pas qu'en parlant sur ce ton, vous détruisez de vos propres mains tous vos profonds systêmes qui n'ont pour but que de nous expliquer les voies de la Divinité, que vous dites *impénétrables*? Ces jugements, ces voies & ces desseins, les avez-vous donc pénétrés? Vous n'osez pas le dire, & quoique vous en raisonniez sans fin, vous ne les comprenez pas plus que nous. Si par hazard vous connoissez le plan de Dieu que vous nous faites admirer, tandis que bien des gens le trouvent si peu digne d'un Etre juste, bon, intelligent, raisonnable; ne dites plus que ce plan est *impénétrable*. Si vous l'ignorez comme nous, ayez quelque indulgence pour ceux

qui confessent ingénûment qu'ils n'y comprennent rien, qu'ils n'y voyent rien de divin. Cessez de persécuter pour des opinions, auxquelles vous n'entendez rien vous-mêmes; cessez de vous déchirer les uns les autres pour des rêves & des conjectures, que tout semble contredire. Parlez-nous de choses intelligibles & vraiment utiles pour l'homme, & ne nous parlez plus des voies *impénétrables* d'un Dieu, sur lesquelles vous ne faites que balbutier & vous contredire.

En nous parlant sans cesse des profondeurs immenses de la sagesse Divine; en nous défendant de sonder des abîmes; en nous disant qu'il y a de l'insolence à citer Dieu au tribunal de notre chétive raison; en nous faisant un crime de juger notre maître, les Théologiens ne nous apprennent rien, que l'embarras où ils se trouvent, quand il s'agit de rendre compte de la conduite d'un Dieu, qu'ils ne trouvent merveilleuse, que parce qu'ils sont dans l'impossibilité totale d'y rien comprendre eux-mêmes.

§ 78.

Le mal Physique passe communément pour être la punition du péché. Les calamités, les maladies, les famines, les gueres, les tremblements de terre sont des moyens dont Dieu se sert pour châtier les hommes pervers. Ainsi l'on ne fait pas difficulté d'attribuer ces maux, à la sévérité d'un Dieu juste & bon. Cependant ne voyons-nous pas ces

fléaux

fléaux tomber indistinctement sur les bons & sur les méchants, sur les impies & sur les dévots, sur les innocens & sur les coupables? Comment veut-on nous faire admirer dans ce procédé la justice & la bonté d'un Etre, dont l'idée paroît si consolante à tant de malheureux? Il faut sans doute que ces malheureux ayent le cerveau troublé par leurs infortunes, puisqu'ils oublient que leur Dieu est l'arbitre des choses, le dispensateur unique des événements de ce monde; dans ce cas, ne seroit-ce pas à lui qu'ils devroient s'en prendre des maux, dont ils voudroient se consoler entre ses bras? Pere infortuné! tu te consoles dans le sein de la Providence de la perte d'un enfant chéri, ou d'une épouse qui faisoit ton bonheur! hélas! ne vois-tu pas que ton Dieu les a tués? Ton Dieu t'a rendu misérable, & tu veux que ton Dieu te console des coups affreux qu'il t'a portés?

Les notions fantasques ou surnaturelles de la Théologie ont réussi tellement à renverser dans l'esprit humain les idées les plus simples, les plus claires, les plus naturelles, que les dévots, incapables d'accuser Dieu de malice, s'accoutument à regarder les plus tristes coups du sort comme des preuves indubitables de la bonté céleste. Sont-ils dans l'affliction, on leur ordonne de croire que Dieu les aime, que Dieu les visite, que Dieu veut les éprouver. Ainsi la Religion est parvenue à changer le mal en bien! Un profane disoit

avec raison, *Si le bon Dieu traite ainsi ceux qu'il aime, je le prie très instamment de ne point songer à moi.*

Il a fallu que les hommes eussent pris des notions bien sinistres & bien cruelles de leur Dieu, qu'ils disent si bon, pour se persuader que les calamités les plus affreuses & les afflictions les plus cuisantes sont des signes de sa faveur! un génie malfaisant, un démon seroit-il donc plus ingénieux à tourmenter ses ennemis, que ne l'est quelquefois le Dieu de la bonté, si souvent occupé à faire sentir ses rigueurs à ses plus chers amis.

§ 79.

Que dirions-nous d'un pere qu'on nous assûreroit veiller sans relâche à la conservation & au bien-être de ses enfants foibles & sans prévoyance, & qui pourtant leur laisseroit la liberté d'errer à l'aventure au milieu des rochers, des précipices & des eaux; qui ne les empêcheroit que rarement de suivre leurs appétits désordonnés; qui leur permettroit de manier, sans precaution, des armes meurtrieres, au risque de s'en blesser griévement? Que penserions-nous de ce même pere si, au lieu de s'en prendre à lui même du mal qui seroit arrivé à ses pauvres enfans, il les puniſſoit de leurs écarts, de la façon la plus cruelle? Nous dirions, avec raison, que ce pere est un fou qui joint l'injustice à la sottise.

Un Dieu qui punit les fautes qu'il auroit

pu empêcher, eſt un Etre qui manque & de ſageſſe, & de bonté, & d'équité. Un Dieu prévoyant préviendroit le mal, &, par là même, ſe verroit diſpenſé de le punir. Un Dieu bon ne puniroit pas des foibleſſes qu'il ſçauroit inhérentes à la nature humaine. Un Dieu juſte, s'il a fait l'homme, ne puniroit pas l'homme de ne l'avoir pas fait aſſez fort pour réſiſter à ſes deſirs. Punir la foibleſſe, c'eſt la plus injuſte des tyrannies. N'eſt-ce pas calomnier un Dieu juſte, que de dire qu'il punit les hommes de leurs fautes, même dans la vie préſente? Comment puniroit-il des Etres qu'il ne tiendroit qu'à lui de corriger, & qui, tant qu'ils n'ont pas reçu la *grace*, ne peuvent agir autrement qu'ils ne font.

Suivant les principes des Théologiens eux-mêmes, l'homme, dans ſon état actuel de corruption, ne peut faire que du mal, puiſque ſans la grace divine il n'a jamais la force de faire le bien: or ſi la nature de l'homme, abandonnée à elle-même, ou deſtituée des ſecours divins, le détermine néceſſairement au mal, ou le rend incapable de faire le bien, que devient le *libre arbitre* de l'homme? D'après de tels principes, l'homme ne peut ni mériter ni démériter: en récompenſant l'homme du bien qu'il fait, Dieu ne feroit que ſe récompenſer lui-même; en puniſſant l'homme du mal qu'il fait, Dieu le puniroit de ne lui avoir pas donné la grace,

ſans laquelle il étoit dans l'impoſſibilité de mieux faire.

§ 80.

Les Théologiens nous diſent & nous répetent, que l'homme eſt libre, tandis que tous leurs principes conſpirent à détruire la liberté de l'homme. En voulant juſtifier la Divinité, ils l'accuſent réellement de la plus noire des injuſtices. Ils ſuppoſent que ſans la grace, l'homme eſt néceſſité à mal faire, & ils aſſûrent que Dieu le punira pour ne lui avoir point donné la grace de faire le bien!

Pour peu qu'on réfléchiſſe, on ſera forcé de reconnoître que l'homme eſt néceſſité dans toutes ſes actions & que ſon libre arbitre eſt une chimere, même dans le ſyſtême des Théologiens. Dépend-il de l'homme de naître ou de ne pas naître de tels ou de tels parents? Dépend-il de l'homme de prendre ou de ne pas prendre les opinions de ſes parents & de ſes inſtituteurs? Si j'étois né de parents idolâtres ou mahométans, eut-il dépendu de moi de devenir Chrétien? Cependant de graves Docteurs nous aſſûrent qu'un Dieu juſte damnera ſans pitié tous ceux à qui il n'aura pas fait la grace de connoître la Religion des Chrétiens!

La naiſſance de l'homme ne dépend aucunement de ſon choix; on ne lui a pas demandé s'il vouloit venir, ou ne pas venir au monde. Le nature ne l'a pas conſulté ſur le pays & les parents qu'elle lui a donnés.

Ses idées acquises, ses opinions, ses notions, vraies ou fausses, sont des fruits nécessaires de l'éducation qu'il a reçue, & dont il n'a point été le maître. Ses passions & ses desirs sont des suites nécessaires du tempérament que la nature lui a donné, & des idées qui lui ont été inspirées. Durant tout le cours de sa vie, ses volontés & ses actions sont déterminées par ses liaisons, ses habitudes, ses affaires, ses plaisirs, ses conversations, les pensées qui se présentent involontairement à lui, en un mot, par une foule d'événemens & d'accidens qui sont hors de son pouvoir. Incapable de prévoir l'avenir, il ne sçait ni ce qu'il voudra, ni ce qu'il fera dans l'instant qui doit suivre immédiatement l'instant où il se trouve. L'homme arrive à sa fin sans que, depuis le moment de sa naissance, jusqu'à celui de sa mort, il ait été libre un instant.

L'homme, direz-vous, veut, délibere, choisit, se détermine, & vous en conclurez que ses actions sont libres. Il est vrai que l'homme veut, mais il n'est pas maître de sa volonté ou de ses desirs; il ne peut desirer & vouloir que ce qu'il juge avantageux pour lui-même; il ne peut pas aimer la douleur, ni détester le plaisir. L'homme, dira-t-on, préfere quelquefois la douleur au plaisir; mais alors il préfere une douleur passagere dans la vue de se procurer un plaisir plus grand ou plus durable. Dans ce cas, l'idée

d'un plus grand bien le détermine néceſſairement à ſe priver d'un bien moins conſidérable.

Ce n'eſt pas l'amant qui donne à ſa maîtreſſe les traits dont il eſt enchanté ; il n'eſt donc pas le maître d'aimer ou de ne pas aimer l'objet de ſa tendreſſe ; il n'eſt pas le maître de l'imagination ou du tempérament qui le dominent. D'où il ſuit évidemment, que l'homme n'eſt pas le maître des volontés & des deſirs qui s'élevent dans ſon ame, indépendamment de lui. Mais l'homme, direz-vous, peut réſiſter à ſes deſirs ; donc il eſt libre. L'homme réſiſte à ſes deſirs, lorſque les motifs qui le détournent d'un objet, ſont plus forts que ceux qui le pouſſent vers cet objet ; mais alors ſa réſiſtance eſt néceſſaire. Un homme qui craint plus le déshonneur ou le ſupplice, qu'il n'a d'amour pour l'argent, réſiſte néceſſairement au deſir de s'emparer de l'argent d'un autre.

Ne ſommes-nous pas libres, lorſque nous délibérons ? mais eſt-on le maître de ſavoir ou de ne pas ſavoir ; d'être incertain ou aſſûré ? La délibération eſt un effet néceſſaire de l'incertitude où nous nous trouvons ſur les ſuites de notre action. Dès que nous ſommes ou que nous nous croyons aſſûrés de ces ſuites, nous nous décidons néceſſairement, & alors nous agiſſons néceſſairement, ſuivant que nous avons bien ou mal jugé. Nos jugements, vrais ou faux, ne ſont pas libres,

ils sont nécessairement déterminés par les idées quelconques que nous avons reçues, ou que notre esprit s'est formées.

L'homme n'est point libre dans son choix; il est évidemment nécessité à choisir ce qu'il juge le plus utile ou le plus agréable pour lui-même. Quand il suspend son choix, il n'est pas libre non plus, il est forcé de le suspendre jusqu'à ce qu'il connoisse, ou croie connoître, les qualités des objets qui se présentent à lui, ou jusqu'à ce qu'il ait pesé les conséquences de ses actions. L'homme, direz-vous, se décide à tout moment pour des actions qu'il sçait devoir nuire à lui-même; l'homme quelquefois se tue, donc il est libre. Je le nie: l'homme est-il le maître de bien ou de mal raisonner? Sa raison & sa sagesse ne dépendent-elles pas, soit des opinions qu'il s'est faites, soit de la conformation de sa machine? Comme ni les unes ni l'autre ne dépendent de sa volonté, elles ne peuvent aucunement prouver sa liberté.

» Si je fais la gageûre de faire ou de ne pas faire une chose, ne suis-je pas libre? Ne dépend-il pas de moi de la faire ou de ne la pas faire? " Non, vous répondrai-je, le desir de gagner la gageûre vous déterminera nécessairement à faire, ou à ne pas faire la chose en question. Mais si je consens à perdre la gageûre? Alors le desir de me prouver que vous êtes libre, sera devenu en vous un motif plus fort, que le desir de gagner

la gageûre, & ce motif vous aura néceſſairement déterminé à faire, ou à ne pas faire la choſe dont il s'agiſſoit entre nous.

Mais, direz-vous, je me ſens libre. C'eſt une illuſion que l'on peut comparer à celle de la mouche de la fable, qui, placée ſur le timon d'une lourde voiture, s'applaudiſſoit de diriger la marche d'un coche qui l'emportoit elle-même. L'homme qui ſe croit libre, eſt une mouche, qui croit être le maître de mouvoir la machine de l'univers, tandis qu'il en eſt lui-même entraîné à ſon inſçu.

Le ſentiment intime qui nous fait croire que nous ſommes libres de faire ou de ne pas faire une choſe, n'eſt qu'une pure illuſion. Lorſque nous remonterons au principe véritable de nos actions, nous trouverons qu'elles ne ſont jamais que des ſuites néceſſaires de nos volontés & de nos deſirs, qui jamais ne ſont en notre pouvoir. Vous vous croyez libre, parce que vous faites ce que vous voulez; mais êtes-vous donc libre de vouloir ou de ne pas vouloir; de deſirer ou de ne pas deſirer? Vos volontés & vos deſirs ne ſont-ils pas néceſſairement excités par des objets ou par des qualités qui ne dépendent aucunement de vous?

§ 81.

» Si les actions des hommes ſont néceſſaires; ſi les hommes ne ſont pas libres, de quel droit la ſociété punit-elle les méchants

qui l'infestent ? N'est-il pas très-injuste de châtier des Etres, qui n'ont pu agir autrement qu'ils n'ont fait ?" Si les méchants agissent nécessairement d'après les impulsions de leur méchant naturel, la société, en les punissant, agit de son côté nécessairement par le desir de se conserver. Certains objets produisent nécessairement en nous le sentiment de la douleur, dès lors, notre nature nous force de les haïr, & nous invite à les écarter de nous. Un Tigre, pressé par la faim, s'élance sur l'homme qu'il veut dévorer; mais l'homme n'est pas le maître de ne pas craindre le Tigre, & cherche nécessairement les moyens de l'exterminer.

§ 82.

» Si tout est nécessaire, les erreurs, les opinions & les idées des hommes sont fatales, &, dans ce cas, comment ou pourquoi prétendre les réformer ?" Les erreurs des hommes sont des suites nécessaires de leur ignorance : leur ignorance, leur entêtement, leur crédulité sont des suites nécessaires de leur expérience, de leur nonchalance, de leur peu de réflexion, de même que le transport au cerveau ou la léthargie sont des effets nécessaires de quelques maladies. La vérité, l'expérience, la réflexion, la raison sont des remedes propres à guérir l'ignorance, le fanatisme & les folies, de même que la saignée est propre à calmer le transport au cerveau. Mais, direz-vous, pourquoi la vé-

rité ne produit-elle pas cet effet sur bien des têtes malades? C'est qu'il est des maladies qui résistent à tous les remedes; c'est qu'il est impossible de guérir des malades obstinés qui refusent de prendre les remedes qu'on leur présente; c'est que les intérêts de quelques hommes, & la sottise des autres, s'opposent nécessairement à l'admission de la vérité.

Une cause ne produit son effet, que quand elle n'est point interrompue dans son action par d'autres causes plus fortes, qui pour lors affoiblissent l'action de la premiere ou la rendent inutile. Il est absolument impossible de faire adopter les meilleurs argumens à des hommes, fortement intéressés à l'erreur, prévenus en sa faveur, qui refusent de réfléchir; mais il est très-nécessaire que la vérité détrompe les ames honnêtes qui la cherchent de bonne foi. La vérité est une cause, elle produit nécessairement son effet, quand son impulsion n'est point interceptée par des causes qui suspendent ses effets.

§ 83.

„ Oter à l'homme son libre arbitre, c'est, nous dit-on, en faire une pure machine, une automate: sans liberté, il n'existera plus en lui ni mérite ni vertu. " Qu'est-ce que le mérite dans l'homme? C'est une façon d'agir qui le rend estimable aux yeux des Etres de son espece. Qu'est-ce que la vertu? c'est une disposition qui nous porte à faire le bien

des autres. Que peuvent avoir de mépriſable des machines ou des automates, capables de produire des effets ſi déſirables ? *Marc-Aurele* fut un reſſort très-utile à la vaſte machine de l'empire Romain. De quel droit une machine mépriſeroit-elle une machine, dont les reſſorts facilitent ſon propre jeu ? Les gens de bien ſont des reſſorts, qui ſecondent la ſociété dans ſa tendance vers le bonheur : les méchants ſont des reſſorts mal conformés, qui troublent l'ordre, la marche, l'harmonie de la ſociété. Si, pour ſa propre utilité, la ſociété chérit & récompenſe les bons, elle hait, mépriſe & retranche les méchants, comme des reſſorts inutiles ou nuiſibles.

§ 84.

Le monde eſt un agent néceſſaire ; tous les Etres qui le compoſent ſont liés les uns aux autres & ne peuvent agir autrement qu'ils ne font, tant qu'ils ſont mus par les mêmes cauſes & pourvus des mêmes propriétés. Perdent-ils des propriétés ? Ils agiront néceſſairement d'une façon différente.

Dieu lui-même, en admettant, pour un moment, ſon exiſtence, ne peut point être regardé comme un agent libre ; s'il exiſtoit un Dieu, ſa façon d'agir ſeroit néceſſairement déterminée par les propriétés inhérentes à ſa nature : rien ne ſeroit capable d'arrêter ou d'altérer ſes volontés. Cela poſé, ni nos actions, ni nos prieres, ni nos

sacrifices ne pourroient suspendre ou changer sa marche invariable & ses desseins immuables ; d'où l'on est forcé de conclure, que toute Religion seroit parfaitement inutile.

§ 85.

Si les Théologiens n'étoient pas sans cesse en contradiction avec eux-mêmes, ils reconnoîtroient que, d'après leurs hypothéses, l'homme ne peut être réputé libre un instant. L'homme n'est-il pas supposé dans une dépendance continuelle de son Dieu ? Est-on libre, quand on n'a pu exister & se conserver sans Dieu, & quand on cesse d'exister au gré de sa volonté suprême ? Si Dieu a tiré l'homme du néant, si la conservation de l'homme est une création continuée, si Dieu ne peut un instant perdre de vue sa créature, si tout ce qui lui arrive est une suite de la volonté divine ; si l'homme ne peut rien par lui-même ; si tous les événemens qu'il éprouve sont des effets des décrets divins ; s'il ne fait aucun bien sans une grace d'en haut ; comment peut-on prétendre que l'homme jouisse de la liberté pendant un instant de sa durée ? Si Dieu ne le conservoit pas, au moment où il péche, comment l'homme pourroit-il pécher ? Si Dieu le conserve alors, Dieu le force donc d'exister pour pécher.

§ 86.

On ne cesse de comparer la Divinité à un Roi dont la plupart des hommes sont des

ſujets révoltés, & l'on prétend qu'il eſt en droit de récompenſer les ſujets qui lui demeurent fideles, & de punir ceux qui ſe révoltent contre lui. Cette comparaiſon n'eſt juſte dans aucune de ſes parties. Dieu préſide à une machine dont il a créé tous les reſſorts; ces reſſorts n'agiſſent qu'en raiſon de la maniere dont Dieu les a formés; c'eſt à ſa maladreſſe qu'il doit s'en prendre, ſi ces reſſorts ne contribuent pas à l'harmonie de la machine dans laquelle l'ouvrier a voulu les faire entrer. Dieu eſt un Roi créateur qui s'eſt créé de toutes pieces des ſujets à lui-même; qui les a formés ſuivant ſon bon plaiſir; dont les volontés ne peuvent jamais trouver de réſiſtance. Si Dieu dans ſon empire a des ſujets rebelles, c'eſt que Dieu a réſolu d'avoir des ſujets rebelles. Si les péchés des hommes troublent l'ordre du monde, c'eſt que Dieu a voulu que cet ordre fût troublé.

Perſonne n'oſe douter de la juſtice Divine; cependant, ſous l'empire d'un Dieu juſte, on ne trouve que des injuſtices & des violences. La force décide du ſort des nations, l'équité ſemble bannie de la terre; un petit nombre d'hommes ſe joue impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. Tout eſt dans le déſordre dans un monde gouverné par un Dieu à qui l'on dit que le déſordre déplait infiniment.

§ 87.

Quoique les hommes ne ceſſent d'admirer la ſageſſe, la bonté, la juſtice, le bel ordre de la providence, dans le fait, ils n'en ſont jamais ſatisfaits: les prieres qu'ils adreſſent continuellement au ciel, ne nous montrent-elles pas qu'ils ne ſont aucunement ſatisfaits de l'économie divine? Prier Dieu pour lui demander un bien, c'eſt ſe défier de ſes ſoins vigilants: prier Dieu pour lui demander de détourner ou de faire ceſſer un mal, c'eſt tâcher de mettre obſtacle au cours de ſa juſtice: implorer l'aſſiſtance de Dieu dans ſes calamités, c'eſt s'adreſſer à l'auteur même de ces calamités pour lui repréſenter qu'en notre faveur il devroit rectifier ſon plan, qui ne s'accorde point avec nos intérêts.

L'optimiſte, ou celui, qui trouve que dans ce monde *tout eſt bien*, & qui nous crie ſans ceſſe que nous vivons dans *le meilleur des mondes poſſibles*, s'il étoit conſéquent, ne devroit jamais prier: bien plus, il ne devroit point attendre un autre monde où l'homme ſera plus heureux. Peut-il donc y avoir un meilleur monde que le *meilleur des mondes poſſibles*.

Quelques Théologiens ont traité les *Optimiſtes* d'impies pour avoir fait entendre que Dieu n'avoit pas pu produire un meilleur monde, que celui où nous vivons; ſelon ces Docteurs, c'eſt limiter la puiſſance divine & lui faire une injure. Mais ces Théologiens

ne voient-ils pas qu'il eſt bien moins outrageant pour Dieu, de prétendre qu'il a fait de ſon mieux en produiſant le monde, que de dire que, pouvant en produire un meilleur, il a eu la malice d'en faire un très mauvais ? Si l'Optimiſte par ſon ſyſtême fait tort à la puiſſance divine, le Théologien qui le traite d'impie, eſt lui-même un impie qui bleſſe la bonté divine, ſous prétexte de prendre les intérêts de ſa toute puiſſance.

§ 88.

Lorſque nous nous plaignons des maux dont notre monde eſt le Théâtre, on nous renvoie à l'autre monde ; l'on nous fait entendre que Dieu y réparera toutes les iniquités & les miſeres qu'il permet pour un temps ici bas. Cependant, ſi laiſſant repoſer pour un temps aſſez long ſa juſtice éternelle, Dieu a pu conſentir au mal pendant toute la durée de notre globe actuel, quelle aſſûrance avons-nous que, pendant toute la durée d'un autre globe, la juſtice divine ne s'endormira pas de même ſur les malheurs de ſes habitants.

On nous conſole de nos peines en diſant que Dieu eſt patient, & que ſa juſtice, quoique ſouvent très lente, n'en eſt pas moins certaine. Ne voit-on pas que la patience ne peut pas convenir à un Etre juſte, immuable, & tout puiſſant ? Dieu peut-il donc tolérer l'injuſtice, même un inſtant ? Temporiſer avec un mal que l'on connoît, annonce ſoit foibleſſe, ſoit incertitude, ſoit collu-

ſion : ſouffrir le mal que l'on a le pouvoir d'empêcher, c'eſt conſentir que le mal ſe commette.

§ 89.

J'entends une foule de Docteurs me crier de toutes parts que Dieu eſt infiniment juſte, mais que *ſa juſtice n'eſt point celle des hommes*. De quelle eſpece, ou de quelle nature eſt donc cette juſtice Divine ? Quelle idée puis-je me former d'une juſtice qui reſſemble ſi ſouvent à l'injuſtice humaine ? N'eſt-ce pas confondre toutes nos idées du juſte & de l'injuſte, que de nous dire que ce qui eſt équitable en Dieu, eſt inique dans ſes créatures ? Comment prendre pour modele un Etre, dont les perfections divines ſont préciſément le rebours des perfections humaines ?

» Dieu, dites-vous, eſt l'arbitre ſouverain de nos deſtinées : ſon pouvoir ſuprême que rien ne peut limiter, le met en droit de faire des ouvrages de ſes mains, tout ce que bon lui ſemble : un ver de terre, tel que l'homme, n'a pas même le droit d'en murmurer." Ce ton arrogant eſt viſiblement emprunté du langage qui tiennent pour l'ordinaire les miniſtres des tyrans, lorſqu'ils ferment la bouche à ceux qui ſouffrent de leurs violences ; il ne peut donc être le langage des miniſtres d'un Dieu dont on vante l'équité ; il n'eſt pas fait pour en impoſer à un Etre qui raiſonne. Miniſtres d'un Dieu juſte ! je vous

vous dirai donc que la puissance la plus grande ne peut pas conférer à votre Dieu lui-même, le droit d'être injuste à l'égard de la plus vile de ses créatures. Un despote n'est point un Dieu. Un Dieu qui s'arroge le droit de faire le mal, seroit un Tyran; un Tyran n'est pas un modele pour les hommes, il doit être un objet exécrable à leurs yeux.

N'est-il pas bien étrange que pour justifier la Divinité, l'on en fasse à tout moment le plus injuste des Etres! dès qu'on se plaint de sa conduite, on croit nous réduire au silence en nous alléguant que *Dieu est le maître*; ce qui signifie que Dieu, étant le plus fort, n'est point asservi aux regles ordinaires. Mais le droit du plus fort est la violation de tous les droits; il ne peut passer pour un droit qu'aux yeux d'un conquérant sauvage qui, dans l'ivresse de sa fureur, s'imagine pouvoir faire tout ce que bon lui semble des malheureux qu'il a vaincus; ce droit barbare ne peut paroître légitime qu'à des esclaves assez aveugles, pour croire que tout est licite à des Tyrans, à qui l'on se sent trop foible pour résister.

Au sein même des plus grandes calamités, par une simplicité ridicule, ou plutôt par une contradiction sensible dans les termes, ne voyons-nous pas des dévots s'écrier que *le bon Dieu est le maître*. Ainsi donc, raisonneurs inconséquents, vous croyez de bonne foi que le *bon Dieu* vous envoie la peste;

que le *bon Dieu* vous donne la guerre; que le *bon Dieu* eſt cauſe de la diſette, en un mot, que le *bon Dieu*, ſans ceſſer d'être bon, a la volonté & le droit de vous faire les plus grands maux que vous puiſſiez éprouver! Ceſſez au moins d'appeller *bon* votre Dieu, quand il vous fait du mal; ne dites pas alors qu'il eſt juſte, dites qu'il eſt le plus fort, & qu'il vous eſt impoſſible de parer les coups que ſon caprice vous porte.

*Dieu*, direz-vous, *ne nous châtie que pour notre plus grand bien.* Mais quel bien réel peut-il donc réſulter pour un peuple, d'être exterminé par la contagion, égorgé par des guerres, corrompu par les exemples de ſes maîtres pervers, écraſé ſans relâche ſous le ſceptre de fer d'une ſuite de Tyrans impitoyables, anéanti par les fléaux d'un mauvais gouvernement, qui, ſouvent pendant des ſiecles, fait éprouver aux nations ſes effets deſtructeurs? *Les yeux de la foi* doivent être d'étranges yeux, ſi l'on voit par leur moyen des avantages dans les miſeres les plus affreuſes & dans les maux les plus durables, dans les vices & les folies, dont notre eſpece ſe voit ſi cruellement affligée!

§ 90.

Quelles bizarres idées de la juſtice divine peuvent donc avoir les Chrétiens, à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de ſe réconcilier avec le genre humain, coupable à ſon inſçu de la faute de ſes peres, a

fait mourir son propre fils innocent & incapable de pécher ? Que dirions-nous d'un Roi, dont les sujets se seroient révoltés, & qui, pour s'appaiser lui-même, ne trouveroit d'autre expédient que de faire mourir l'héritier de sa couronne qui n'auroit point trempé dans la rebellion générale ? C'est, dira le Chrétien, par bonté pour ses sujets incapables de satisfaire eux-mêmes à sa justice divine que Dieu a consenti à la mort cruelle de son fils. Mais la bonté d'un pere pour des étrangers ne le met pas en droit d'être injuste & barbare pour son fils. Toutes les qualités que la Théologie donne à son Dieu ne font à chaque instant que se détruire les unes les autres ; toujours l'exercice de l'une de ses perfections, est aux dépens de l'exercice d'une autre.

Le Juif a-t-il des idées plus raisonnables que le Chrétien de la justice divine ? Un Roi par son orgueil allume la colere du ciel ; *Jehovah* fait descendre la peste sur son peuple innocent ; soixante & dix mille sujets sont exterminés pour expier la faute d'un Monarque, que la bonté de Dieu a résolu d'épargner !

§ 91.

Malgré les injustices dont toutes les Religions se plaisent à noircir la Divinité, les hommes ne peuvent consentir à l'accuser d'iniquité ; ils craignent que, semblable aux Tyrans de ce monde, la vérité ne l'offense

& ne redouble sur eux le poids de sa malice & de sa tyrannie. Ils écoutent donc leurs Prêtres qui leur disent que leur Dieu est un pere tendre; que ce Dieu est un Monarque équitable, dont l'objet en ce monde, est de s'assûrer de l'amour, de l'obéissance & du respect de ses sujets; qui ne leur laisse la liberté d'agir, que pour leur fournir l'occasion de mériter ses faveurs & d'acquérir un bonheur éternel, dont il ne leur est aucunement redevable. A quels signes les hommes peuvent-ils donc reconnoître la tendresse d'un pere qui n'a donné le jour au plus grand nombre de ses enfants, que pour traîner sur la terre une vie pénible, inquiete & remplie d'amertumes? Est il un présent plus funeste que cette prétendue liberté qui, dit-on, met les hommes à portée d'en abuser, & par là d'encourir des malheurs éternels.

§ 92.

En appellant les mortels à la vie, à quel jeu cruel & dangereux la Divinité ne les force-t-elle pas de jouer! jettés dans le monde sans leur aveu; pourvus d'un tempérament dont ils ne sont point les maîtres; animés par des passions & des desirs inhérents à leur nature; exposés à des pieges qu'ils n'ont pas la force d'éviter; entraînés par des événements qu'ils n'ont pu, ni prévoir ni prévenir, les humains malheureux sont obligés de fournir une carriere qui peut les conduire à des

supplices horribles pour la violence & la durée.

Des voyageurs assûrent que dans une contrée d'Asie régne un Sultan rempli de fantaisies, très absolu dans ses volontés les plus bizarres. Par une étrange manie, ce Prince passe son temps assis devant une table sur laquelle sont placés trois dez & un cornet. L'un des bouts de la table est couvert de monceaux d'or destinés à exciter la cupidité des courtisans & des peuples dont le Sultan est entouré. Celui-ci, connoissant le foible de ses sujets, leur tient à peu près ce langage. *Esclaves! je vous veux du bien. Ma bonté se propose de vous enrichir & de vous rendre tous heureux. Voyez-vous ces trésors! eh bien! ils sont à vous; tâchez de les gagner; que chacun à son tour prenne en main ce cornet & ces dez; quiconque aura le bonheur d'amener trois de six, sera maître du trésor: mais je vous préviens que celui qui n'aura pas l'avantage d'amener le nombre requis, sera précipité pour toujours dans un cachot obscur où ma justice exige qu'on le brûle à petit feu.* Sur ce discours du Monarque, les assistans consternés se regardent les uns les autres; aucun ne veut s'exposer à courir une chance si dangereuse. *Quoi*, dit alors le Sultan courroucé, *personne ne se présente pour jouer! oh; ce n'est pas là mon compte. Ma gloire demande que l'on joue. Vous jouerez donc; je le veux: obéissez sans répliquer.* Il est bon d'obser-

ver que les dez du Despote sont tellement préparés que sur cent mille coups, il n'en est qu'un qui porte; ainsi le Monarque généreux a le plaisir de voir sa prison bien garnie & ses richesses rarement emportées. Mortels! ce Sultan, c'est votre Dieu, ses trésors, sont le ciel; son cachot, c'est l'enfer; & vous tenez les dez.

§ 93.

On nous répete à tout moment que nous devons à la Providence une reconnoissance infinie pour les bienfaits sans nombre, dont il lui plaît de nous combler. On nous vante sur-tout le bonheur d'exister. Mais hélas! combien est-il de mortels qui soient véritablement satisfaits de leur façon d'exister? Si la vie nous offre des douceurs, de combien d'amertumes n'est-elle point mêlée! un seul chagrin cuisant ne suffit-il pas souvent pour empoisonner tout d'un coup la vie la plus paisible & la plus fortunée! Est-il donc un grand nombre d'hommes qui, si la chose dépendoit d'eux, voulussent recommencer au même prix la carriere pénible, dans laquelle, sans leur aveu, le destin les a jettés?

Vous dites que l'existence seule est un très grand bienfait. Mais cette existence n'est-elle pas continuellement troublée par des chagrins, des craintes, des maladies souvent cruelles & très peu méritées? Cette existence, menacée de tant de côtés, ne peut-elle pas à chaque instant nous être arrachée?

Quel eſt celui qui, après avoir vécu pendant quelque temps, ne s'eſt pas vu privé d'une épouſe chérie, d'un enfant bien aimé, d'un ami conſolant, dont les pertes viennent ſans ceſſe aſſaillir ſa penſée? il eſt très peu de mortels qui n'aient été forcés de boire dans la coupe de l'infortune; il en eſt très peu qui n'aient ſouvent deſiré de finir. Enfin il n'a pas dépendu de nous d'exiſter ou de n'exiſter pas. L'oiſeau auroit-il donc de ſi grandes obligations à l'oiſeleur, pour l'avoir pris dans ſes filets & l'avoir mis dans ſa voliere, afin de s'en nourrir après s'en être amuſé?

§ 94.

Nonobſtant les infirmités, les chagrins, les miſeres que l'homme eſt forcé de ſubir en ce monde: malgré les dangers que ſon imagination allarmée lui crée dans un autre, il a néanmoins la folie de ſe croire le favori de ſon Dieu, l'objet de tous ſes ſoins, le but unique de tous ſes travaux. Il s'imagine que l'univers entier eſt fait pour lui; il ſe nomme arrogamment le *Roi de la nature*, & ſe met fort au-deſſus des autres animaux. Pauvre mortel! ſur quoi peux-tu fonder tes prétentions hautaines? c'eſt, dis-tu, ſur ton ame; ſur la raiſon dont tu jouis; ſur tes facultés ſublimes qui te mettent en état d'exercer un empire abſolu ſur les Etres qui t'environnent. Mais foible Souverain du monde! es-tu ſûr un inſtant de la durée de ton regne?

Les moindres atômes de la matiere, que tu mépriſes, ne ſuffiſent-ils pas pour t'arracher de ton Thrône & pour te priver de la vie? Enfin, le Roi des animaux ne finit-il pas toujours par devenir la pâture des vers?

Tu nous parles de ton ame! mais ſais-tu ce que c'eſt qu'une ame? ne vois-tu pas que cette ame n'eſt que l'aſſemblage de tes organes d'où réſulte la vie? Refuſerois-tu donc une ame aux autres animaux qui vivent, qui penſent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaiſir, qui fuient la douleur ainſi que toi, & qui ſouvent ont des organes qui les ſervent mieux que les tiens? Tu nous vantes tes facultés intellectuelles; mais ces facultés, qui te rendent ſi fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures? Fais-tu ſouvent uſage de cette raiſon, dont tu te glorifies, & que la Religion t'ordonne de ne point écouter? Ces bêtes que tu dédaignes, parce qu'elles ſont ou plus foibles, ou moins ruſées que toi, ſont-elles ſujettes aux chagrins, aux peines d'eſprit, à mille paſſions frivoles, à mille beſoins imaginaires dont ton cœur eſt continuellement la proie? Sont-elles, comme toi, tourmentées par le paſſé, allarmées ſur l'avenir? Bornées uniquement au préſent, ce que tu appelles leur *inſtinct*, & ce que moi j'appelle leur intelligence, ne leur ſuffit-il pas pour ſe conſerver, ſe défendre & chercher tous leurs beſoins? Cet inſtinct, dont tu parles avec mépris,

ne les sert-il pas souvent bien mieux que tes facultés merveilleuses ? Leur ignorance paisible ne leur est-elle pas plus avantageuse, que ces méditations extravagantes & ces recherches futiles qui te rendent malheureux, & pour lesquelles tu pousses le délire jusqu'à massacrer les Etres de ton espece si noble ? Enfin ces bêtes ont-elles, comme tout de mortels, une imagination troublée qui leur fait craindre, non-seulement la mort, mais encore des tourments éternels dont ils la croient suivie ?

Auguste ayant appris qu'Hérode, Roi de Judée, avoit fait mourir ses fils, s'écria, *il vaut bien mieux être le pourceau d'Hérode que son fils.* On peut en dire autant de l'homme ; cet enfant chéri de la Providence court des risques bien plus grands, que tous les autres animaux ; après avoir bien souffert dans ce monde, ne se croit-il pas en danger de souffrir éternellement dans un autre ?

§ 95.

Quelle est la ligne précise de démarcation entre l'homme & les autres animaux, qu'il appelle des brutes ? en quoi differe-t-il essentiellement des bêtes ? C'est, nous dit-on, par son intelligence, par les facultés de son esprit, par sa raison que l'homme se montre supérieur à tous les autres animaux qui, dans tout ce qu'ils font, n'agissent que par des impulsions physiques, auxquelles la raison n'a point de part. Mais enfin les bêtes, ayant des besoins plus bornés que les hommes, se

TAYLOR OXFOR

passent très bien de ces facultés intellectuelles, qui seroient parfaitement inutiles dans leur façon d'exister. Leur instinct leur suffit, tandis que toutes les facultés de l'homme suffisent à peine pour lui rendre son existence supportable, & pour contenter les besoins que son imagination, ses préjugés, ses institutions multiplient pour son tourment.

La brute n'est point frappée des mêmes objets que l'homme; elle n'a ni les mêmes besoins, ni les mêmes desirs, ni les mêmes fantaisies; elle parvient très promptement à sa maturité, tandis que rien n'est plus rare que de voir l'esprit humain jouir pleinement de ses facultés, les exercer librement, en faire un usage convenable pour son propre bonheur.

§ 96.

On nous assûre que l'ame humaine est une substance simple; mais si l'ame est une substance si simple, elle devroit être précisément la même dans tous les individus de l'espece humaine, qui tous devroient avoir les mêmes facultés intellectuelles: cependant cela n'arrive pas; les hommes différent autant par les qualités de l'esprit, que par les traits du visage. Il est dans l'espece humaine des Etres aussi différents les uns des autres, que l'homme l'est ou d'un cheval ou d'un chien. Quelle conformité ou ressemblance trouvons-nous entre quelques hommes? Quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre le Génie d'un Locke,

d'un Newton, & celui d'un Payſan, d'un Hottentot, d'un Lapon?

L'homme ne différe des autres animaux que par la différence de ſon organiſation, qui le met à portée de produire des effets dont ils ne ſont point capables. La variété que l'on remarque entre les organes des individus de l'eſpece humaine, ſuffit pour nous expliquer les différences qui ſe trouvent entre eux pour les facultés que l'on nomme intellectuelles. Plus ou moins de fineſſe dans ces organes, de chaleur dans le ſang, de promptitude dans les fluides, de ſoupleſſe ou de roideur dans les fibres & les nerfs, doivent néceſſairement produire les diverſités infinies qui ſe remarquent entre les eſprits des hommes. C'eſt par l'exercice, l'habitude, l'éducation que l'eſprit humain ſe développe & parvient à s'élever au-deſſus des Etres qui l'environnent; l'homme ſans culture & ſans expérience eſt un Etre auſſi dépourvu de raiſon & d'induſtrie que la brute. Un ſtupide eſt un homme dont les organes ſe remuent avec peine, dont le cerveau eſt difficile à ébranler, dont le ſang circule avec peu de rapidité: un homme d'eſprit eſt celui dont les organes ſont ſouples, qui ſent très promptement, dont le cerveau ſe meut avec célérité: un ſavant eſt un homme dont les organes & le cerveau ſe ſont long-temps exercés ſur des objets qui l'occupent.

L'homme ſans culture, ſans expérience,

ſans raiſon n'eſt-il pas plus mépriſable & plus digne de haine que les inſectes les plus vils ou que les bêtes les plus féroces? Eſt-il dans la nature un Etre plus déteſtable qu'un Tibere, un Néron, un Caligula? Ces deſtructeurs du genre humain, connus ſous le nom de conquérants ont-ils donc des ames plus eſtimables, que celles des ours, des lions & des pantheres? Eſt-il au monde des animaux plus déteſtables que les Tyrans.

§ 97.

Les extravagances humaines font bientôt diſparoître aux yeux de la raiſon, la ſupériorité que, ſi gratuitement, l'homme s'arroge ſur les autres animaux. Combien d'animaux font voir plus de douceur, de réflexion & de raiſon, que l'animal qui ſe dit raiſonnable par excellence! Eſt-il, parmi les hommes, ſi ſouvent eſclaves & opprimés, des ſociétés auſſi bien conſtituées, que celles des fourmis, des abeilles ou des caſtors? Vit-on jamais les bêtes féroces de la même eſpece ſe donner rendez-vous dans les plaines pour ſe déchirer & ſe détruire ſans profit? Voit-on s'élever entre elles des guerres de Religion? La cruauté des bêtes contre les autres eſpeces a pour motif la faim, le beſoin de ſe nourrir; la cruauté de l'homme contre l'homme n'a pour motif que la vanité de ſes maîtres, & la folie de ſes préjugés impertinents.

Les ſpéculateurs qui s'imaginent, ou qui

veulent nous faire croire que tout dans l'univers a été fait pour l'homme, ſont très embarraſſés, quand on leur demande en quoi tant d'animaux malfaiſants, qui ſans ceſſe infeſtent notre ſéjour, peuvent contribuer au bien-être de l'homme? Quel avantage connu réſulte-t-il pour l'ami des Dieux, d'être mordu par une vipere, piqué par un couſin, dévoré par la vermine, mis en piéces par un tigre, &c.? Tous ces animaux ne raiſonneroient-ils pas auſſi juſte que nos Théologiens, s'ils prétendoient que l'homme a été fait pour eux?

§ 98.

## *Conte Oriental.*

A quelque diſtance de Bagdad, un Dervis, renommé pour ſa ſainteté, paſſoit des jours tranquilles dans une ſolitude agréable. Les habitans d'alentour, pour avoir part à ſes prieres, s'empreſſoient chaque jour à lui porter des proviſions & des préſents. Le ſaint homme ne ceſſoit de rendre graces à Dieu des bienfaits dont ſa Providence le combloit. » O Allah! diſoit-il, que ta tendreſſe eſt ineffable pour tes ſerviteurs. Qu'ai-je fait pour mériter les biens dont ta libéralité m'accable? O monarque des cieux! ô pere de la nature! quelles louanges pourroient dignement célébrer ta munificence & tes ſoins paternels! O Allah! que tes bontés

ſont grandes pour les enfans des hommes!" pénétré de reconnoiſſance, notre Hermite fit le vœu d'entreprendre pour la ſeptieme fois le pélerinage de la Mecque. La guerre qui ſubſiſtoit alors entre les Perſans & les Turcs, ne put lui faire différer l'exécution de ſa pieuſe entrepriſe. Plein de confiance en Dieu, il ſe met en voyage; ſous la ſauve-garde inviolable d'un habit reſpecté, il traverſe ſans obſtacle les détachemens ennemis: loin d'être moleſté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération du ſoldat des deux partis. A la fin accablée de laſſitude, il ſe voit obligé de chercher un azyle contre les rayons d'un ſoleil brûlant; il le trouve ſous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruiſſeau limpide arroſoit les racines. Dans ce lieu ſolitaire, dont la paix n'étoit troublée que par le murmure des eaux & le ramage des oiſeaux, l'homme de Dieu rencontre, non ſeulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux; il n'a qu'à étendre la main pour cueillir des dattes & d'autres fruits agréables; le ruiſſeau lui fournit le moyen de ſe déſaltérer: bientôt un gazon verd l'invite à prendre un doux repos; à ſon réveil il fait l'ablution ſacrée, & dans un tranſport d'allégreſſe il s'écrie, *O Allah! que tes bontés ſont grandes pour les enfants des hommes!* bien repu, rafraîchi, plein de force & de gaîté, notre ſaint pourſuit ſa route; elle le conduit quelque tems

au travers d'une contrée riante qui n'offre à ſes yeux que des côteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce ſpectacle, il ne ceſſe d'adorer la main riche & libérale de la Providence, qui ſe montre par-tout occupé du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelque montagnes aſſez rudes à franchir, mais une fois arrivé à leur ſommet, un ſpectable hideux ſe préſente tout-à-coups à ſes regards; ſon ame en eſt conſternée. Il découvre une vaſte plaine, entiérement déſolée par le fer & la flamme; il la meſure des yeux & la voit couverte de plus de cent mille cadavres, reſtes déplorables d'une bataille ſanglante qui depuis peu de jours s'étoit livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux & les loups dévoroient à l'envi les corps morts, dont la terre étoit jonchée. Cette vue plonge notre pélerin dans une ſombre rêverie: le ciel par une faveur ſpéciale, lui avoit donné de comprendre le langage des bêtes; il entendit un loup, gorgé de chair humaine, qui, dans l'excès de ſa joie, s'écrioit, *O Allah! que tes bontés ſont grandes pour les enfants des loups! ta ſageſſe prévoyante a ſoin d'envoyer des vertiges à ces hommes déteſtables, ſi dangereux pour nous. Par un effet de ta Providence, qui veille ſur tes créatures, ces deſtructeurs de notre eſpece s'égorgent les uns les autres, & nous fourniſſent des*

*repas somptueux. O Allah que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups !*

§ 99.

Une imagination enivrée ne voit dans l'univers que les bienfaits du ciel ; un esprit plus calme y trouve & des biens & des maux. J'existe, direz-vous, mais cette existence est-elle toujours un bien ? » Voyez, nous direz-vous, ce soleil qui vous éclaire ; cette terre qui pour vous se couvre de moissons & de verdure ; ces fleurs qui s'épanouissent pour amuser vos regards & repaître votre odorat, ces arbres qui se courbent sous des fruits délicieux ; ces ondes pures qui ne coulent que pour vous désaltérer ; ces mers qui embrassent l'univers pour faciliter votre commerce ; ces animaux qu'une nature prévoyante reproduit pour votre usage. " Oui je vois toutes ces choses, & j'en jouis quand je le peux. Mais dans bien des climats, ce soleil si beau est presque toujours voilé pour moi ; dans d'autres sa chaleur excessive me tourmente, fait naître des orages, produit des maladies affreuses, desseche les campagnes ; les prés sont sans verdure, les arbres sont sans fruits, les moissons sont brûlées, les sources sont taries ; je ne puis plus subsister qu'avec peine, & je gémis alors des cruautés d'une nature que vous trouvez toujours si bienfaisante. Si ces mers m'amenent des épices, des richesses, des denrées inutiles, ne détruisent-elles pas en foule les

mortels

mortels assez dupes pour les aller chercher ?

La vanité de l'homme lui persuade qu'il est le centre unique de l'univers ; il se fait un monde & un Dieu pour lui seul ; il se croit assez de conséquence pour pouvoir à son gré déranger la nature ; mais il raisonne en athée, dès qu'il s'agit des autres animaux. Ne s'imagine-t-il pas que les individus des especes différentes de la sienne, sont des automates peu dignes des soins de la Providence universelle ; & que les bêtes ne peuvent être les objets de sa justice ou de sa bonté ? Les mortels regardent les événemens heureux ou malheureux, la santé ou la maladie, la vie & la mort, l'abondance ou la disette comme des récompenses ou des châtimens de l'usage ou de l'abus de la liberté, qu'ils se sont gratuitement supposée. Raisonnent-ils de même, quand il s'agit des bêtes ? Non ; quoiqu'ils les voient sous un Dieu juste jouir & souffrir, être saines & malades, vivre & mourir comme eux, il ne leur vient pas dans l'esprit de demander par quels crimes ces bêtes ont pu s'attirer la disgrace de l'arbitre de la nature. Des Philosophes aveuglés par leurs préjugés théologiques, pour se tirer d'embarras, n'ont-ils pas poussé la folie jusqu'à prétendre que les bêtes ne sentoient pas ?

Les hommes ne renonceront-ils donc jamais à leurs folles prétentions ? Ne reconnoîtront-ils pas que la nature n'est point faite pour eux ? Ne verront-ils pas que cette na-

ture a mis de l'égalité entre tous les Etres qu'elle produit ? Ne s'appercevront-ils pas que tous les Etres organisés sont également faits pour naître & pour mourir, pour jouir & pour souffrir ? Enfin, au lieu de s'enorgueillir mal à propos de leurs facultés mentales, ne seront-ils pas forcés de convenir que souvent elles les rendent plus malheureux, que les bêtes dans lesquelles nous ne trouvons ni les opinions, ni les préjugés, ni les vanités, ni les folies qui décident à tout moment du bien-être de l'homme ?

§. 200.

La supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux est principalement fondée sur l'opinion où ils sont de posséder exclusivement une ame immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette ame, vous les voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrette distinguée de leur corps ; c'est un esprit, dont ils n'ont nulle idée. Demandez leur comment cet esprit, qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus & matériels ? ils vous diront qu'ils n'en savent rien ; que c'est pour eux un mystere ; que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance cachée, ou plutôt imaginaire dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions !

Si l'ame eſt une ſubſtance eſſentiellement différente du corps & qui ne peut avoir aucuns rapports avec lui, leur union ſeroit, non un myſtere, mais une choſe impoſſible. D'ailleurs cette ame, étant d'une eſſence différente du corps, devroit néceſſairement agir d'une façon différente de lui : cependant nous voyons que les mouvemens qu'éprouve le corps, ſe font ſentir à cette ame prétendue, & que ces deux ſubſtances, diverſes par leur eſſence, agiſſent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie eſt un myſtere ; & moi je vous dirai que je ne vois pas mon ame, que je ne connois & ne ſens que mon corps qui ſent, qui penſe, qui juge, qui ſouffre & qui jouit, & que toutes ſes facultés ſont des réſultats néceſſaires de ſon méchaniſme propre ou de ſon organiſation.

§ 101.

Quoique les hommes ſoient dans l'impoſſibilité de ſe faire la moindre idée de leur ame, ou de cet eſprit prétendu qui les anime, ils ſe perſuadent pourtant que cette ame inconnue eſt exempte de la mort : tout leur prouve qu'ils ne ſentent, ne penſent, n'acquierent des idées, ne jouiſſent & ne ſouffrent que par le moyen des ſens ou des organes matériels du corps. En ſuppoſant même l'exiſtence de cette ame, on ne peut pas refuſer de reconnoître qu'elle dépend totalement du corps, & ſubit, conjointement avec

lui, toutes les viciſſitudes qu'il éprouve lui-même, & pourtant on s'imagine qu'elle n'a par ſa nature rien d'analogue à lui; on veut qu'elle puiſſe agir & ſentir ſans le ſecours de ce corps; en un mot, on prétend que, privée de ce corps & dégagée de ſes ſens, cette ame pourra vivre, jouir, ſouffrir, éprouver le bien-être, ou ſentir des tourmens rigoureux. C'eſt ſur un pareil tiſſu d'abſurdités conjecturales, que l'on bâtit l'opinion merveilleuſe de l'*immortalité de l'ame*.

Si je demande quels motifs on a de ſuppoſer que l'ame eſt immortelle? on me répond auſſitôt, c'eſt que l'homme par ſa nature deſire d'être immortel, ou de vivre toujours. Mais, répliquerai-je, de ce que vous deſirez fortement une choſe, eſt-ce aſſez pour en conclure que ce deſir ſera rempli? Par quelle étrange logique oſe-t-on décider qu'une choſe ne peut manquer d'arriver, parce qu'on ſouhaite ardemment qu'elle arrive? Les deſirs enfantés par l'imagination des hommes, ſont-ils donc la meſure de la réalité? Les impies, dites-vous, privés des eſpérances flatteuſes d'une autre vie, deſirent d'être anéantis. Eh bien! ne ſont-ils pas autant autoriſés à conclure, d'après ce deſir, qu'ils ſeront anéantis, que vous vous prétendez autoriſés à conclure que vous exiſterez toujours, parce que vous le deſirez?

§ 102.

L'homme meurt tout entier. Rien n'eſt

plus évident pour celui qui n'eſt point en délire. Le corps humain après la mort n'eſt plus qu'une maſſe incapable de produire les mouvemens, dont l'aſſemblage conſtituoit la vie; on n'y voit plus alors ni circulation, ni reſpiration, ni digeſtion, ni parole, ni penſée. On prétend que pour lors l'ame s'eſt ſéparée du corps. Mais dire que cette ame qu'on ne connoît point eſt le principe de la vie, c'eſt ne rien dire, ſinon qu'une force inconnue eſt le principe caché de mouvemens imperceptibles. Rien de plus naturel & de plus ſimple que de croire que l'homme mort ne vit plus, rien de plus extravagant que de croire que l'homme mort eſt encore en vie.

Nous rions de la ſimplicité de quelques peuples, dont l'uſage eſt d'enterrer des proviſions avec les morts, dans l'idée que ces alimens leur ſeront utiles & néceſſaires dans l'autre vie. Eſt-il donc plus ridicule ou plus abſurde, de croire que les hommes mangeront après la mort, que de s'imaginer qu'ils penſeront, qu'ils auront des idées agréables ou fâcheuſes, qu'ils jouiront, qu'ils ſouffriront, qu'ils éprouveront du repentir ou de la joie, lorſque les organes propres à leur porter des ſenſations ou des idées ſeront une fois diſſous & réduits en pouſſiere? Dire que les ames des hommes ſeront heureuſes ou malheureuſes après la mort du corps, c'eſt prétendre que les hommes pourront voir ſans

yeux, entendront ſans oreilles. goûteront ſans palais, flaireront ſans nez, toucheront ſans mains & ſans peau. Des nations qui ſe croient très-raiſonnables adoptent néanmoins de pareilles idées!

§ 103.

Le dogme de l'immortalité de l'ame ſuppoſe que l'ame eſt une ſubſtance ſimple, en un mot, un eſprit: mais je demanderai toujours ce que c'eſt qu'un eſprit. » C'eſt, dites-vous, une ſubſtance privée d'étendue, incorruptible, qui n'a rien de commun avec la matiere." Mais ſi cela eſt, comment votre ame naît-elle, s'accroît-elle, ſe fortifie-t-elle, s'affoiblit-elle, ſe dérange-t-elle, vieillit-elle dans la même progreſſion que votre corps?

Vous nous répondez à toutes ces queſtions que ce ſont des myſteres: mais, ſi ce ſont des myſteres, vous n'y comprenez rien? Si vous n'y comprenez rien, comment pouvez-vous décider affirmativement une choſe dont vous êtes incapable de vous former aucune idée? Pour croire ou pour affirmer quelque choſe, il faut au moins ſavoir en quoi conſiſte ce que l'on croit & ce que l'on affirme. Croire à l'exiſtence de votre ame immatérielle, c'eſt dire que vous êtes perſuadé de l'exiſtence d'une choſe, dont il vous eſt impoſſible de vous former aucune notion véritable, c'eſt croire à des mots ſans pouvoir y attacher aucun ſens: affirmer que la choſe eſt

comme vous dites, c'eſt le comble de la folie ou de la vanité.

§ 104.

Les Théologiens ne ſont-ils pas d'étranges raiſonneurs ? Dès qu'ils ne peuvent deviner les cauſes naturelles des choſes, ils inventent des cauſes qu'ils nomment *ſurnaturelles* ; ils imaginent des eſprits, des cauſes occultes, des agents inexplicables ou plutôt des mots bien plus obſurs que les choſes qu'ils s'efforcent d'expliquer. Demeurons dans la nature, quand nous voudrons nous rendre compte des phénomenes de la nature ; ignorons les cauſes trop déliées pour être ſaiſies par nos organes, & ſoyons perſuadés qu'en ſortant de la nature, nous ne trouverons jamais la ſolution des problêmes que la nature nous préſente.

Dans l'hypotheſe même de la Théologie ; c'eſt-à-dire, en ſuppoſant un moteur tout puiſſant de la matiere, de quel droit les Théologiens refuſeroient-ils à leur Dieu le pouvoir de donner à cette matiere la faculté de penſer ? Lui ſeroit-il donc plus difficile de créer des combinaiſons de matiere dont la penſée réſultât, que des eſprits qui penſent ? Au moins, en ſuppoſant une matiere qui penſe, nous aurions quelques notions du ſujet de la penſée, ou de ce qui penſe en nous, tandis qu'en attribuant la penſée à un Etre immatériel, il nous eſt impoſſible de nous en faire la moindre idée.

§ 105.

On nous objecte que le matérialiſme fait de l'homme une pure machine ; ce que l'on juge très-déshonorant pour toute l'eſpece humaine. Mais cette eſpece humaine ſera-t-elle bien plus honorée quand on dira que l'homme agit par les impulſions ſecrettes d'un eſprit, ou d'un certain *je ne ſcais quoi*, qui ſert à l'animer, ſans qu'on ſache comment ?

Il eſt aiſé de s'appercevoir que la ſupériorité que l'on donne à *l'eſprit* ſur la matiere, ou à l'ame ſur le corps, n'eſt fondée que ſur l'ignorance, où l'on eſt, de la nature de cette ame ; tandis que l'on eſt plus familiariſé avec la matiere ou le corps que l'on s'imagine connoître, & dont on croit démêler les reſſorts ; mais les mouvemens les plus ſimples de nos corps ſont, pour tout homme qui les médite, des énigmes auſſi difficiles à deviner que la penſée.

§ 106.

L'eſtime que tant de gens ont pour la ſubſtance ſpirituelle, ne paroît avoir pour motif, que l'impoſſibilité où ils ſe trouvent de la définir d'une façon intelligible. Le mépris que nos métaphyſiciens montrent pour la matiere, ne vient que de ce que *la familiarité engendre le mépris*. Lorſqu'ils nous diſent que *l'ame eſt plus excellente & plus noble que le corps*, il ne nous diſent rien, ſinon que ce qu'ils ne connoiſſent aucunement,

doit être bien plus beau, que ce dont ils ont quelques foibles idées.

§ 107.

On nous vante sans cesse l'utilité du dogme de l'autre vie; on prétend que quand même ce ne seroit qu'une fiction, elle est avantageuse, parce qu'elle en impose aux hommes & les conduit à la vertu. Mais est-il bien vrai que ce dogme rende les hommes plus sages & plus vertueux? Les nations où cette fiction est établie, sont-elles donc remarquables par leurs mœurs & leur conduite? Le monde visible ne l'emporte-t-il pas toujours sur le monde invisible? Si ceux qui sont chargés d'instruire & de gouverner les hommes, avoient eux-mêmes des lumieres & des vertus, ils les gouverneroient bien mieux par des réalités, que par de vaines chimeres; mais fourbes, ambitieux & corrompus, les législateurs ont par-tout trouvé plus court d'endormir les nations par des fables, que de leur enseigner des vérités, que de développer leur raison, que de les exciter à la vertu par des motifs sensibles & réels, que de les gouverner d'un façon raisonnable.

Les Théologiens ont eu sans doute des raisons pour faire l'ame immatérielle; ils avoient besoin d'ames & de chimeres pour peupler les régions imaginaires qu'ils ont découvertes dans l'autre vie. Des ames matérielles auroient été sujettes, comme tous les

corps, à la dissolution : or si les hommes croyoient que tout doit périr avec eux, les géographes de l'autre monde perdroient évidemment le droit de guider leurs ames vers ce séjour inconnu : ils ne tireroient aucuns profits des espérances dont ils les repaissent & des terreurs dont ils ont soin de les accabler. Si l'avenir n'est d'aucune utilité réelle pour le genre humain, il est au moins de la plus grande utilité pour ceux qui se sont chargés de l'y conduire.

§ 108.

» Mais, dira-t-on, le dogme de l'immortalité de l'ame n'est-il pas consolant pour des Etres qui se trouvent souvent très malheureux ici bas ? Quand ce seroit une illusion, n'est-elle pas douce & agréable ? N'est-ce pas un bien pour l'homme de croire qu'il pourra se survivre à lui-même, & jouir quelque jour d'un bonheur qui lui est refusé sur la terre ? » Ainsi, pauvres mortels ! vous faites de vos souhaits la mesure de la vérité ? Parce que vous desirez de vivre toujours & d'être plus heureux, vous en concluez aussitôt que vous vivrez toujours, & que vous serez plus fortunés dans un monde inconnu, que dans le monde connu qui souvent ne vous procure que des peines ! consentez donc à quitter sans regrets ce monde qui cause bien plus de tourments que de plaisirs au plus grand nombre d'entre vous. Résignez-vous à l'ordre du Destin qui veut

qu'ainſi que tous les Etres vous ne duriez pas toujours. Mais que deviendrai-je? me demandes-tu, ô homme! ce que tu étois il y a quelques millions d'années. Tu étois alors je ne ſais quoi; reſous-toi donc à redevenir en un inſtant ce je ne ſais quoi, que tu étois alors, rentre paiſiblement dans la maſſe univerſelle dont tu ſortis à ton inſu ſous ta forme actuelle, & paſſe ſans murmurer comme tous les Etres qui t'environnent.

On nous répete ſans ceſſe que les notions religieuſes offrent des conſolations infinies pour les infortunés. On prétend que l'idée de l'immortalité de l'ame & d'une vie plus heureuſe eſt tres-propre à élever le cœur de l'homme & à le ſoutenir au milieu des adverſités dont il ſe voit aſſailli ſur la terre. Le matérialiſme au contraire eſt, dit-on, un ſyſtême affligeant fait pour dégrader l'homme, qui le met au rang des brutes, qui briſe ſon courage, qui ne lui montre pour toute perſpective qu'un anéantiſſement affreux, capable de le conduire au déſeſpoir & de l'inviter à ſe donner la mort, dès qu'il ſouffre en ce monde. Le grand art des Théologiens eſt de ſouffler & le chaud & le froid, d'affliger & de conſoler, de faire peur & de raſſurer.

D'après les fictions de la Théologie les régions de l'autre vie ſont heureuſes & malheureuſes. Rien de plus difficile que de ſe rendre digne du ſéjour de la félicité, rien de

plus facile que d'obtenir une place dans le ſéjour des tourments que la Divinité prépare aux victimes infortunées de ſa fureur éternelle. Ceux qui trouvent l'idée d'une autre vie ſi flatteuſe & ſi douce, ont-ils donc oublié que cette autre vie, ſelon eux, doit être accompagnée de tourmens pour le plus grand nombre des mortels ? L'idée de l'anéantiſſement total n'eſt-elle pas infiniment préférable à l'idée d'une exiſtence éternelle accompagnée de douleurs & de *grincements de dents* ? La crainte de n'être pas toujours, eſt-elle plus affligeante que celle de n'avoir pas toujours été? La crainte de ceſſer d'être n'eſt un mal réel, que pour l'imagination qui ſeule enfanta le dogme d'une autre vie.

Vous dites, ô Docteurs chrétiens ! que l'idée d'une vie plus heureuſe eſt riante : on en convient ; il n'eſt perſonnne qui ne deſire une exiſtence plus agréable & plus ſolide que celle dont on jouit ici-bas. Mais ſi le paradis eſt ſéduiſant, vous conviendrez auſſi que l'enfer eſt affreux. Le ciel eſt très-difficile, & l'enfer très-facile à mériter. Ne dites-vous pas qu'une voie *étroite* & pénible conduit aux régions fortunées, qu'une voie *large* mène au régions du malheur ? Ne répétez-vous pas à chaque inſtant que *le nombre des élus eſt très-petit, & celui des réprouvés très-grand* ? Ne faut-il pas, pour ſe ſauver, des graces, que votre Dieu n'accorde qu'à peu de gens? Eh bien ! je vous dirai que ces idées ne ſont

aucunement consolantes ; je vous dirai que j'aime mieux être anéanti une bonne fois que de brûler toujours. Je vous dirai que le sort des bêtes me paroît plus désirable que le sort des damnés. Je vous dirai que l'opinion qui me débarasse de craintes accablantes dans ce monde, me paroît plus riante que l'incertitude où me laisse l'opinion d'un Dieu qui, maître de ses graces, ne les donne qu'à ses favoris, & qui permet que tous les autres se rendent dignes des supplices éternels. Il n'y a que l'enthousiasme ou la folie qui puissent faire préférer un système évident qui rassure, à des conjectures improbables, accompagnées d'incertitudes & de craintes désolantes.

§. 109.

Tous les principes religieux sont une affaire de pure imagination, à laquelle l'expérience & le raisonnement n'eurent jamais aucune part. On trouve beaucoup de difficulté à les combattre, parce que l'imagination, une fois préoccupée de chimères qui l'étonnent ou la remuent, est incapable de raisonner. Celui qui combat la religion & ses phantômes par les armes de la raison ressemble à un homme qui se serviroit d'une épée pour tuer des moucherons ; aussitôt que le coup est frappé, les moucherons & les chimeres reviennent voltiger & reprennent dans les esprits, la place dont on croyoit les avoir bannis.

Dès qu'on se refuse aux preuves que la Théologie prétend donner de l'existence d'un Dieu, on oppose aux argumens qui la détruisent un *sens intime*, une persuasion profonde, un penchant invincible, inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un Etre tout puissant qu'il ne peut totalement expulser de son esprit, & qu'il est forcé de reconnoître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer. Mais si l'on veut analyser ce *sens intime* auquel on donne tant de poids, on trouvera qu'il n'est que l'effet d'une habitude enracinée qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramene le plus grand nombre des hommes, & souvent même les personnes les plus éclairées, aux préjugés de l'enfance. Qu'est-ce que peut ce sens intime en cette persuasion peu fondée, contre l'évidence qui nous démontre que ce qui implique contradiction, ne peut point exister.

On nous dit très gravement qu'il n'est pas démontré que Dieu n'existe pas. Cependant, rien n'est plus démontré, d'après tout ce que les hommes en ont dit jusqu'à présent, que ce Dieu est une chimere, dont l'existence est réellement impossible; vû que rien n'est plus évident & plus démontré, qu'un Etre ne peut rassembler des qualités aussi disparates, aussi contradictoires, aussi inconciliables que celles que toutes les Religions de la terre assignent à la Divinité? Le Dieu du Théologien,

ainſi que le Dieu du Théiſte, n'eſt-il pas évidemment une cauſe incompatible avec les effets qu'on lui attribue ? De quelque façon qu'on s'y prenne, il faut ou inventer un autre Dieu, ou convenir que celui, dont depuis tant de ſiecles on entretient les mortels, eſt à la fois très bon & très méchant, très puiſſant & très foible, immuable & changeant, parfaitement intelligent & parfaitement dépourvu & de raiſon, & de plan, & de moyens ; ami de l'ordre & permettant le déſordre ; très juſte & très injuſte ; très habile & très mal-adroit. Enfin, n'eſt-on pas forcé d'avouer qu'il eſt impoſſible de concilier les attributs diſcordants qu'on entaſſe ſur un Etre, dont on ne peut dire un ſeul mot ſans tomber auſſitôt dans les contradictions les plus palpables ? Que l'on eſſaie d'attribuer une ſeule qualité à la Divinité, & ſur le champ ce qu'on en dira, ſe trouvera contredit par les effets que l'on aſſigne à cette cauſe.

§ 110.

La Théologie pourroit à juſte titre ſe définir la *ſcience des contradictions*. Toute Religion n'eſt qu'un ſyſtême imaginé pour concilier des notions inconciliables. A l'aide de l'habitude & de la terreur, on parvient à perſiſter dans les plus grandes abſurdités, lors même qu'elles ſont le plus clairement expoſées. Toutes les Religions ſont aiſées à combattre, mais très difficiles à déraciner. La raiſon ne peut rien contre l'habitude, qui

devient, comme on dit, *une seconde nature*. Il est beaucoup de personnes sensées d'ailleurs, qui, même après avoir examiné les fondemens ruineux de leur croyance, y reviennent encore au mépris des raisons les plus frappantes.

Dès qu'on se plaint de ne rien comprendre à la Religion, d'y trouver à chaque pas des absurdités qui répugnent, d'y voir des impossibilités, on nous dit que nous ne sommes pas faits pour rien concevoir aux vérités que la Religion nous propose; que la raison s'égare & n'est qu'un guide infidèle, capable de nous conduire à la perdition: l'on nous assure de plus que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse aux yeux d'un Dieu*, à qui rien n'est impossible. Enfin, pour trancher d'un seul mot les difficultés les plus insurmontables que la Théologie nous présente de toutes parts, on en est quitte pour dire que ce sont des *mystères*.

§ III.

Qu'est-ce qu'un mystère? Si j'examine la chose de près, je découvre bientôt qu'un mystère n'est jamais qu'une contradiction, une absurdité palpable, une impossibilité notoire, sur laquelle les Théologiens veulent obliger les hommes à fermer humblement les yeux. En un mot, un mystère est tout ce que nos guides spirituels ne peuvent point nous expliquer.

Il est avantageux pour les ministres de la Religion

Religion que les peuples ne comprennent rien à ce qu'ils enseignent. On est dans l'impossibilité d'examiner ce que l'on ne comprend point; toutes les fois qu'on ne voit goûte, on est forcé de se laisser mener. Si la Religion étoit claire, les Prêtres n'auroient pas tant d'affaires ici bas.

Point de Religion sans mystères; le mystère est de son essence; une Religion dépourvue de mystères, seroit une contradiction dans les termes. Le Dieu qui sert de fondement à la *Religion naturelle*, au *Théisme* ou au *Déisme*, est lui-même le plus grand des mystères pour un esprit qui veut s'en occuper.

§ 112.

Toutes les Religions révélées que l'on voit dans le monde, sont remplies de dogmes mystérieux, de principes inintelligibles, de merveilles incroyables, de récits étonnants qui ne semblent imaginés que pour confondre la raison. Toute Religion annonce un Dieu caché, dont l'essence est un mystère; en conséquence, la conduite qu'on lui prête, est aussi difficile à concevoir que l'essence de ce Dieu lui-même. La Divinité n'a jamais parlé que d'une façon énigmatique & mystérieuse, dans les Religions si variées qu'elle a fondées en différentes Régions de notre globe: elle ne s'est par-tout révélée que pour annoncer des mystères; c'est-à-dire pour avertir les mortels qu'elle prétendoit qu'ils crussent des contradictions, des impossibili-

tés, des choſes auxquelles ils étoient incapables d'attacher aucunes idées certaines.

Plus une Religion a de myſtères, plus elle préſente à l'eſprit de choſes incroyables, & plus elle eſt en droit de plaire à l'imagination des hommes qui y trouve dès lors une pâture continuelle. Plus une Religion eſt ténébreuſe, & plus elle paroît divine, c'eſt-à-dire conforme à la nature d'un Etre caché dont on n'a point d'idées.

C'eſt le propre de l'ignorance de préférer l'inconnu, le caché, le fabuleux, le merveilleux, l'incroyable, le terrible même, à ce qui eſt clair, ſimple & vrai. Le vrai ne donne point à l'imagination des ſecouſſes auſſi vives, que la fiction, que d'ailleurs chacun eſt le maître d'arranger à ſa maniere. Le vulgaire ne demande pas mieux que d'écouter des fables; les Prêtres & les Légiſlateurs, en inventant des Religions & en forgeant des myſtères, l'ont ſervi à ſon gré. Ils ſe ſont attachés par là des entouſiaſtes, des femmes, des ignorants. Des Etres de cette trempe ſe payent aiſément de raiſons, qu'ils ſont incapables d'examiner; l'amour du ſimple & du vrai ne ſe trouve que dans le petit nombre de ceux, dont l'imagination eſt réglée par l'étude & la reflexion.

Les habitans d'un village ne ſont jamais plus contents de leur curé, que quand il mêle bien du latin dans ſon ſermon. Les ignorants s'imaginent toujours que celui qui leur

parle de choſes qu'ils ne comprennent pas, eſt un homme très habile. Voilà le vrai principe de la crédulité des peuples, & de l'autorité de ceux qui prétendent les guider.

§ 113.

Parler aux hommes pour leur annoncer des myſtères, c'eſt donner & retenir, c'eſt parler pour n'être point entendu. Celui qui ne parle que par énigmes, ou cherche à s'amuſer de l'embarras qu'il cauſe, ou trouve ſon intérêt à ne pas s'expliquer trop clairement. Tout ſecret annonce défiance, impuiſſance & crainte. Les Princes & leurs miniſtres font myſtère de leurs projets, de peur que leurs ennemis, venant à les pénétrer, ne les faſſent échouer. Un Dieu bon peut-il donc s'amuſer de l'embarras de ſes créatures? Un Dieu, qui jouit d'une puiſſance à laquelle rien au monde n'eſt capable de réſiſter, peut-il appréhender que ſes vues ſoient traverſées? Quel intérêt auroit-il donc à nous faire débiter des énigmes & des myſtères?

On nous dit que l'homme, par la foibleſſe de ſa nature, n'eſt capable de rien comprendre à l'œconomie divine, qui ne peut être pour lui qu'un tiſſu de myſtères: Dieu ne peut lui dévoiler des ſecrets, néceſſairement au-deſſus de ſa portée. Dans ce cas, je répondrai toujours que l'homme n'eſt pas fait pour s'occuper de l'œconomie divine; que cette œconomie ne peut aucunement l'intéreſſer; qu'il n'a nul beſoin de myſtères qu'il

ne ſauroit entendre; & partant qu'une Religion myſtérieuſe n'eſt pas plus faite pour lui, qu'un diſcours éloquent n'eſt fait pour un troupeau de brebis.

§ 114.

La Divinité s'eſt révélée d'une façon ſi peu uniforme dans les diverſes contrées de notre globe, qu'en matiere de Religion, les hommes ſe regardent, les uns les autres avec les yeux de la haine ou du mépris. Les partiſans des différentes ſectes ſe trouvent réciproquement très ridicules & très fous; les myſtères les plus reſpectés dans une Religion, ſont des objets de riſée pour une autre. Dieu ayant tant fait que de ſe révéler aux hommes, auroit au moins dû leur parler une même langue à tous, & diſpenſer leur foible eſprit de l'embarras de chercher quelle peut être la Religion vraiment émanée de lui, ou quel eſt le culte le plus agréable à ſes yeux.

Un Dieu univerſel auroit dû révérer une Religion univerſelle. Par quelle fatalité ſe trouve-t-il donc tant de Religions différentes ſur la terre? Quelle eſt la véritable parmi le grand nombre de celles qui, chacune, prétendent l'être à l'excluſion de toutes les autres? Il y a tout lieu de croire qu'aucune ne jouit de cet avantage; la diviſion & les diſputes dans les opinions, ſont les ſignes indubitables de l'incertitude & de l'obſcurité des principes d'où l'on part.

§ 115.

Si la Religion étoit néceſſaire à tous les hommes, elle devroit être intelligible pour tous les hommes. Si cette Religion étoit la choſe la plus importante pour eux, la bonté de Dieu ſembleroit exiger qu'elle fût pour eux de toutes les choſes la plus claire, la plus évidente, la plus démontrée. N'eſt-il donc pas étonnant de voir que cette choſe, ſi eſſentielle au ſalut des mortels, eſt préciſément celle qu'ils entendent le moins, & ſur laquelle depuis tant de ſiecles leurs Docteurs ont le plus diſputé? Jamais les Prêtres d'une même ſecte ne ſont parvenus juſquici à s'accorder entre eux, ſur la façon d'entendre les volontés d'un Dieu qui a bien voulu ſe révéler.

Le monde que nous habitons peut être comparé à une place publique, dans les différentes parties de laquelle ſont répandus pluſieurs charlatans qui, chacun, s'efforcent d'attirer les paſſants, en décriant les remedes que débitent leur confreres. Chaque boutique a ſes chalands, perſuadés que leurs empyriques poſſedent ſeuls les bons remedes: malgré l'uſage continuel qu'ils en font, ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ne s'en trouvent pas mieux ou qu'ils ſont tout auſſi malades que ceux qui courent après les charlatans d'une boutique différente. La dévotion eſt une maladie de l'imagination contractée dès l'enfance; le dévôt eſt un hypocondriaque qui ne

fait qu'augmenter son mal, à force de remedes. Le sage n'en prend aucun, il suit un bon régime, & d'ailleurs il laisse agir la nature.

§ 116.

Aux yeux d'un homme sensé, rien ne paroît plus ridicule, que les jugements que portent les uns des autres, les partisans également insensés des différentes Religions, dont la terre est peuplée. Un Chrétien trouve que l'*Alcoran*, c'est-à-dire, la révélation, divine annoncée par Mahomet, n'est qu'un tissu de rêveries impertinentes & d'impostures injurieuses à la Divinité. Le Mahométan de son côté traite le Chrétien d'*idolâtre* & de *chien*; il ne voit que des absurdités dans sa Religion; il s'imagine être en droit de conquérir son pays, & de le forcer, le glaive en main, de recevoir la religion de son Divin Prophete; il croit sur-tout que rien n'est plus impie & plus déraisonnable que d'adorer un homme, ou de croire la *Trinité*. Le Chrétien Protestant, qui sans scrupule adore un homme, & qui croit fermement le mystere inconcevable de la *Trinité*, se moque du Chrétien Catholique, parce que celui-ci croit de plus au mystere de la *Transubstantiation*; il le traite de fou, d'impie & d'idolâtre, parce qu'il se met à genoux pour adorer du pain, dans lequel il croit voir le Dieu de l'univers. Les Chrétiens de toutes les sectes s'accordent à regarder comme des sottises les incarnations du Dieu des Indes *Vistnou*; ils

soutiennent que la seule *incarnation* véritable est celle de *Jésus* fils du Dieu de l'univers & de la femme d'un charpentier, Le Théiste, qui se dit sectateur d'une Religion, qu'il suppose être celle de la nature, content d'admettre un Dieu dont il n'a nulle idée, se permet de plaisanter sur tous les autres mystères enseignés par toutes les Religions du monde.

§. 117.

Un Théologien fameux n'a-t-il pas reconnu l'absurdité d'admettre un Dieu, & de s'arrêter en chemin? » A nous autres, dit-il, qui croyons par la foi un vrai Dieu, une substance singuliere, rien ne doit plus nous coûter. Le premier mystere, qui n'est pas petit en lui-même, une fois admis, la raison ne doit plus souffrir de violence sur tout le reste. Pour moi je n'ai pas plus de peine à recevoir un million de choses que je n'entends pas, qu'à croire la premiere vérité qui me passe." (5)

Est-il rien de plus contradictoire, de plus impossible ou de plus mystérieux que la création de la matiere par un Etre immatériel; qui, lui-même immuable, opere les changements continuels que nous voyons dans le monde? Est-il rien de plus incompatible avec toutes les notions du bon sens que de croire qu'un Etre souverainement bon, sage, équi-

(5) *Voyez Bibliotheque raisonnée Tom. I. page* 84 Ce passage est du R. P. Hardouin de la Société de Jésus.

table & puissant préside à la nature, & dirige par lui-même les mouvemens d'un monde qui n'est rempli que de folies, de miseres, de crimes, de désordres qu'il auroit pu d'un seul mot prévenir, empêcher ou faire disparoître? en un mot, dès qu'on admet un Etre aussi contradictoire que le Dieu Théologique, de quel droit refuseroit-on d'admettre les fables les plus improbables, les miracles les plus étonnants, les mysteres les plus profonds?

§. 118.

Le Théiste nous crie, *gardez-vous d'adorer le Dieu farouche & bizarre de la Théologie; le mien est un Etre infiniment sage & bon, c'est le pere des hommes; c'est le plus doux des Souverains; c'est lui qui remplit l'univers de ses bienfaits*; mais, lui dirai-je, ne voyez-vous pas que tout dément en ce monde les belles qualités que vous donnez à votre Dieu? Dans la famille nombreuse de ce pere si tendre, je n'apperçois que des malheureux. Sous l'empire de ce Souverain si juste, je ne vois que le crime victorieux & la vertu dans la détresse. Parmi ces bienfaits que vous vantez, & que votre enthousiasme veut seuls envisager, je vois une foule de maux de toute espece, sur lesquels vous vous obstinez à fermer les yeux. Forcé de reconnoître que votre Dieu, si bon, en contradiction avec lui-même, distribue de la même main & le bien & le mal, vous vous

trouverez obligé, pour le justifier, de me renvoyer, comme le Prêtre, aux régions de l'autre vie. Inventez donc un autre Dieu que la Théologie, car le vôtre est aussi contradictoire que le sien. Un Dieu bon qui fait le mal ou qui permet qu'il se fasse : un Dieu rempli d'équité, & dans l'empire duquel l'innocence est si souvent opprimée : un Dieu parfait qui ne produit que des ouvrages imparfaits & misérables, un tel Dieu & sa conduite ne sont-ils pas d'aussi grands mystères que celui de l'incarnation ?

Vous rougissez, dites-vous, pour vos concitoyens, à qui l'on persuade que le Dieu de l'univers a pu se changer en homme & mourir sur une croix dans un coin de l'Asie. Vous trouvez très-absurde le mystère ineffable de la Trinité ? Rien ne vous paroît plus ridicule qu'un Dieu qui se change en pain & qui se fait manger chaque jour en mille endroits différents ? Eh bien ! tous ces mystères sont-ils donc plus choquants pour la raison, qu'un Dieu vengeur & rémunérateur des actions des hommes ? L'homme, selon vous, est-il libre, ou ne l'est-il pas ? Dans l'un ou dans l'autre cas, votre Dieu, s'il a l'ombre de l'équité, ne peut, ni le punir ni le récompenser. Si l'homme est libre, c'est Dieu qui l'a fait libre d'agir ou de ne pas agir ; c'est donc Dieu qui est la cause primitive de toutes ses actions ; en punissant l'homme de ses fautes, il le puniroit d'avoir exé-

cuté ce qu'il lui a donné la liberté de faire. Si l'homme n'eſt pas libre d'agir autrement qu'il ne fait, Dieu ne ſeroit-il pas le plus injuſte des Etres en le puniſſant des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre.

Bien des perſonnes ſont vraiment frappées des abſurdités de détail, dont toutes les Religions du monde ſont remplies, mais elles n'ont pas le courage de remonter juſqu'à la ſource d'où ces abſurdités ont dû néceſſairement découler. On ne voit pas qu'un Dieu rempli des contradictions, de bizarreries, de qualités incompatibles, en échauffant ou fécondant l'immagination des hommes, n'a pu jamais faire éclore qu'une longue ſuite de chimeres.

§. 119.

On croit fermer la bouche à ceux qui nient l'exiſtence d'un Dieu, en leur diſant que tous les hommes, dans tous les ſiecles, dans tous les pays ont reconnu l'Empire d'une Divinité quelconque: qu'il n'eſt point de peuple ſur la terre qui n'ait eu la croyance d'un Etre inviſible & puiſſant, dont il a fait l'objet de ſon culte & de ſa vénération: enfin qu'il n'eſt pas de nation, ſi ſauvage qu'on la ſuppoſe, qui ne ſoit perſuadée de l'exiſtence de quelque intelligence ſupérieure à la nature humaine. Mais la croyance de tous les hommes peut-elle changer une erreur en vérité? Un Philoſophe célebre a dit avec raiſon, *on ne preſcrit point contre la vérité*

*par la tradition générale ou par le consentement unanime de tous les hommes.* (6) Un autre sage avoit dit avant lui, qu'*une armée de Docteurs ne suffisoit pas pour changer la nature de l'erreur & pour en faire une vérité.* (7)

Il fut un temps où tous les hommes ont cru que le soleil tournoit au-tour de la terre, tandis que celle-ci demeuroit immobile au centre de tout le système du monde: il n'y a gueres plus de deux siecles que cette erreur est détruite. Il fut un temps où personne ne vouloit croire l'existence des Antipodes, & où l'on persécutoit ceux qui avoient la témérité de la soutenir; aujourd'hui nul homme instruit n'ose plus en douter. Tous les peuples du monde, à l'exception pourtant de quelques hommes moins crédules que les autres, croient encore aux sorciers, aux revenants, aux apparitions, aux esprits, & nul homme sensé ne s'imagine être obligé d'adopter ces sottises; mais les gens les plus sensés se font une obligation de croire un esprit universel!

§ 120.

Tous les Dieux adorés par les hommes ont une origine sauvage; ils ont été visiblement imaginés par des peuples stupides, ou furent présentés par des législateurs ambitieux & rusés à des nations simples & gros-

(6) *Bayle.* (7) *Averroës.*

sieres, qui n'avoient ni la capacité, ni le courage d'examiner mûrement les objets, qu'à force de terreurs, on leur faisoit adorer.

En regardant de près le Dieu que nous voyons encore adoré de nos jours par les nations les plus policées, on est forcé de reconnoître qu'il porte évidemment des traits sauvages. Être sauvage, c'est ne connoître d'autre droit que la force; c'est être cruel jusqu'à l'excès; c'est ne suivre que son caprice; c'est manquer de prévoyance, de prudence & de raison. Peuples qui vous croyez civilisés! ne reconnoissez-vous pas à cet affreux caractère le Dieu à qui vous prodiguez votre encens? les peintures que l'on vous fait de la Divinité, ne sont-elles pas visiblement empruntées de l'humeur implacable, jalouse, vindicative, sanguinaire, capricieuse, inconsidérée de l'homme qui n'a point encore cultivé sa raison? ô hommes! vous n'adorez qu'un grand sauvage, que vous regardez pourtant comme un modèle à suivre, comme un maître aimable, comme un souverain rempli de perfections!

Les opinions religieuses des hommes de tout pays sont des monuments antiques & durables de l'ignorence, de la crédulité, des terreurs & de la férocité de leurs ancêtres. Tout sauvage est un enfant avide du merveilleux, qui s'en abbreuve à longs traits, & qui ne raisonne jamais sur ce qu'il trouve pro-

pre à remuer ſon imagination. Son ignorance ſur les voies de la nature fait qu'il attribue à des eſprits, à des enchantemens, à la magie tout ce qui lui paroît extraordinaire: à ſes yeux ſes Prêtres ſont des ſorciers, dans leſquels il ſuppoſe un pouvoir tout divin, devant leſquels la raiſon confondue s'humilie, dont les oracles ſont pour lui des decrets infaillibles qu'il ſeroit dangereux de contredire.

En matiere de Religion, les hommes pour la plupart ſont demeurés dans leur barbarie primitive. Les Religions modernes ne ſont que des folies anciennes, rajeunies ou préſentées ſous quelque forme nouvelle. Si les anciens ſauvages ont adoré des montagnes, des rivieres, des ſerpens, des arbres, des fétiches de toute eſpece; ſi les ſages Egyptiens ont rendu leurs hommages à des crocodiles, à des rats, à des oignons, ne voyons-nous pas des peuples, qui ſe croient plus ſages qu'eux, adorer avec reſpect du pain, dans lequel ils s'imaginent que les enchantemens de leurs Prêtres font deſcendre la Divinité? Le Dieu-Pain n'eſt-il pas le *fétiche* de pluſieurs nations chrétiennes, auſſi peu raiſonnables en ce point, que les nations les plus ſauvages?

§ 121.

La férocité, la ſtupidité, la folie de l'homme ſauvage ſe ſont de tout temps décélées dans les uſages religieux, qui furent ſi ſou-

vent ou cruels ou extravagants. Un esprit de barbarie s'est perpétué jusqu'à nous; il perce dans les religions que suivent les nations les plus policées. Ne voyons-nous pas encore offrir à la Divinité des victimes humaines? Dans la vue d'appaiser la colere d'un Dieu, que l'on suppose toujours aussi féroce, aussi jaloux, aussi vindicatif qu'un sauvage, des loix de sang ne font-elles pas périr dans des supplices recherchés ceux qu'on croit lui déplaire par leur façon de penser? Les nations modernes, à l'instigation de leurs Prêtres, ont peut-être même renchéri sur la folie atroce des nations les plus barbares; au moins ne trouvons-nous pas qu'il soit venu dans l'esprit d'aucuns sauvages de tourmenter pour des opinions, de fouiller dans les pensées, d'inquiéter les hommes pour les mouvemens invisibles de leurs cerveaux.

Quand on voit des nations policées & savantes, des Anglois, des François, des Allemands, &c. malgré toutes leurs lumieres, continuer à se mettre à genoux devant le Dieu barbare des Juifs, c'est-à-dire du peuple le plus stupide, le plus crédule, le plus sauvage, le plus insociable qui fût jamais sur la terre: quand on voit ces nations éclairées se partager en sectes, se déchirer les unes les autres, se haïr & se mépriser pour les opinions également ridicules qu'elles prennent sur la conduite & les intentions de ce Dieu déraisonnable: quand on voit des per-

sonnes habiles s'occuper sottement à méditer les volontés de ce Dieu, rempli de caprices & de folies, on est tenté de s'écrier, ô hommes ! vous êtes encore sauvages! ô hommes! vous n'êtes que des enfans, dès qu'il est question de la Religion.

§ 122.

Quiconque s'est formé des idées vraies de l'ignorance, de la crédulité, de la négligence & de la sottise du vulgaire, tiendra toujours les opinions pour d'autant plus suspectes qu'il les trouvera plus généralement établies. Les hommes, pour la plupart, n'examinent rien, ils se laissent aveuglément conduire par la coutume & l'autorité : leurs opinions religieuses sont sur-tout celles qu'ils ont moins le courage & la capacité d'examiner; comme ils n'y comprennent rien, ils sont forcés de se taire, ou du moins ils sont bientôt au bout de leurs raisonnemens. Demandez à tout homme du peuple s'il croit en Dieu ? Il sera tout surpris que vous puissiez en douter. Demandez lui ensuite ce qu'il entend par le mot *Dieu*; vous le jetterez dans le plus grand embarras; vous vous appercevrez sur le champ qu'il est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'il répete sans cesse : il vous dira que Dieu est Dieu, & vous trouverez qu'il ne sçait ni ce qu'il en pense, ni les motifs qu'il a d'y croire.

Tous les peuples parlent d'un Dieu ; mais

ſont ils d'accord ſur ce Dieu ? non ; eh bien, le partage ſur une opinion ne prouve point ſon évidence, mais eſt un ſigne d'incertitude & d'obſcurité. Le même homme eſt-il toujours d'accord avec lui-même dans les notions qu'il s'eſt faites de ſon Dieu ? non ; cette idée varie avec les viciſſitudes que ſa machine éprouve ; autre ſigne d'incertitude. Les hommes ſont toujours d'accord avec les autres & avec eux-mêmes ſur les vérités démontrées ; dans quelque poſition qu'ils ſe trouvent, à moins d'être inſenſés, tous reconnoiſſent que deux & deux ſont quatre ; que le ſoleil éclaire ; que le tout eſt plus grand que ſa partie ; que la juſtice eſt un bien ; qu'il faut être bienfaiſant pour mériter l'affection des hommes ; que l'injuſtice & la cruauté ſon incompatibles avec la bonté. S'accordent-ils de même quand ils parlent de Dieu ? tout ce qu'ils en penſent, ou en diſent, eſt auſſitôt renverſé par les effets qu'ils vont lui attribuer.

Dites à pluſieurs peintres de repréſenter une chimere, chacun d'eux, s'en formant des idées différentes, la peindra diverſement ; vous ne trouverez nulle reſſemblante entre les traits que chacun d'eux aura donnés à un portrait dont le modele n'exiſte nulle part. Tous les Théologiens du monde en peignant Dieu, nous peignent-ils autre choſe qu'une grande chimere, ſur les traits de laquelle ils ne ſont jamais d'accord entre eux, que

que chacun arrange à sa maniere ; & qui n'existe que dans son propre cerveau ? Il n'est pas deux individus sur la terre, qui aient, ou qui puissent avoir, les mêmes idées de leur Dieu.

§ 123.

Peut-être seroit-il plus vrai de dire que tous les hommes sont, ou des Sceptiques ou des Athées, que de prétendre qu'ils sont fermement convaincus de l'existence d'un Dieu. Comment être assuré de l'existence d'un Etre que l'on n'a jamais pu examiner, dont il n'est pas possible de se faire aucune idée permanente, dont les effets divers sur nous-mêmes nous empêchent de porter un jugement invariable, dont la notion ne peut être uniforme dans deux cervelles différentes? Comment peut-on se dire intimement persuadé de l'existence d'un Etre à qui l'on est à tout moment forcé d'attribuer une conduite opposée aux idées que l'on avoit tâché de s'en former ? Est-il donc possible de croire fermement ce qu'on ne peut concevoir ? Croire ainsi ; n'est-ce pas adhérer à l'opinion des autres sans en avoir aucune à soi ? Les Prêtres reglent la croyance du vulgaire ; mais ces Prêtres n'avouent-ils pas eux-mêmes que Dieu est incompréhensible pour eux ? Concluons donc que la conviction pleine & entiere de l'existence d'un Dieu n'est pas aussi générale que l'on voudroit l'affirmer.

Etre Sceptique, c'est manquer des motifs

nécessaires pour asseoir un jugement. A la vue des preuves qui semblent établir, & des argumens qui combattent l'existence d'un Dieu, quelques personnes prennent le parti de douter & de suspendre leur assentiment. Mais au fond cette incertitude n'est fondée que sur ce qu'on n'a pas suffisamment examiné. Est-il donc possible de douter de l'évidence ? Les gens sensés se moquent avec raison d'un pyrrhonisme absolu, & même le jugent impossible. Un homme qui douteroit de sa propre existence ou de celle du soleil, paroîtroit complétement ridicule, ou seroit soupçonné de raisonner de mauvaise foi. Est-il moins extravagant d'avoir des incertitudes sur la non-existence d'un Etre évidemment impossible ? Est-il plus absurde de douter de sa propre existence, que d'hésiter sur l'impossibilité d'un Etre dont les qualités se détruisent réciproquement ? Trouve-t-on plus de probabilités pour croire un Etre spirituel, que pour croire à l'existence d'un bâton sans deux bouts ? La notion d'un Etre infiniment bon & puissant, qui fait, ou permet pourtant une infinité de maux ; est-elle moins absurde ou moins impossible, que celle d'un triangle quarré ? Concluons donc que le scepticisme religieux ne peut être l'effet que d'un examen peu réfléchi des principes Théologiques, qui sont dans une contradiction perpétuelle avec les principes les plus clairs & les mieux démontrés.

Douter, c'eſt délibérer ſur le jugement que l'on doit porter. Le ſcepticiſme n'eſt qu'un état d'indéciſion qui réſulte de l'examen ſuperficiel des choſes. Eſt-il poſſible d'être ſceptique en matiere de Religion, quand on daigne remonter juſqu'à ſes principes, & regarder de près la notion du Dieu qui lui ſert de fondement? Le doute vient pour l'ordinaire ou de pareſſe, ou de foibleſſe, ou d'indifférence, ou d'incapacité. Douter, pour bien des gens, c'eſt craindre la peine d'examiner des choſes auxquelles on n'attache que fort peu d'intérêt. Cependant la Religion, étant préſentée aux hommes comme la choſe qui doit avoir pour eux ſes plus grandes conſéquences & dans ce monde & dans l'autre, le ſcepticiſme, & le doute à ſon ſujet, ne peuvent être pour l'eſprit qu'un état déſagréable, & ne lui offrent rien moins qu'un *oreiller commode*. Tout homme qui n'a pas le courage de contempler ſans prévention le Dieu ſur lequel toute Religion ſe fonde, ne peut ſavoir pour quelle Religion ſe décider; il ne ſait plus ce qu'il doit croire ou ne pas croire, admettre ou rejetter, eſpérer ou craindre, en un mot, il ne peut plus prendre ſon parti ſur rien.

L'indifférence ſur la Religion ne peut pas être confondue avec le ſcepticiſme; cette indifférence eſt-elle même fondée ſur l'aſſurance où l'on eſt, ou ſur la probabilité que l'on trouve à croire que la Religion n'eſt

pas faite pour intéreſſer. La perſuaſion où l'on eſt qu'une choſe que l'on montre comme très-importante ne l'eſt point, ou n'eſt qu'indifférente, ſuppoſe un examen ſuffiſant de la choſe, ſans lequel il ſeroit impoſſible d'avoir cette perſuaſion. Ceux qui ſe donnent pour ſceptiques ſur les points fondamentaux de la Religion, ne ſont pour l'ordinaire que des indolents ou des hommes peu capables d'examiner.

§ 124.

Dans toutes les contrées de la terre, on nous aſſure qu'un Dieu s'eſt révélé. Qu'a-t-il appris aux hommes? Leur prouve-t-il évidemment qu'il exiſte? Leur dit-il où il réſide? Leur enſeigne-t-il ce qu'il eſt, ou en quoi ſon eſſence conſiſte? Leur explique-t-il clairement ſes intentions & ſon plan? Ce qu'il dit de ce plan s'accorde-t-il avec les effets que nous voyons? Non, ſans doute; il apprend ſeulement *qu'il eſt celui qui eſt*; qu'il eſt un *Dieu caché*; que ſes voies ſont ineffables; qu'il entre en fureur, dès qu'on a la témérité d'approfondir ſes decrets, ou de conſulter la raiſon pour juger de lui ou de ſes ouvrages.

La conduite révélée de Dieu répond-elle aux idées magnifiques qu'on voudroit nous donner de ſa ſageſſe, de ſa beauté, de ſa juſtice, de ſa toute puiſſance? nullement: dans toute révélation cette conduite annonce un Etre partial, capricieux, bon tout au plus

pour un peuple qu'il favorise, ennemi de tous les autres; s'il daigne se montrer à quelques hommes, il a soin de tenir tous les autres dans l'ignorance invincible de ses intentions divines. Toute révélation particuliere n'annonce-t-elle pas évidemment en Dieu de l'injustice, de la partialité, de la malignité?

Les volontés révélées pour un Dieu sont-elles capables de frapper par la raison sublime ou la sagesse qu'elles renferment? Tendent-elles évidemment au bonheur du peuple à qui la Divinité les déclare? En examinant les volontés divines, je n'y trouve en tout pays que des ordonnances bizarres, des préceptes ridicules, des cérémonies dont on ne devine aucunement le but, des pratiques puériles, une étiquette indigne du Monarque de la nature, des offrandes, des sacrifices, des expiations, utiles à la vérité pour les Ministres du Dieu, mais très-onéreuses au reste des citoyens. Je trouve de plus que ces loix ont très-souvent pour but de rendre les hommes insociables, dédaigneux, intolérans, querelleurs, injustes, inhumains envers tous ceux qui n'ont point reçu ni les mêmes révélations qu'eux, ni les mêmes ordonnances, ni les mêmes faveurs du ciel.

§ 125.

Les préceptes de la morale annoncée par la Divinité sont-ils vraiement divins, ou supérieurs à ceux que tout homme raisonnable

pourroit imaginer ? Ils ne sont divins que parce qu'il est impossible à l'esprit humain d'en démêler l'utilité. Ils font consister la vertu dans un renoncement total à la nature humaine, dans un oubli volontaire de sa raison, dans une sainte haine pour soi. Enfin, ces préceptes suplimes nous montrent assez souvent la perfection dans une conduite cruelle pour nous-mêmes, & parfaitement inutile aux autres.

Quelque Dieu s'est-il montré ? A-t-il lui-même promulgué ses loix ? A-t-il parlé aux hommes de sa propre bouche ? On m'apprend que Dieu ne s'est point montré à tout un peuple, mais qu'il s'est toujours servi de l'organe de quelques personnages favorisés, qui se sont chargés du soin d'enseigner & d'expliquer ses intentions aux profanes. Il ne fut jamais permis au peuple d'entrer dans le sanctuaire ; les Ministres des Dieux eurent toujours, seuls, le droit de lui rapporter ce qui s'y passe.

§ 126.

Si dans l'économie de toutes les révélations divines je me plains de ne reconnoître ni la sagesse, ni la bonté, ni l'équité d'un Dieu : si je soupçonne de la fourberie, de l'ambition, des vûes d'intérêt dans les grands personnages qui se sont interposés entre le ciel & nous, on m'assûre que Dieu a confirmé par des miracles éclattans la mission de ceux qui ont parlé de sa part. Mais n'étoit-il

pas plus simple de se montrer & de s'expliquer par lui-même ? D'un autre côté, si j'ai la curiosité d'examiner ces miracles, je vois que ce sont des récits dépourvus de vraisemblance, rapportés par des gens suspects, qui avoient le plus grand intérêt de faire croire à d'autres qu'ils étoient les envoyés du Très-Haut.

Quels témoins nous cite-t-on pour nous engager à croire des miracles incroyables ? L'on en appelle au témoignage de peuples imbécilles qui n'existent plus depuis des milliers d'années, & que, quand bien-même ils pourroient attester les miracles en question, l'on pourroit soupçonner d'avoir été les dupes de leur propre imagination, & de s'être laissés séduire par des prestiges que des imposteurs habiles opéroient à leurs yeux. Mais, direz-vous, ces miracles sont consignés dans des livres qui, par une tradition constante, se sont perpétués jusqu'à nous. Par qui ces livres ont-ils été écrits ? Qui sont les hommes qui les ont transmis & perpétués ? Ce sont ou les mêmes gens qui ont établis les Religions, ou ceux qui sont devenus leurs adhérents & leurs ayant cause. Ainsi donc en matiere de Religion, le témoignage des parties intéressées est irréfragable & ne peut être contesté !

§ 127.

Dieu à parlé diversement à chaque peuple du globe que nous habitons. L'Indien ne

croit pas un mot de ce qu'il a dit au Chinois; le Mahométan regarde comme des fables ce qu'il a dit au Chrétien; le Juif régarde & le Mahométan & le Chrétien comme des corrupteurs sacriléges de la loi sainte que son Dieu avoit donnée à ses péres. Le Chrétien, fier de sa révélation plus moderne, damne également & l'Indien, & le Chinois, & le Mahométan, & le Juif même, dont il tient ses livres saints. Qui a tort ou raison? Chacun s'écrie, c'est moi! chacun allégue les mêmes preuves; chacun nous parle de ses miracles, de ses Devins, de ses Prophetes, de ses Martys. L'homme sensé leur répond qu'ils sont tous en délire; que Dieu n'a point parlé, s'il est vrai qu'il soit un esprit qui ne peut avoir ni bouche ni langue; que le Dieu de l'univers pourroit, sans emprunter l'organe des mortels, inspirer à ses créatures ce qu'il voudroit qu'elles apprissent; & que, comme elles ignorent également par-tout ce qu'elles doivent penser sur Dieu, il est évident que Dieu n'a pas voulu les en instruire.

Les adhérents des différents cultes que l'on voit établis en ce monde s'accusent les uns les autres de superstition & d'impiété. Les Chrétiens ont horreur de la superstition payenne, Chinoise, Mahométane. Les Catholiques-Romains traitent d'impie les Chrétiens Protestants; ceux-ci déclament sans cesse contre la Superstition Romaine. Ils ont tous raison. Etre impie, c'est avoir des opi-

nions injurieuſes pour le Dieu qu'on adore : être ſuperſtitieux, c'eſt en avoir des idées fauſſes. En s'accuſant réciproquement de ſuperſtition, les différents Religioniſtes reſſemblent à des boſſus que ſe reprocheroient les uns aux autres leur conformation vicieuſe.

§ 128.

Les oracles que la Divinité a révélés aux nations par des différens envoyés ſont-ils clairs ? hélas ! il n'eſt pas deux hommes qui les entendent de même maniere. Ceux qui les expliquent aux autres, ne ſont jamais d'accord entre eux ; pour les éclaircir, on a recours à des interprétations, à des commentaires, à des allégories, à des gloſes ; on y découvre un *ſens myſtique* bien différent du *ſens littéral*. Il faut par-tout des hommes pour débrouiller les volontés d'un Dieu, qui n'a pas pu ou voulu s'expliquer clairement à ceux qu'il vouloit éclairer. Dieu préfere toujours de ſe ſervir de l'organe de quelques hommes, que l'on peut ſoupçonner de s'être trompés eux-mêmes, ou d'avoir eu des raiſons pour vouloir tromper les autres !

§ 129.

Les fondateurs de toutes les Religions ont communément prouvé leurs miſſions par des miracles. Mais qu'eſt-ce qu'un miracle ? C'eſt une opération directement oppoſée aux loix de la nature. Mais, ſelon vous, qui avoit fait ces loix ? C'eſt Dieu. Ainſi votre Dieu, qui ſelon vous a tout prévu, contra-

rie les loix que ſa ſageſſe avoit impoſées à la nature! Ces loix étoient donc fautives, ou du moins dans de certaines circonſtances elles ne s'accordoient plus avec les vues de ce même Dieu; puiſque vous nous apprenez qu'il a cru devoir les ſuſpendre ou les contrarier?

On veut nous perſuader que des hommes favoriſés por le Très-Haut ont reçu de lui le pouvoir de faire des miracles; mais pour faire un miracle, il faut avoir la faculté de créer de nouvelles cauſes capaples de produire des effets oppoſés à ceux que les cauſes ordinaires peuvent opérer. Conçoit-on bien que Dieu puiſſe donner à des hommes, le pouvoir inconcevable de créer ou de tirer des cauſes du néant? Eſt-il croyable qu'un Dieu, qui ne change point, puiſſe communiquer à des hommes le pouvoir de changer ou de rectifier ſon plan, pouvoir que, d'après ſon eſſence, un Etre immuable ne peut pas avoir lui-même? Les miracles, loin de faire beaucoup d'honneur à Dieu, loin de prouver la Divinité d'une Religion, anéantiſſent évidemment l'idée que l'on nous donne de Dieu, de ſon immutabilité, de ſes attributs incommunicables, & même de ſa toute-puiſſance. Comment un Théologien peut-il nous dire qu'un Dieu, qui a dû embraſſer tout l'enſemble de ſon plan, qui n'a pu faire que des loix très-parfaites, qui ne peut y rien changer, ſoit forcé d'employer

des miracles pour faire réussir ses projets, ou puisse accorder à ses créatures la faculté d'opérer des prodiges pour exécuter ses volontés divines? Est-il croyable qu'un Dieu ait besoin de l'appui des hommes? Un Etre tout-puissant, dont les volontés sont toujours accomplies; un Etre qui tient dans ses mains les cœurs & les esprits de ses créatures, n'a qu'à vouloir pour qu'elles croient tout ce qu'il désire.

§ 130.

Que dirons-nous de quelques Religions qui fondent leur Divinité sur des miracles, qu'elles prennent soin elles-mêmes de nous rendre suspectes? Comment ajouter foi aux miracles rapportés dans les livres sacrés des Chrétiens, où Dieu se vante lui-même d'endurcir les cœurs, d'aveugler ceux qu'il veut perdre; où ce Dieu permet aux esprits malins & aux magiciens de faire des miracles aussi grands que ceux de ses serviteurs; où l'on prédit que *l'Antechrist* aura le pouvoir d'opérer des prodiges capables d'ébranler la foi des élus mêmes? Cela posé, à quels signes reconnoître Si Dieu nous veut instruire ou veut nous tendre un piége? Comment distinguer si les merveilles que nous voyons viennent de Dieu ou du Démon?

Pascal, pour nous tirer d'embarras, nous dit très-gravement qu'*il faut juger la Doctrine par les miracles, & les miracles par la Doctrine; que la Doctrine discerne les mira-*

*cles & les miracles discernent la Doctrine.* S'il existe un cercle vicieux & ridicule, c'est, sans doute, dans ce beau raisonnement d'un des plus grands défenseurs de la Religion Chrétienne. Quelle est la Religion dans ce monde qui ne se vante pas de posséder la doctrine la plus admirable, & qui ne rapporte pas un grand nombre de miracles pour l'appuyer ?

Un miracle est-il capable d'anéantir l'évidence d'une vérité démontrée ? quand un homme auroit le secret de guérir tous les malades, de redresser tous les boiteux, de ressusciter tous les morts d'une ville, de s'élever dans les airs, d'arrêter le cours du Soleil & de la Lune, pourra-t-il me convaincre par là que deux & deux ne font point quatre, qu'un fait trois, & que trois ne sont qu'un ; qu'un Dieu, qui remplit l'univers de son immensité, a pu se renfermer dans le corps d'un Juif ; que l'éternel peut mourir comme un homme ; qu'un Dieu, que l'on dit immuable, prévoyant & sensé, a pu changer d'avis sur sa Religion, & réformer son propre ouvrage par une révélation nouvelle ?

§ 151.

Suivant les principes mêmes de la Théologie soit naturelle soit révélée, toute révélation nouvelle devroit passer pour fausse ; tout changement dans une Religion émanée de la Divinité devroit être réputé une impiété, un blasphême. Toute réforme ne sup-

poſe-t-elle pas que Dieu n'a pas ſçu du premier coup donner à ſa Religion ni la ſolidité ni la perfection requiſe ? Dire que Dieu, en donnant une premiere loi, s'eſt accommodé aux idées groſſieres du peuple qu'il vouloit éclairer, c'eſt prétendre que Dieu n'a ni pu, ni voulu, rendre le peuple qu'il éclairoit alors auſſi raiſonnable qu'il devoit être pour lui plaire.

Le Chriſtianiſme eſt une impiété, s'il eſt vrai que le Judaïſme ait jamais été une religion réellement émanée d'un Dieu ſaint, immuable, tout-puiſſant & prévoyant. La Religion du Chriſt ſuppoſe, ſoit des défauts dans la loi que Dieu lui-même avoit donnée par Moyſe, ſoit de l'impuiſſance ou de la malice dans ce Dieu qui n'a pas pu ou voulu rendre les Juifs tels qu'il falloit qu'ils fuſſent à ſon gré. Toutes les Religions nouvelles, ou réformes de Religions anciennes ſont évidemment fondées ſur l'impuiſſance, ſur l'inconſtance, ſur l'imprudence, ſur la malice de la Divinité.

§ 132.

Si l'hiſtoire m'apprend que les premiers Apôtres, fondateurs ou réformateurs de religions ont fait de grands miracles, l'hiſtoire m'apprend auſſi que ces Apôtres réformateurs & leurs adhérents ont été communément honnis, perſécutés & mis à mort comme des perturbateurs du repos des nations. Je ſuis donc tenté de croire qu'ils n'ont pas fait les

miracles qu'on leur attribue : en effet ces miracles auroient dû leur faire des partisans en grand nombre parmi ceux qui les voyoient qui auroient dû empêcher que les opérateurs ne fussent maltraités. Mon incrédulité redouble, si l'on me dit que les faiseurs de miracles ont été cruellement tourmentées ou suppliciés, Comment croire que des Missionaires, protégés par un Dieu, & revêtus de sa puissance divine, jouissant du don des miracles n'aient pu opérer le miracle si simple de se soustraire à la cruauté de leurs persécuteurs ?

On a l'art de tirer des persécutions elles-mêmes une preuve convaincante en faveur de la Religion de ceux qui les ont éprouvées: mais une Religion qui se vante d'avoir coûté la vie a beaucoup de Martyrs & qui nous apprend que ces fondateurs ont souffert, pour l'étendre, des supplices inouis, ne peut être la Religion d'un Dieu bienfaisant, équitable & tout-puissant. Un Dieu bon, ne permettroit pas que des hommes, chargés d'annoncer ses volontés, fussent maltraités. Un Dieu tout-puissant, voulant fonder une Religion, se serviroit de voies plus simples & moins funestes aux plus fideles de ses serviteurs. Dire que Dieu a voulu que sa Religion fut scellée par le sang, c'est dire que ce Dieu est foible, injuste, ingrat & sanguinaire, & qu'il sacrifie indignement ses envoyés aux vues de son ambition.

§ 133.

Mourir pour une Religion ne prouve pas qu'une Religion ſoit véritable ou divine; cela prouve tout au plus qu'on la ſuppoſe telle. Un enthouſiaſte, en mourant, ne prouve rien, ſinon, que le fanatiſme religieux eſt ſouvent plus fort que l'amour pour la vie. Un impoſteur peut quelquefois mourir avec courage, il fait alors, comme on dit, de *neceſſité vertu.*

On eſt ſouvent & ſurpris & touché à la vue du courage généreux & du zèle déſintéreſſé qui a porté des Miſſionaires à prêcher leur doctrine, au riſque même d'éprouver les traitemens les plus rigoureux. On tire de cet amour pour le ſalut des hommes, des inductions favorables à la religion qu'ils ont annoncée. Mais, au fond, ce déſintéreſſement n'eſt qu'apparent. Qui ne riſque rien n'a rien; un Miſſionaire veut tenter fortune, à l'aide de ſa doctrine; il ſçait que s'il a le bonheur de débiter ſa denrée, il deviendra le maître abſolu de ceux qui le prendront pour guide; il eſt ſûr de devenir l'objet de leurs ſoins, de leurs reſpects; de leur vénération; il a tout lieu de croire qu'il ne manquera de rien. Tels ſont les vrais motifs qui allument le zèle & la charité de tant de prédicateurs & de Miſſionaires, que l'on voit courir le monde.

Mourir pour une opinion, ne prouve pas plus la vérité ou la bonté de cette opinion,

que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du Prince aux intérêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler. Le courage d'un Martyr enivré de l'idée du Paradis, n'a rien de plus surnaturel que le courage d'un homme de guerre, enivré de l'idée de la gloire, ou retenu par la crainte du déshonneur. Quelle différence trouve-t-on entre un Iroquois, qui chante tandis qu'on le brûle à petit feu, & le Martyr S. Laurent qui sur le gril insulte son Tyran ?

Les Prédicateurs d'une doctrine nouvelle succombent, parce qu'ils ne sont pas les plus forts ; les Apôtres font communément un métier périlleux, dont ils prévoient d'avance les conséquences ; leur mort courageuse ne prouve pas plus la vérité de leurs principes, ni leur propre sincérité, que la mort violente d'un ambitieux ou d'un brigand ne prouve qu'ils ont eu raison de troubler la Société, ou qu'ils se sont crus autorisés à le faire. Le métier de Missionaire fut toujours flatteur pour l'ambition, & commode pour subsister aux dépens du vulgaire ; ces avantages ont pu suffire pour faire oublier les dangers qui l'entourent.

§ 134.

Vous nous dites, ô Théologiens ! que *ce qui est folie aux yeux des hommes, est sagesse devant un Dieu, qui se plaît à confondre la sagesse des sages.* Mais ne prétendez-vous pas que la sagesse humaine est un pré-

sent

sent du ciel ? En nous disant que cette sagesse déplaît à Dieu, n'est que folie à ses yeux, & qu'il veut la confondre, vous nous annoncez que votre Dieu n'est l'ami que des gens sans lumieres, & qu'il fait aux gens sensés un funeste présent, dont ce tyran perfide se promet de les punir cruellement un jour. N'est-il pas bien étrange que l'on ne puisse être l'ami de votre Dieu, qu'en se déclarant ennemi de la raison & du bon sens !

§ 135.

La foi suivant les Théologiens est *un consentement inévident*. D'où il suit que la Religion exige que l'on croie fermement des choses non évidentes, & des propositions souvent très-peu propables ou très-contraires à la raison. Mais récuser la raison pour juge de la foi, n'est-ce pas avouer que la raison ne peut s'accommoder de la foi ? Puisque les Ministres de la Religion ont pris le parti de bannir la raison, il faut qu'ils aient senti l'impossibilité de concilier cette raison avec la foi, qui n'est visiblement qu'une soumission aveugle à ses Prêtres, dont l'autorité dans bien des têtes paroît d'un plus grand poids, que l'évidence même, & préférable au témoignage des sens.

« Immolez votre raison ; renoncez à l'expérience ; défiez-vous du témoignage de vos sens ; soumettez-vous sans examen à ce que nous vous annonçons au nom du ciel. » Tel est le langage uniforme de tous les Prêtres

du monde ; ils ne ſont d'accord ſur aucun point, ſinon ſur la néceſſité de ne jamais raiſonner, quand il s'agit des principes qu'ils nous préſentent comme les plus importants à notre félicité !

Je n'immolerai point ma raiſon, parce que cette raiſon ſeule peut me faire diſtinguer le bien du mal, le vrai du faux. Si, comme vous le prétendez, ma raiſon vient de Dieu, je ne croirai jamais qu'un Dieu, que vous dites ſi bon, ne m'ait donné la raiſon, que pour me tendre un piege, afin de me conduire à la perdition. Prêtres ! en décriant la raiſon, ne voyez-vous pas que vous calomniez votre Dieu, dont vous nous aſſûrez que cette raiſon eſt un don ?

Je ne renoncerai point à l'expérience, parce qu'elle eſt un guide bien plus ſûr que l'imagination ou que l'autorité des guides qu'on voudroit me donner. Cette expérience m'apprend que l'enthouſiaſme & l'intérêt peuvent les aveugler & les égarer eux-mêmes, & que l'autorité de l'expérience doit être d'un tout autre poids ſur mon eſprit, que le témoignage ſuſpect de beaucoup d'hommes que je connois ou très-capables de ſe tromper, ou très-intéreſſés à tromper les autres.

Je me défierai de mes ſens, parce que je n'ignore pas qu'ils peuvent quelquefois m'induire en erreur ; mais d'un autre côté, je ſais qu'ils ne me tromperont pas toujours. Je ſais très-bien que l'œil me montre le ſoleil

beaucoup plus petit qu'il n'eſt réellement; mais l'expérience, qui n'eſt que l'application réitérée des ſens, m'apprend que les objets paroiſſent conſtamment diminuer en raiſon de leur diſtance; c'eſt ainſi que je parviens à m'aſſurer que le ſoleil eſt bien plus grand que le globe de la terre; c'eſt ainſi que mes ſens ſuffiſent pour rectifier les jugements précipités, que mes ſens m'avoient fait porter.

En m'avertiſſant de me défier du témoignage de mes ſens, l'on anéantit pour moi les preuves de toute Religion. Si les hommes peuvent être les dupes de leur imagination, & ſi leurs ſens ſont trompeurs, comment veut-on que je croie aux miracles qui ont frappé les ſens trompeurs de nos Ancêtres? Si mes ſens ſont de guides infidèles, l'on m'apprend que je ne devrois pas ajouter foi, même aux miracles que je verrois s'opérer ſous mes yeux.

§ 136.

Vous me répétez ſans ceſſe que *les vérités de la Religion ſont au-deſſus de la raiſon.* Mais ne convenez-vous pas, dès lors, que ces vérités ne ſont point faites pour des Etres raiſonnables? Prétendre que la raiſon peut nous tromper, c'eſt nous dire que la vérité peut être fauſſe; que l'utile peut nous être nuiſible. La raiſon eſt-elle autre choſe que la connoiſſance de l'utile & du vrai? D'ailleurs, comme nous n'avons pour nous conduire en

cette vie, que notre raison plus ou moins exercée, que notre raison telle qu'elle est, & nos sens tels qu'ils sont, dire que la raison est une guide infidèle & que nos sens sont trompeurs, c'est nous dire que nos erreurs son nécessaires, que notre ignorance est invincible, & que sans une injustice extrême Dieu ne peut nous punir d'avoir suivi les seuls guides qu'il ait voulu nous donner.

Prétendre que nous sommes obligés de croire des choses qui sont au-dessus de notre raison, c'est une assertion aussi ridicule, que de dire que Dieu exige que sans aîles nous nous élevions dans les airs. Assurer qu'il est des des objets sur lesquels il n'est pas permis de consulter sa raison, c'est nous dire que dans l'affaire, la plus intéressante pour nous, il ne faut consulter que l'imagination, ou qu'il est à propos de n'agir qu'au hazard.

Nos Docteurs nous disent que nous devons sacrifier notre raison à Dieu: mais quels motifs pouvons-nous avoir de sacrifier notre raison à un Etre qui ne nous fait que des présens inutiles, dont il ne prétend pas que nous fassions usage? Quelle confiance pouvons-nous prendre dans un Dieu qui, suivant nos Docteurs eux-mêmes, est assez malin pour endurcir les cœurs, pour frapper d'aveuglement, pour nous tendre des pieges, pour nous *induire en tentation?* Enfin, quelle confiance pouvons-nous prendre dans les Ministres de ce Dieu qui, pour nous guider plus

commodément, nous ordonnent de tenir les yeux fermés?

§ 137.

Les hommes se persuadent que la Religion est la chose du monde la plus sérieuse pour eux, tandis que c'est la chose qu'il se permettent le moins d'examiner par eux-mêmes. S'agit-il de l'acquisition d'une charge, d'une terre ou d'une maison, d'un placement d'argent, d'une transaction ou d'un contract quelconque? vous voyez chacun examiner tout avec soin, prendre les précautions les plus grandes, peser tous les mots d'un écrit, se mettre en garde contre toute surprise. Il n'en est pas de même pour la Religion; chacun la prend au hazard & la croit sur parole, sans se donner la peine de rien examiner.

Deux causes semblent concourir pour entretenir dans les hommes la négligence & l'incurie qu'ils montrent, lorsqu'il s'agit d'examiner leurs opinions religieuses. La premiere, c'est le désespoir de percer l'obscurité nécessaire, dont toute Religion est entourée, même dans ses premiers principes: elle n'est propre qu'à rebuter des esprits paresseux qui, n'y voyant qu'un choix, la jugent impossible à démêler. La seconde, c'est que chacun se promet bien de ne point se laisser trop gêner par les préceptes séveres, que tout le monde admire dans la théorie & que très-peu de personnes s'embarrassent de pratiquer à la rigueur. Bien des gens ont leur Religion com-

me de vieux titres de famille, que jamais ils ne se sont donné la peine d'éplucher, mais qu'ils mettent dans leurs archives pour y recourir au besoin.

§ 138.

Les disciples de Pythagore ajoutoient une foi implicite à la doctrine de leur maître: *il l'a dit*, étoit pour eux la solution de tous les problêmes. Les hommes pour la plupart se conduisent avec aussi peu de raison. En matiere de Religion, un Curé, un Prêtre, un Moine ignorant deviennent les maîtres des pensées. La foi soulage la foiblesse de l'esprit humain, pour qui l'application est communément un travail très-pénible; il est bien plus commode de s'en rapporter à d'autres, que d'examiner soi-même; l'examen étant lent & difficile, déplaît également aux ignorants stupides & aux esprits trop ardents: voilà, sans doute, pourquoi la foi trouve tant de partisans sur la terre.

Moins les hommes ont de lumieres & de raison, plus ils montrent de zèle pour leur Religion. Dans toutes les factions religieuses, les femmes, ameutées par leurs directeurs, montrent un très-grand zèle pour des opinions, dont il est évident qu'elles n'ont aucune idée. Dans les querelles Théologiques, le peuple s'élance en bête féroce sur tous ceux contre lesquels son Prêtre veut l'agacer. Une ignorance profonde, une crédulité sans bornes, une tête très-foible, une

imagination emportée, voilà les matériaux avec lesquels se font les dévots, les zèlés, les fanatiques & les saints. Comment faire entendre raison à des gens qui n'ont d'autre principe, que de se laisser guider & de ne jamais examiner? Les dévots & le peuple, sont entre les mains de leurs guides, des automates qu'ils remuent à fantaisie.

§ 139.

La Religion est une affaire d'usage & de mode; *il faut faire comme les autres.* Mais parmi tant de Religions que nous voyons dans le monde, laquelle doit-on choisir? cet examen seroit trop pénible & trop long; il faut donc s'en tenir à la Religion de ses peres, à celle de son pays, à celle du Prince, qui, ayant la force en main, doit être la meilleure. Le hazard seul décide de la Religion & d'un homme & d'un peuple: les François seroient aujourd'hui aussi bons Musulmans qu'ils sont Chrétiens, si leurs ancêtres autrefois n'avoient repoussé les efforts des Sarrasins.

Si l'on juge des intentions de la Providence par les événemens & les révolutions de ce monde, on est forcé de croire qu'elle est assez indifférente sur les Religions diverses que nous trouvons sur la terre. Pendant des milliers d'années le Paganisme, le Polythéisme, l'Idolâtrie ont été les Religions du monde; on assure aujourd'hui que durant cette période les peuples les plus florissants n'ont

pas eu la moindre idée de la Divinité, idée que l'on dit pourtant si nécessaire à tous les hommes. Les Chrétiens prétendent qu'à l'exception du peuple Juif, c'est-à-dire, d'une poignée de malheureux, le genre humain entier vivoit dans l'ignorance la plus crasse de ses devoirs envers Dieu, & n'avoit que des notions injurieuses à la Majesté Divine. Le Christianisme, sorti du Judaïsme, très-humble dans son origine obscure, devint puissant & cruel sous les Empereurs Chrétiens, qui, poussés d'un saint zèle, le repandirent merveilleusement dans leur Empire par le fer & par le feu, & l'éleverent sur les ruines du Paganisme renversé. Mahomet & ses successeurs, secondés par la Providence ou par leurs armes victorieuses, parvinrent en peu de temps à faire disparoître la Religion Chrétienne d'une partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe même; l'*Evangile* fut forcé pour lors de céder à l'*Alcoran*.

Dans toutes les factions ou sectes qui, pendant un grand nombre de siecles ont déchiré les Chrétiens, *la raison du plus fort fut toujours la meilleure*; les armes & la volonté des Princes décideront seules de la doctrine la plus utile au salut des nations. Ne pourroit-on pas en conclure, ou que la Divinité prend très-peu d'intérêt à la Religion des hommes, ou qu'elle se déclare toujours en faveur des opinions qui conviennent le mieux aux puissances de la terre; enfin qu'elle chan-

ge de systêmes, dès que ceux-ci ont la fantaisie d'en changer ?

Un Roi de Macassar, ennuyé de l'idolâtrie de ses peres, prit un jour fantaisie de la quitter. Le conseil du Monarque délibéra longtems pour savoir si l'on appelleroit des Docteurs Chrétiens ou Mahométans. Dans l'impossibilité de démêler la meilleure des deux religions, il fut résolu de mander en même temps des Missionaires de l'une & de l'autre, & d'embrasser la doctrine de ceux qui auroient l'avantage d'arriver les premiers ; on ne douta point que Dieu, qui dispose des vents, n'expliquât ainsi ses volontés lui-même : les Missionaires de Mahomet ayant été les plus diligents, le Roi avec son peuple se soumit à la loi qu'il s'étoit imposée ; les Missionaires du Christ furent éconduits, par la faute de leur Dieu qui ne leur permit point d'arriver d'assez bonne heure (8). Dieu consent évidemment que le hazard décide de la Religion des peuples.

Toujours ceux qui gouvernent décident infailliblement de la Religion des peuples. La vraie Religion n'est jamais que la Religion du Prince ; le vrai Dieu, c'est le Dieu que le Prince veut qu'on adore ; la volonté des Prêtres qui gouvernent le Prince, devient toujours la volonté de Dieu. Un plaisant a dit,

(8) *Voyez la Déscription historique du royaume de Macassar. Paris* 1688.

avec raiſon, que *la Religion véritable n'eſt jamais que celle qui a pour elle le Prince & le bourreau.* Les Empereurs & les bourreaux ont long-temps ſoutenus les Dieux de Rome contre le Dieu des Chrétiens; celui-ci ayant mis dans ſon parti les Empereurs, leurs ſoldats & leurs bourreaux, eſt parvenu à faire diſparoître le culte des Dieux Romains. Le Dieu de Mohomet eſt parvenu à chaſſer le Dieu des Chrétiens d'une grande partie des Etats qu'il occupoit autrefois.

Dans la partie orientale de l'Aſie, il eſt une vaſte contrée, très-floriſſante, très-abondante, très-peuplée & gouvernée par des loix ſi ſages, que les conquérants les plus farouches les ont adoptées avec reſpect. C'eſt la Chine. A l'exception du Chriſtianiſme, qui en fut banni comme dangereux, les peuples y ſuivent les ſuperſtitions qui leur plaiſent, tandis que les *Mandarins*, ou Magiſtrats, détrompés depuis long tems de la Religion populaire, ne s'en occupent que pour veiller à ce que les *Bonzes* ou Prêtres ne ſe ſervent pas de cette Religion pour troubler le repos de l'Etat. Cependant on ne voit pas que la Providence refuſe ſes bienfaits à une nation dont les chefs prennent ſi peu d'intérêt au culte qu'on lui rend; les Chinois jouiſſent au contraire d'un bien être & d'un repos dignes d'être enviés par tant de peuples que la Religion diviſe, ravage & met ſouvent en feu.

On ne peut raisonnablement se proposer d'ôter au peuple ses folies ; mais on peut se proposer de guérir de leurs folies ceux qui gouvernent le peuple : ceux-ci empêcheront alors que les folies du peuple ne deviennent dangereuses. La superstition n'est à craindre que lorsqu'elle a pour elle les Princes & les soldats : c'est alors qu'elle devient cruelle & sanguinaire. Tout souverain qui se fait le protecteur d'une secte ou d'une faction religieuse, se fait communément le tyran des autres sectes, & devient lui-même le perturbateur le plus cruel du repos de ses Etats.

§ 140.

On nous répete sans cesse, & beaucoup de personnes sensés finissent par le croire, que la Religion est nécessaire pour contenir les hommes ; que sans elle il n'existeroit plus de frein pour les peuples ; que la morale & la vertu lui sont intimément liées. » La crainte du Seigneur est, nous crie-t-on, le commencement de la sagesse. Les terreurs d'une autre vie sont des terreurs *salutaires* & propre à contenir les passions des hommes. »

Pour désabuser de l'utilité des notions religieuses, il suffit d'ouvrir les yeux & de considérer qu'elles sont les mœurs des nations les plus soumises à la Religion. On y voit des Tyrans orgueilleux, des Ministres oppresseurs, des Courtisans perfides, des Concussionaires sans nombre, des Magistrats peu

ſcrupuleux, des fourbes, des adultères, des libertins, des proſtituées, des voleurs & des frippons de toute eſpèce, qui n'ont jamais douté, ni de l'exiſtence d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ni des ſupplices de l'enfer, ni des joies du Paradis.

Quoique très-inutilement pour le plus grand nombre des hommes, les Miniſtres de la Religion ſe ſont étudiés à rendre la mort terrible aux yeux de leurs ſectateurs. Si les Chrétiens les plus dévots pouvoient être conſéquents, ils paſſeroient toute leur vie dans les pleurs, & mourroient enſuite dans les plus terribles allarmes : quoi de plus effrayant que la mort pour des infortunés à qui l'on répéte à tout moment, *qu'il eſt horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ; que l'on doit opérer ſon ſalut avec crainte & tremblement !* cependant on nous aſſure que la mort du Chrétien a des conſolations infinies, dont l'incrédule eſt privé. Le bon Chrétien, nous dit-on, meure dans la ferme eſpérance d'un bonheur éternel qu'il a tâché de mériter. Mais cette ferme aſſurance n'eſt-elle pas elle-même une préſomption puniſſable aux yeux d'un Dieu, d'un Dieu ſévere ? Les plus grands ſaints ne doivent-ils pas ignorer s'ils ſont *dignes d'amour ou de haine ?* Prêtres ! qui nous conſolez par l'eſpoir des joies du Paradis, & qui pour lors fermez les yeux ſur les tourments de l'enfer, avez-vous donc

eu l'avantage de voir vos noms & les nôtres inscrits *au livre de vie ?*

§ 141.

Opposer aux passions & aux intérêts présents des hommes, les notions obscures d'un Dieu métaphysique que personne ne conçoit, les châtimens incroyables d'une autre vie, les plaisirs du ciel, dont on n'a point d'idées, n'est-ce pas combattre des réalités par des chimeres ? Les hommes n'ont jamais de leur Dieu que des idées confuses, ils ne le voient, pour ainsi dire, que dans les nuées ; ils ne pensent jamais à lui, quand ils ont le desir de mal faire : toutes les fois que l'ambition, la fortune ou le plaisir les sollicitent ou les entraînent, & le Dieu, & ses menaces, & ses promesses ne retiennent personne. Les choses de cette vie ont pour l'homme, un degré de certitude que la foi la plus vive ne peut jamais donner aux choses de l'autre vie.

Toute Religion dans son origine fut un frein imaginé par des Législateurs, qui voulurent se soumettre les esprits des peuples grossiers. Semblables aux nourrices, qui font peur aux enfans pous les obliger à se tenir en repos, des ambitieux se servirent du nom des Dieux pour faire peur à ses sauvages ; la terreur leur parut propre à les forcer de supporter tranquillement le joug qu'ils vouloient leur imposer. Les Loups-garoux de l'enfance sont-ils donc faits pour l'age mûr ?

L'homme dans sa maturité n'y croit plus ; ou s'il y croit encore, il ne s'en émeut guere & va toujours son train.

§ 142.

Il n'est gueres d'homme qui ne craigne bien plus ce qu'il voit que ce qu'il ne voit pas, les jugements des hommes dont il éprouve les effets, que les jugements d'un Dieu dont il n'a que des idées flottantes. Le desir de plaire au monde, le torrent de l'usage, la crainte d'un ridicule & du *qu'en dira-t-on*, ont bien plus de force que toutes les opinions religieuses. Un homme de guerre, dans la crainte d'un déshonneur, ne va-t-il pas tous les jours hazarder sa vie dans les combats, au risque même d'encourir la damnation éternelle ?

Les personnes les plus religieuses montrent souvent plus de respect pour un valet que pour Dieu. Tel homme qui croit très-fermement que Dieu voit tout, fait tout, est présent par-tout, se permettra, quand il est seul, des actions que jamais il ne feroit en la présence du dernier des mortels. Ceux-mêmes qui se disent le plus fortement convaincus de l'existence d'un Dieu, ne laissent pas d'agir à chaque instant, comme s'ils n'en croyoient rien.

§ 143.

» Laissez au moins, nous dira-t-on, subsister l'idée d'un Dieu, qui seule peut servir de frein aux passions des Rois. " Mais,

en bonne foi, pouvons-nous admirer les effets merveilleux que la crainte de ce Dieu produit pour l'ordinaire sur l'esprit des Princes qui se disent ses images? Quelle idée se faire de l'original, si l'on en juge par ses copies!

Les Souverains, il est vrai, se disent les représentants de Dieu, ses lieutenants sur la terre. Mais la crainte d'un maître plus puissant qu'eux, les engage-t-elle à s'occuper sérieusement du bien-être des peuples que la Providence a confiés à leurs soins? La terreur prétendue que devroit leur inspirer l'idée d'un juge invisible, à qui seul ils se prétendent comptables de leurs actions, les rend-elle plus équitables, plus humains, moins avares du sang & des biens de leurs sujets, plus modérés dans leurs plaisirs, plus attentifs à leurs devoirs? Enfin ce Dieu, par lequel on assure que les Rois régnent, les empêche-t-il de vexer de mille manieres les peuples dont ils devroient être les conducteurs, les protecteurs & les peres? Que l'on ouvre les yeux; que l'on promene ses regards sur toute la terre, & l'on verra presque partout les hommes gouvernés par des Tyrans, qui ne se servent de la Religion que pour abrutir davantage les esclaves qu'ils accablent sous le poids de leurs vices, ou qu'ils sacrifient sans pitié à leurs fatales extravagances.

Loin de servir de frein aux passions des Rois, la Religion par ces principes même

leur met évidemment la bride sur le cou. Elle les transforme en des Divinités aux caprices desquelles il n'est jamais permis aux nations de résister. En même temps qu'elle déchaîne les Princes & brise pour eux les liens du pacte social, elle s'efforce d'enchaîner les esprits & les mains des sujets qu'ils oppriment. Est-il donc suprenant que les Dieux de la terre, se croient tout permis, & ne regardent leurs sujets que comme les vils instruments de leurs caprices ou de leur ambition ?

La Religion a fait en tout pays du Monarque de la nature, un tyran cruel, fantasque, partial, dont le caprice fait la regle : le Dieu-Monarque n'est que trop bien imité par ses représentants sur la terre. Par-tout la Religion ne semble imaginée que pour endormir les peuples dans les fers, afin de fournir à leurs maîtres la facilité de les dévorer, ou de les rendre impunément malheureux.

§ 144.

Pour se garantir des entreprises d'un Pontife hautain qui vouloit régner sur les Rois, pour mettre leur personne à couvert des attentats des peuples crédules, excités par les Prêtres, plusieurs Princes de l'Europe prétendirent ne tenir leurs couronnes & leurs droits que de Dieu seul, & ne devoir compte qu'à lui de leurs actions. La puissance civile, ayant à la longue eu l'avantage dans ses combats avec la puissance spirituelle, les

Prê-

Prêtres ; forcés de céder, reconnûrent les droits divins des Rois, les prêcherent aux peuples, en se réservant la faculté de changer d'avis & de prêcher la révolte, toutes les fois que les droits divins des Rois ne s'accorderoient pas avec les droits divins du clergé. Ce fut toujours aux dépens des nations, que la paix fut conclue entre les Rois & les Prêtres ; mais ceux-ci conserverent leurs prétentions nonobstant tous les traités.

Tant de tyrans & de mauvais Princes, à qui leur conscience reproche sans cesse leur négligence ou leur perversité, loin de craindre leur Dieu, aiment bien mieux avoir affaire à ce juge invisible qui jamais ne s'oppose à rien, ou à ses Prêtres, toujours faciles pour les maîtres de la terre, qu'à leurs propres sujets : les peuples réduits au désespoir, pourroient bien *appeller comme d'abus* des droits divins de leurs chefs. Les hommes, quand ils sont excédés, prennent quelquefois de l'humeur, & les droits divins du tyran sont alors forcés de céder aux droits naturels des sujets.

On a meilleur marché des Dieux que des hommes. Les Rois ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu seul ; les Prêtres n'en doivent compte qu'à eux-mêmes ; il y a tout lieu de croire que les uns & les autres se tiennent plus assurés de l'indulgence du ciel que de celle de la terre. Il est bien plus aisé d'échapper aux jugemens des Dieux, que l'on

peut appaiſer à peu de frais, qu'au jugement des hommes dont la patience eſt épuiſée.

» Si vous ôtez aux Souverains la crainte d'une puiſſance inviſible, quel frein oppoſerez vous à leurs égaremens?" Qu'ils apprennent à régner; qu'ils apprennent à être juſtes, à reſpecter les droits des peuples, à reconnoître les bienfaits des nations deſquelles ils tiennent leur grandeur & leur pouvoir: qu'ils apprennent à craindre les hommes; à ſe ſoumettre aux loix de l'équité; que perſonne ne puiſſe les franchir ſans péril; que ces loix contiennent également & le puiſſant & le foible, & les grands & les petits, & le ſouverain & les ſujets.

La crainte des Dieux, la Religion, les terreurs d'une autre vie, voilà les digues métaphyſiques & ſurnaturelles que l'on oppoſe aux paſſions fougueuſes des Princes! ces digues ſont-elles ſuffiſantes? c'eſt à l'expérience à réſoudre la queſtion. Oppoſer la religion à la méchanceté des tyrans, c'eſt vouloir que des ſpéculations vagues, incertaines, inintelligibles ſoient plus puiſſantes, que des penchants que tout conſpire à fortifier de jour en jour en eux.

§ 145.

On nous vante ſans ceſſe les avantages immenſes que la religion procure à la politique: mais pour peu qu'on réfléchiſſe, on reconnoîtra ſans peine que les opinions religieuſes aveuglent également & les Souverains &

les Peuples, & ne les éclairent jamais, ni sur leurs vrais devoirs, ni sur leurs vrais intérêts. La Religion ne forme que trop souvent des Despotes licentieux & sans mœurs, obéis par des esclaves, que tout oblige de se conformer à leurs vûes.

Faute d'avoir médité ou connu les vrais principes de l'Administration, le but & les droits de la vie sociale, les intérêts réels des Hommes, les devoirs qui les lient, les Princes sont presqu'en tout pays devenus licentieux, absolus & pervers, & leurs Sujets abjects, malheureux & méchants. Ce fut pour s'épargner le soin d'étudier ces objets importants, que l'on se crut obligé de recourir à des chimeres qui, jusqu'ici, bien loin de remédier à rien, n'ont fait que multiplier les maux du genre humain, & le détourner des choses les plus intéressantes pour lui.

La façon injuste & cruelle dont tant de nations sont gouvernées ici bas, ne fournit-elle pas visiblement une des preuves les plus fortes, non seulement du peu d'effet que produit la crainte d'une autre vie, mais encore de la non-existence d'une Providence qui s'intéresse au sort de la race humaine? S'il existoit un Dieu bon, ne seroit-on pas forcé de convenir qu'il néglige étrangement en cette vie, le plus grand nombre des hommes? Il sembleroit que ce Dieu n'a créé les nations que pour être les jouets des passions

& des folies de ſes repréſentons ſur la terre.

§ 146.

Pour peu qu'on liſe l'hiſtoire avec quelque attention, on verra que le Chriſtianiſme, rampant d'abord, ne s'eſt inſinué chez les nations ſauvages & libres de l'Europe, qu'en faiſant entrevoir à leurs chefs que ſes principes religieux favoriſoient le Deſpotiſme, & mettoient un pouvoir abſolu dans leurs mains. Nous voyons en conſéquence des Princes barbares ſe convertir avec une promptitude miraculeuſe; c'eſt-à-dire, adopter ſans examen un ſyſtême ſi favorable à leur ambition, & mettre tout en uſage pour le faire embraſſer à leurs ſujets. Si les miniſtres de cette Religion ont ſouvent dérogé depuis à leurs principes ſerviles, c'eſt que la théorie n'influe ſur la conduite des miniſtres du Seigneur, que lorſquelle s'accommode avec leurs intérêts temporels.

Le Chriſtianiſme ſe vante d'avoir apporté aux hommes un bonheur inconnu des ſiecles précédents. Il eſt vrai que les Grecs n'ont point connu les *droits divins* des Tyrans ou des uſurpateurs des droits de la Patrie. Sous le Paganiſme, il n'étoit jamais entré dans la tête de perſonne que le ciel ne vouloit pas qu'une nation ſe défendit contre une bête féroce qui la ravageoit inſolemment. La Religion des Chrétiens imagina de mettre les Tyrans en ſûreté, & poſa pour principe que les

peuples devoient renoncer à la défenſe légitime d'eux-mêmes. Ainſi les nations Chrétiennes ſont privées de la premiere loi de la nature, qui veut que l'homme réſiſte au mal, & déſarme quiconque s'apprête à le détruire! Si les miniſtres de l'Egliſe ont ſouvent permis aux peuples de ſe révolter pour la cauſe du ciel, jamais ils ne leur permirent de ſe révolter pour des maux très-réels ou des violences connues.

C'eſt du ciel que ſon venus les fers, dont on ſe ſervit pour enchaîner les eſprits des mortels. Pourquoi le Mahométan eſt-il partout eſclave? c'eſt que ſon Prophete le ſubjugua au nom de la Divinité, comme avant lui Moyſe avoit dompté les Juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers légiſlateurs furent les premiers Souverains & les premiers Prêtres des Sauvages auxquels ils donnerent des loix.

La Religion ne ſemble imaginée que pour exalter les Princes au-deſſus de leurs nations, & leur livrer les peuples à diſcrétion. Dès que ceux-ci ſe trouvent bien malheureux ici bas, on les fait taire en les menaçant de la colère de Dieu: on fixe leurs yeux ſur le ciel, afin de les empêcher d'appercevoir les vraies cauſes de leurs maux, & d'y appliquer les remedes que la nature leur préſente.

§ 147.

A force de répéter aux hommes que la terre n'eſt point leur vraie Patrie, que la

vie présente n'est qu'un passage, qu'ils ne sont pas faits pour être heureux en ce monde, que leurs Souverains ne tiennent leur autorité que de Dieu seul, & ne doivent compte qu'à lui seul de l'abus qu'ils en font, qu'il n'est jamais permis de leur résister, &c. l'on est parvenu à éterniser l'inconduite des Rois & les malheurs des peuples; les intérêts des Nations ont été lâchement sacrifiés à leurs chefs. Plus on considere les dogmes & les principes religieux, plus on sera convaincu qu'ils ont pour but unique l'avantage des Tyrans & des Prêtres, sans jamais avoir égard à celui des Sociétés.

Pour masquer l'impuissance de ses Dieux sourds, la Religion est parvenue à faire croire aux mortels que ce sont toujours les iniquités qui allument le courroux des cieux. Les peuples ne s'en prennent qu'à eux-mêmes des infortunes & des revers qu'ils éprouvent à tout moment. Si la nature en désordre fait quelquefois sentir ses coups aux nations, leurs mauvais gouvernemens ne sont que trop souvent les causes immédiates & permanentes, d'où partent les calamités continuelles qu'elles sont forcées d'essuyer. N'est-ce pas à l'ambition des Rois & des grands, à leur négligence, à leurs vices, à leurs oppressions que sont dûs pour l'ordinaire les stérilités, la mendicité, les guerres, les contagions, les mauvaises mœurs & tous les fléaux multipliés qui désolent la terre?

En fixant continuellement les yeux des hommes sur les cieux ; en leur faisant croire que tous leurs maux sont dûs à la colère divine ; en ne leur fournissant que des moyens inefficaces & futiles pour faire cesser leurs peines, on diroit que les Prêtres n'ont eu pour objet que d'empêcher les nations de songer aux vraies sources de leurs miseres, & se sont proposé de les rendre éternelles. Les Ministres de la Religion se conduisent à peu près comme ces meres indigentes qui, faute de pain, endorment leurs enfans affamés par des chansons, ou qui leur présentent de jouets pour leur faire oublier le besoin qui les tourmente.

Aveuglés dès l'enfance par l'erreur, retenus par les liens invisibles de l'opinion, écrasés par des terreurs paniques, engourdis au sein de l'ignorance, comment les peuples connoîtroient-ils les vrais causes de leurs peines ? Ils croient y remédier en invoquant les Dieux. Hélas ! ne voient-ils pas que c'est au nom de ces Dieux qu'on leur ordonne de présenter la gorge au glaive de leurs Tyrans impitoyables, dans lesquels ils trouveroient la cause très-visible des maux dont ils gémissent, & pour lesquels ils ne cessent d'implorer inutilement l'assistance du ciel ?

Peuples crédules ! dans vos infortunes, redoublez vos prieres, vos offrandes, vos sacrifices ; assiégez vos temples, égorgez des victimes sans nombre ; jeûnez dans le sac & sur

la cendre ; abbreuvez-vous de vos propres larmes ; achevez sur-tout de vous épuiser pour enrichir vos Dieux ; vous ne ferez qu'enrichir leurs Prêtres ; les Dieux du ciel ne vous seront propices que quand les Dieux de la terre reconnoîtront qu'ils sont des hommes comme vous, & donneront à votre bien-être les soins qui vous sont dûs.

§ 148.

Des Princes négligents, ambitieux & pervers sont les causes réelles des malheurs publics : des guerres inutiles, injustes, réitérées dépeuplent la terre. Des gouvernemens avides & despotiques anéantissent pour les hommes les bienfaits de la nature. La rapacité des cours décourage l'agriculture, éteint l'industrie, fait naître la disette, la contagion, le misere. Le ciel n'est ni cruel ni favorable aux vœux des peuples ; ce sont leurs chefs orgueilleux qui ont presque toujours un cœur d'airain.

C'est une opinion destructive pour la saine Politique & pour les mœurs des Princes, que de leur persuader que Dieu seul est à craindre pour eux, quand ils nuisent à leurs sujets, ou quand ils négligent de les rendre heureux. Souverains ! ce n'est point les Dieux, mais vos peuples, que vous offensez, quand vous faites le mal. C'est à ces peuples, & par contre-coup à vous-mêmes que vous faites mal, quand vous gouvernez injustement.

Rien de plus commun dans l'hiſtoire que de voir des Tyrans Religieux, rien de plus rare que d'y trouver des Princes équitables, vigilants, éclairés. Un Monarque peut être pieux, exact à remplir ſervilement les devoirs de ſa religion, très-ſoumis à ſes Prêtres, libéral à leur égard, & ſe trouver en même temps dépourvu de toutes les vertus & de tous les talents néceſſaires pour gouverner. La Religion, pour les Princes, n'eſt qu'un inſtrument deſtiné à tenir les peuples plus fortement ſous le joug.

D'après les beaux principes de la morale religieuſe, un Tyran qui pendant un long régne n'aura fait qu'opprimer ſes ſujets, leur arracher les fruits de leurs travaux, les immoler ſans pitié à ſon ambition inſatiable; un conquérant qui aura uſurpé les Provinces des autres; qui aura fait égorger des nations entieres; qui aura été toute ſa vie un vrai fléau du genre humain; s'imagine que ſa conſcience peut ſe tranquiliſer, quand, pour expier tant de forfaits, il aura pleuré aux pieds d'un Prêtre qui aura communément la lâche complaiſance de conſoler & de raſſurer un brigand, que le plus affreux déſeſpoir puniroit trop foiblement, du mal qu'il a fait à la terre.

§ 149.

Un Souverain ſincérement dévôt eſt communément un chef très-dangereux pour un Etat: la crédulité ſuppoſe toujours un eſprit

rétréci : la dévotion absorbe pour l'ordinaire l'attention que le Prince devroit donner au gouvernement de son peuple. Docile aux suggestions des ses Prêtres, il devient à tout moment le jouet de leurs caprices, le fauteur de leurs querelles, l'instrument & le complice de leurs folies auxquelles il attache la plus grande valeur. Parmi les plus funestes présens que la Religion ait faits au monde, on doit sur-tout compter ces Monarques dévôts & zèlés qui, dans l'idée de travailler au salut de leurs sujets, se font fait un saint devoir de tourmenter, de persécuter, de détruire ceux que leur conscience faisoit penser autrement qu'eux. Un dévôt, à la tête d'un Empire, est un des plus grands fléaux que le ciel dans sa fureur puisse donner à la terre. Un seul Prêtre fanatique ou fripon, qui a l'oreille d'un Prince crédule & puissant, suffit pour mettre un Etat en désordre & l'univers en combustion.

Dans presque tous les pays, des Prêtres & des dévôts sont chargés de former & l'esprit & le cœur des jeunes Princes destinés à gouverner les nations. Quelles lumieres peuvent avoir des instituteurs de cette trempe ? De quel intérêt peuvent-ils être animés ? Remplis eux-mêmes de préjugés, ils montreront à leurs éleve la superstition, comme la chose la plus importante & la plus sacrée ; ses devoirs chimériques comme les plus saints devoirs ; l'intolérance & l'esprit persécuteur,

comme les vrais fondements de son autorité future ; ils tâcheront d'en faire un chef de parti, un fanatique turbulent, un Tyran ; ils étoufferont de bonne heure la raison en lui ; ils le prémuniront contre elle ; ils empêcheront la vérité de pénétrer jusqu'à lui ; ils l'envenimeront contre les vrais talents, & le préviendront en faveur des talens méprisables ; enfin ils en feront un dévôt imbécille qui n'aura aucune idée ni du juste, ni de l'injuste, ni de la vraie gloire, ni de la vraie grandeur, & qui sera dépourvu des lumieres & des vertus nécessaires au gouvernement d'un grand Etat. Voilà en abrégé le plan de l'éducation d'un enfant destiné à faire un jour le bonheur ou le malheur de plusieurs millions d'hommes !

§ 150.

Les Prêtres se sont montrés en tout temps les fauteurs du despotisme & les ennemis de la liberté publique ; leur métier exige des esclaves avilis & soumis qui jamais n'aient l'audace de raisonner. Dans un gouvernement absolu, il ne s'agit que de s'emparer de l'esprit d'un Prince foible & stupide, pour se rendre maîtres des peuples. Au lieu de conduire les peuples au salut, les Prêtres les ont toujours conduits à la servitude.

En faveur des titres surnaturels que la Religion a forgés pour les plus mauvais Princes, ceux-ci se sont communément ligués avec les Prêtres qui, sûrs de régner par l'o-

pinion ſur le Souverain lui-même, ſe ſont chargés de lier les mains des peuples & de les tenir ſous le joug. Mais c'eſt en vain que le Tyran, couvert de l'Egide de la religion, ſe flatte d'être à l'abri de tous les coups du ſort; l'opinion eſt un foible rempart contre le déſeſpoir des peuples. D'ailleurs le Prêtre n'eſt l'ami du tyran que tant qu'il trouve ſon compte à la tyrannie; il prêche la ſédition & démolit l'idole qu'il a faite, quand il ne la trouve plus aſſez conforme aux intérêts du ciel, qu'il fait parler quand il lui plaît, & qui ne parle jamais que ſuivant ſes intérêts.

On nous dira ſans doute que les Souverains, connoiſſant tout l'avantage que la Religion leur procure, ſe trouvent vraiment intéreſſés à la ſoutenir de toutes leurs forces. Si les opinions religieuſes ſont utiles aux tyrans, il eſt très-évident qu'elles ſont inutiles à ceux qui gouvernent ſuivant les loix de la raiſon & de l'équité. Y a-t-il donc de l'avantage à excercer la tyrannie! les Princes ſont-ils donc véritablement intéreſſés à être des Tyrans? La tyrannie ne les prive-t-elle pas de la vraie puiſſance, de l'amour des peuples, de toute ſûreté? Tout Prince raiſonnable ne devroit-il pas s'appercevoir que le Deſpote eſt un inſenſé qui ne fait que ſe nuire à lui-même? Tout Prince éclairé ne doit-il pas ſe défier des flatteurs, dont l'ob-

jet est de les endormir sur le bord du précipice qu'ils ouvrent sous ses pas?

§ 151.

Si les flatteries sacerdotales réussissent à pervertir les Princes & à les changer en tyrans, les tyrans de leur côté corrompent nécessairement & les grands & les peuples. Sous un maître injuste, sans bonté, sans vertu, qui ne connoît d'autre loi que son caprice, il faut nécessairement qu'une nation se déprave. Ce maître voudra-t-il auprès de sa personne des hommes honnêtes, éclairés, vertueux? non il ne lui faut que des flatteurs, des approbateurs, des imitateurs, des esclaves, des ames basses & serviles qui se prêtent à ses goûts; sa cour propagera la contagion du vice dans les ordres inférieurs. De proche en proche tout se corrompra nécessairement dans un Etat, dont le chef sera corrompu. On a dit il y a longtems que *les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes.*

La Religion, loin d'être un frein pour les Souverains, les a mis à portée de se livrer sans crainte & sans remors à des égaremens aussi funestes pour eux-mêmes que pour les nations qu'ils gouvernent. Ce n'est jamais impunément que l'on trompe les hommes. Dites à un Prince qu'il est un Dieu; bientôt il croira qu'il ne doit rien à personne. Pourvu qu'on le craigne, il se souciera peu d'être aimé; il ne connoîtra ni regles, ni rapports

avec ſes ſujets, ni devoirs à leur égard. Dites à ce Prince qu'il *ne doit compte de ſes actions qu'à Dieu ſeul*; & bientôt il agira comme s'il n'en devoit compte à perſonne.

§ 152.

Un Souverain éclairé eſt celui qui connoît ſes véritables intérêts: il ſçait qu'ils ſont liés à ceux de ſa nation: il ſait qu'un Prince ne peut être ni grand, ni puiſſant, ni chéri, ni conſidéré, tant qu'il ne commandera qu'à des eſclaves miſérables: il ſait que l'équité, la bienfaiſance, la vigilance lui donneront ſur les hommes des droits bien plus réels, que des titres fabuleux qu'on fait deſcendre du ciel: il ſentira que la Religion n'eſt utile qu'aux Prêtres; qu'elle eſt inutile à la Société; que ſouvent elle la trouble; qu'il faut la contenir pour l'empêcher de nuire: enfin il reconnoîtra que pour régner avec gloire, il faut faire de bonnes loix & montrer des vertus, & non pas fonder ſa puiſſance ſur des impoſtures & des chimères.

§ 153.

Les Miniſtres de la Religion ont eu grand ſoin de faire de leur Dieu un tyran redoutable, capricieux & changeant: il falloit qu'il fut ainſi, pour qu'il ſe prêtât à leurs intérêts ſujets à varier. Un Dieu qui ſeroit juſte & bon, ſans mêlange de caprice & de perverſité; un Dieu qui auroit conſtamment les qualités d'un honnête homme ou d'un ſou-

verain débonnaire, ne conviendroit aucunement à ſes miniſtres. Il eſt utile aux Prêtres que l'on tremble devant leur Dieu, afin que l'on recoure à eux pour obtenir les moyens de ſe raſſurer de ſes craintes.

*Nul homme n'eſt un héros pour ſon valet de chambre,* Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Dieu habillé par ſes Prêtres, de maniere à faire grande peur aux autres, leur en impoſe rarement à eux-mêmes, ou n'influe que très-peu ſur leur propre conduite. Conſéquemment nous les voyons en tout pays ſe comporter d'une façon très-uniforme : ſous prétexte de la gloire de leur Dieu, partout ils dévorent les nations, ils aviliſſent les ames, ils découragent l'induſtrie, ils ſement la diſcorde. L'ambition & l'avarice furent de tout temps les paſſions dominantes du ſacerdoce : partout le Prêtre s'éleve au deſſus des Souverains & des loix : par-tout on ne le voit occupé que des intérêts de ſon orgueil, de ſa cupidité, de ſon humeur deſpotique & vindicative : par-tout il ſubſtitue des expiations, des ſacrifices, des cérémonies & des pratiques myſtérieuſes, en un mot, des inventions lucratives pour lui-même, à des vertus utiles & ſociales.

L'eſprit eſt confondu & la raiſon eſt interdite à la vue des pratiques ridicules & des moyens pitoyables que les miniſtres des Dieux ont inventés en tout pays pour purifier les ames & rendre le ciel favorable aux

nations. Ici l'on retranche une portion du prépuce d'un enfant pour lui mériter la bienveillance divine : là on verſe de l'au ſur ſa tête pour le laver des crimes qu'il n'a point encore pu commettre : ailleurs on lui dit de ſe plonger dans une riviere, dont les eaux ont le pouvoir d'emporter toutes les ſouillures : ailleurs on lui interdit de certains alimens, dont l'uſage ne manqueroit pas d'exciter le courroux céleſte : dans d'autres contrées on ordonne à l'homme pécheur de venir périodiquement faire l'aven de ſes fautes à un Prêtre, qui ſouvent eſt un plus grand pécheur que lui, &c. &c. &c.

§ 154.

Que dirions-nous d'une troupe d'empyriques qui, ſe rendant chaque jour ſur une place publique, viendroient nous exalter la bonté de leurs remedes ; les donneroient comme infaillibles, tandis que nous les trouverions remplis des mêmes infirmités qu'ils prétendent guérir ? Aurions-nous beaucoup de confiances aux recettes de ces charlatans qui nous criroient à tue-tête, *prenez de nos remedes, leurs effets ſont immanquables, ils guériſſent tout le monde, excepté nous.* Que penſerions-nous enſuite en voyant ces mêmes charlatans paſſer leur vie à ſe plaindre de ce que leurs remedes ne produiſent jamais rien ſur les malades qui les prennent ? Enfin quelle idée nous formerions nous de la ſottiſe du vulgaire qui, malgré ces aveux, ne ceſſe-

roit

roit de payer très-chérement des remedes dont tout lui prouveroit l'inefficacité ? Les Prêtres reſſemblent à ces Alchymiſtes qui diſent hardiment qu'ils ont le ſecret de faire de l'or, tandis qu'ils ont à peine un habit pour couvrir leur nudité.

Les Miniſtres de la Religion déclament ſans ceſſe contre la corruption du ſiecle & ſe plaignent hautement du peu de fruit de leurs leçons, en même temps qu'ils nous aſſurent que la religion eſt le *remede univerſel*, la véritable *Panacée* contre les maux du genre humain. Ces Prêtres ſont très-malades eux-mêmes ; cependant les hommes continuent de fréquenter leurs boutiques & d'avoir foi à leurs antidotes divins, qui, de leur propre aveu, ne guériſſent perſonne !

§ 155.

La Religion, ſur-tout chez les modernes, en s'emparant de la morale, en a totalement obſcurci les principes. Elle a rendu les hommes inſociables par devoir ; elles les a forcés d'être inhumains envers tous ceux qui ne penſoient pas comme eux. Des diſputes théologiques, également inintelligibles pour des partis acharnés les uns contre les autres, ont ébranlé des Empires, amené des révolutions, fait périr des Souverains, déſolé l'Europe entiere ; ces querelles mépriſables n'ont pu même s'éteindre dans ces fleuves de ſang. Depuis lextinction du Paganiſme, les peuples ſe firent un principe religieux d'entrer en

frénésie toutes les fois qu'on vit éclore quelque opinion que leurs Prêtres crurent contraires à la *saine doctrine*. Les Sectateurs d'une Religion, qui ne prêche en apparence que la charité, la concorde & la paix, se sont montrés plus féroces que des Cannibales ou des Sauvages, toutes les fois que leurs Docteurs les ont excités à la destruction de leur freres. Il n'est point de crimes que les hommes n'aient commis dans l'idée de plaire à la Divinité ou d'appaiser son courroux.

L'idée d'un Dieu terrible, que l'on se peint comme un Despote, a dû nécessairement rendre ces sujets méchants. La crainte ne fait que des esclaves, & les esclaves sont lâches, bas, cruels, & se croient tout permis, quand il s'agit ou de captiver la bienveillance, ou de se soustraire aux châtiments du maître qu'ils redoutent. La liberté de penser peut seule donner aux hommes de la grandeur d'ame & de l'humanité. La notion d'un Dieu Tyran n'en peu faire que des esclaves abjects, chagrins, querelleurs, intolérants.

Toute Religion qui suppose un Dieu prompt à s'irriter, jaloux vindicadif, pointilleux sur ses droits ou sur son étiquette; un Dieu assez petit pour être blessé des opinions qu'on peut avoir de lui; un Dieu assez injuste pour exiger que l'on prenne des notions uniformes sur son compte; une

telle Religion devient néceſſairement inquiéte, inſociable, ſanguinaire; les adorateurs d'un Dieu pareil ne croient jamais pouvoir ſans crime ſe diſpenſer de haïr, & même de détruire, tous ceux qu'on leur déſignera comme les adverſaires de ce Dieu: ils croiront que ce ſeroit trahir la cauſe de leur Monarque céleſte, que de vivre en bonne intelligence avec des concitoyens rebelles; aimer ce que Dieu hait, ne ſeroit-ce pas s'expoſer ſoi même à ſa haine implacable?

Perſécuteurs infâmes, & vous dévôts anthropophages! ne ſentirez-vous jamais la folie & l'injuſtice de votre humeur intolérante? Ne voyez-vous pas que l'homme n'eſt pas plus le maître de ſes opinions religieuſes, de ſa crédulité ou de ſon incrédulité, que de la langue qu'il apprend dès l'enfance & qu'il ne peut plus changer? Dire à un homme de penſer comme vous, n'eſt-ce pas vouloir qu'un étranger s'exprime de même que vous? Punir un homme pour ſes erreurs, n'eſt-ce pas le punir d'avoir été éduqué différemment de vous? Si je ſuis un incrédule, m'eſt-il poſſible de bannir de mon eſprit les raiſons qui ont ébranlé ma foi? Si votre Dieu laiſſe aux hommes la liberté de ſe damner, dequoi vous mêles-vous? Etes-vous donc plus prudents & plus ſages que ce Dieu dont vous voulez venger les droits?

§ 156.

Il n'eſt point de dévôt qui, ſuivant ſon tempérament, ne ne haïſſe, ou ne mépriſe, on ne prenne en pitié les adhérents d'une ſecte différente de la ſienne. La Religion *dominante* (qui n'eſt jamais que celle du ſouverain & des armées), fait toujours ſentir ſa ſupériorité d'une façon très cruelle & très injurieuſe aux ſectes les plus foibles. Il n'exiſte pas encore de vraie tolérance ſur la terre; par-tout on adore un Dieu jaloux, dont chaque nation ſe croit l'amie, à l'excluſion de toutes les autres.

Chaque peuple ſe vante d'adorer ſeul le vrai Dieu, le Dieu univerſel, le Souverain de la nature entiere. Mais quand on vient à examiner ce Monarque du monde on trouve que chaque ſociété, chaque ſecte, chaque parti ou cabale religieuſe, ne ne fait de ce Dieu ſi puiſſant qu'un ſouverain chérif, dont les ſoins & les bontés ne s'étendent que ſur un petit nombre de ſujets, qui prétendent avoir ſeuls l'avantage de jouir de ſes faveurs, & qu'il ne s'embaraſſe aucunement des autres.

Les fondateurs des Religions, & des Prêtres qui les maintiennent ſe ſont viſiblement propoſé de ſéparer les nations qu'ils endoctrinoient des autres nations: ils voulurent par des marques diſtinctives ſéparer leur propre troupeau; ils donnerent à leurs adhérents des Dieux ennemis des autres

Dieux, des cultes, des dogmes, des cérémonies à part ; ils leur persuaderent surtout, que les Religions des autres étoient impies & abominables. Par cet indigne artifice, ces fourbes ambitieux s'emparerent exclusivement de l'esprit de leurs sectateurs, les rendirent insociables & leur firent regarder comme des proscrits tous ceux qui n'avoient pas un culte & des idées conformes aux leurs. Voilà comme la Religion est parvenue à fermer les cœurs, & en bannir à jamais l'affection que l'homme doit avoir pour son semblable. La sociabilité, l'indulgence, l'humanité, ces premiers vertus de toute morale, sont totalement incompatibles avec les préjugés religieux.

§ 157.

Toute Religion nationale est faite pour rendre l'homme vain, insociable & méchant: le premier pas vers l'humanité est de permettre à chacun de suivre en paix le culte & les opinions qui lui conviennent. Mais cette conduite ne peut plaire aux Ministres de la Religion, qui veulent avoir le droit de tyranniser les hommes jusques dans leurs pensées.

Princes aveugles & dévôts ! vous haïssez, vous persécutez, vous envoyez au supplice des hérétiques parce qu'on vous persuade que ces malheureux déplaisent à Dieu. Mais ne dites-vous pas que votre Dieu est rem-

pli de bonté, comment espérez-vous lui plaire par des actes de barbarie qu'il doit nécessairement désapprouver ? D'ailleurs qui vous a dit que leurs opinions déplaisent à votre Dieu ? ce sont vos Prêtres. Mais qui vous garantit que vos Prêtres ne se trompent point eux mêmes ou ne veulent pas vous tromper ? Ce sont ces mêmes Prêtres. Princes ! c'est donc sur la périlleuse parole de vos Prêtres que vous commettez les crimes les plus atroces & les plus avérés, dans l'idée de plaire à la Divinité !

§ 158.

*Jamais*, dit Pascal, *on ne fait le mal si pleinement & si gaiment que quand on le fait par un faux principe de conscience.* (9) Rien de plus dangereux qu'une Religion qui lâche la bride à la férocité du peuple & qui justifie à ses yeux ses crimes les plus noirs ; il ne met plus de bornes à sa méchanceté, dès qu'il la croit autorisée par son Dieu dont on lui dit que les intérêts peuvent rendre toutes les actions légitimes. S'agit-il de la la Religion ? Aussitôt les peuples les plus civilisés redeviennent de vraies sauvages, & se croient tout permis. Plus ils se montrent cruels, & plus ils se supposent agréables à leur Dieu, dont ils s'imaginent que la cause ne peut être soutenue avec trop de chaleur.

(9) V. Pensées de Pascal. XXXVIII.

Toutes les Religions du monde ont autorisé des forfaits innombrables. Les Juifs, enivrés par les promesses de leur Dieu, se sont arrogé le droit d'exterminer des nations entieres. Fondés sur les oracles de leur Dieu, les Romains, en vrais brigands, ont conquis & ravagé le monde. Les Arabes, encouragés par leur divin Prophète, ont été porter le fer & la flamme chez les Chrétiens & les Idolâtres. Les Chrétiens, sous prétexte d'étendre leur sainte Religion, ont cent fois couvert de sang l'un & l'autre hémisphere.

Dans tous les événements favorables à leurs propres intérêts, qu'ils appellent toujours *la cause de Dieu*, les Prêtres nous montrent *le doigt de Dieu*. D'après ces principes les dévôts ont le bonheur de voir *le doigt de Dieu* dans des révoltes, des révolutions, des massacres, des régicides, des forfaits, des prostitutions, des infamies, &, pour peu que ces choses contribuent à l'avantage de la Religion, on en est quitte alors pour dire, que *Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour parvenir à ses fins*. Est-il rien de plus capable d'anéantir toute idée de morale dans l'esprit des hommes, que de leur faire entendre que leur Dieu, si puissant & si parfait, est souvent forcé de se servir du crime pour accomplir ses desseins.

§. 159.

Dés qu'on se plaint des fureurs & des maux que la Religion a tant de fois enfantés sur la terre, on nous avertit aussitôt que ces excès ne sont point dûs à la Religion, mais qu'ils sont les tristes effets des passions des hommes. Je demanderai cependant qu'est-ce qui a déchaîné ces passions? C'est évidemment la Religion; c'est le zèle qui rend inhumain & qui sert à couvrir les plus grandes infamies. Ces désordres ne prouvent-ils donc pas que la Religion, au lieu de contenir les passions des hommes, ne fait que les couvrir d'un manteau qui les sanctifie, & que rien ne seroit plus utile que d'arracher ce manteau sacré dont les hommes font si souvent un si terrible usage? Que d'horreurs seroient bannies de la Société, si l'on ôtoit aux méchants un prétexte si plausible de la troubler!

Au lieu d'entretenir la paix parmi les hommes, les Prêtres furent pour eux des furies qui les mirent en discorde. Ils allégueront leur *conscience*, & prétendirent avoir reçu du ciel le droit d'être querelleurs, turbulents & rebelles. Les Ministres du Seigneur ne se croient-ils pas lésés, ne prétendent-ils pas que sa Majesté Divine est outragée, toutes les fois que les Souverains ont la témérité de vouloir les empêcher de nuire? Les Prêtres ressemblent à

cette femme acariâtre, qui criot *au feu! au meurtre! à l'assassin!* lorsque son mari lui retenoit les mains pour l'empêcher de le battre lui-même.

§. 160.

Nonobstant les sanglantes tragédies que la Religion fait jouer très souvent en ce monde, on ne cesse de nous répéter qu'il ne peut y avoir de morale sans la Religion. Si l'on jugeoit des opinions théologiques par leurs effets, on seroit en droit d'avancer que toute morale est parfaitement incompatible avec les opinions religieuses des hommes.

Imitez Dieu, nous crie-t-on sans cesse. Eh! quelle morale aurions-nous si nous imitions ce Dieu! quel est donc le Dieu du Déiste? Mais ce Dieu même ne peut être pour nous un modele bien constant de bonté; s'il est l'auteur de tout, il est également l'auteur & du bien & du mal que nous voyons dans le monde; s'il est l'auteur de l'ordre, il est aussi l'auteur du désordre, qui n'auroit point lieu sans sa permission. S'il produit, il détruit; s'il appelle à la vie, il donne aussi la mort; s'il accorde l'abondance, les richesses, la prospérité, la paix, il permet ou envoie les disettes, la pauvreté, les calamités, les guerres. Comment prendre pour modele d'une bienfaisance permanante le Dieu du Théisme ou de la Religion Naturelle, dont les dispo-

ſitions favorables ſont à chaque inſtant démenties par tout ce que nous voyons arriver ſous nos yeux? Il faut à la morale une baſe moins chancelante que l'exemple d'un Dieu dont la conduite varie & que l'on ne peut dire bon qu'en fermant obſtinément les yeux ſur le mal qu'à chaque inſtant il fait ou il permet dans ce monde.

Imiterons-nous le *Jupiter*, *très bon*, *très grand*, de l'Antiquité Payenne? Imiter un tel Dieu, c'eſt prendre pour modele un fils rebelle, qui ravit le trône à ſon pere, & qu'il mutile enſuite. C'eſt imiter un débauché, un adultère, un inceſtueux, un crapuleux, dont la conduite feroit rougir tout mortel raiſonnable. Où en euſſent été les hommes ſous le le Paganiſme, s'ils ſe fuſſent imaginé, d'après Platon, que la vertu, conſiſtoit à imiter les Dieux!

Faudra-t-il imiter le Dieu des Juifs? Trouverons-nous dans *Jehova* un modele de notre conduite? C'eſt un Dieu vraiment ſauvage, vraiment fait pour un peuple ſtupide, cruel & ſans mœurs; c'eſt un Dieu toujours en fureur qui ne reſpire que la vengeance, qui méconnoît la pitié, qui ordonne le carnage, le vol, l'inſociabilité: en un mot, c'eſt un Dieu dont la conduite ne peut ſervir de modele à celle d'un honnête homme, & ne peut être imitée que par un chef de brigands.

Imiterons-nous donc le *Jéſus* des Chrétiens? Ce Dieu mort pour appaiſer la fureur implacable de ſon pere, nous fournira-t-il l'exemple que des hommes doivent ſuivre? Hélas! nous ne verrons en lui qu'un Dieu, ou plutôt un fanatique, miſantrope, qui lui-même plongé dans la miſere & prêchant des miſérables, leur conſeillera d'être pauvres, de combattre & d'étouffer la nature, haïr le plaiſir, de chercher la douleur, de ſe déteſter eux-mêmes; il leur dira de quitter pour le ſuivre peres, meres, parents, amis, &c. La belle morale! nous direz-vous. Elle eſt admirable, ſans doute; elle doit être divine, car elle eſt impraticable pour des hommes. Mais une morale ſi ſublime n'eſt-elle pas faite pour rendre la vertu haïſſable? Daprès la morale ſi vantée de l'*homme-Dieu* des Chrétiens, ſes diſciples ſont en ce bas monde des vrais *Tantales* tourmentés d'une ſoif ardente, qu'il ne leur eſt point permis d'appaiſer. Une ſemblable morale ne nous donne-t-elle pas une idée bien merveilleuſe de l'auteur de la nature? S'il a, comme on l'aſſure, tout créé pour l'uſage de ſes créatures, par quelle bizarrerie leur défend-il l'uſage des biens qu'il a créés pour elles? Le plaiſir, que l'homme deſire ſans ceſſe, n'eſt-il donc qu'un piege que Dieu a malignement tendu pour ſurprendre ſa foibleſſe?

TAYLOR INST. OXFORD

§ 161.

Les ſectateurs du Chriſt voudroient nous faire regarder comme un miracle l'établiſſement de leur Religion qui ſe montre en tout contraire à la nature, oppoſée à tous les penchants du cœur, ennemie des plaiſirs des ſens. Mais l'auſtérité d'une doctrine ne la rend que plus merveilleuſe aux yeux du vulgaire. La même diſpoſition qui fait reſpecter comme divins & ſurnaturels des myſtères inconcevables, fait admirer comme divine & ſurnaturelle la morale impraticable & ſupérieure aux forces de l'homme.

Admirer une morale & la mettre en pratique, ſont deux choſes très différentes. Tous les Chrétiens ne ceſſent d'admirer & de vanter la morale de l'Evangile, mais elle n'eſt pratiquée que par un très petit nombre de ſaints, admirables pour des gens qui ſe diſpenſent eux-mêmes d'imiter leur conduite, ſous prétexte que la force ou la grace leur manquent.

Tout l'univers eſt infecté plus ou moins d'une morale religieuſe, fondée ſur l'opinion que pour plaire à la Divinité, il eſt très néceſſaire de ſe rendre malheureux ſur la terre. On voit dans toutes les parties de notre globe de pénitens, des ſolitaires, des *faquirs*, des fanatiques qui ſemblent avoir profondément étudié les moyens de ſe tourmenter en l'honneur d'un Etre dont tous s'accordent à célébrer la bonté ! La Religion par ſon eſſen-

ce eſt l'ennemie de la joie & du bien-être des hommes. *Bien-heureux ſont les pauvres ; bien-heureux ſont ceux qui pleurent ; bien-heureux ſont ceux qui ſouffrent*, malheur à ceux qui ſont dans l'abondance & dans la joie. Telles ſont les rares découvertes que le Chriſtianiſme annonce !

§ 162.

Qu'eſt-ce qu'un ſaint dans toutes les religions ? C'eſt un homme qui prie, qui jeûne, qui ſe tourmente, qui fuit le monde, qui comme un hibou, ne ſe plaît que dans la ſolitude, qui s'abſtient de tout plaiſir, qui ſemble effrayé de tout objet qui le détourneroit un moment de ſes méditations fanatiques. Eſt-ce donc là de la vertu ? Un Etre de cette trempe eſt-il bon à lui-même, eſt-il utile aux autres ? La Société ne ſeroit-elle par diſſoute, & les hommes ne rentreroient-ils pas dans l'état ſauvage, ſi chacun étoit aſſez fou pour vouloir être un ſaint ?

Il eſt évident que la pratique littérale & rigoureuſe de la morale divine des chrétiens entraîneroit infailliblement la ruine des nations. Un chrétien qui voudroit tendre à la perfection, devroit écarter de ſon eſprit tout ce qui peut le détourner du ciel ſa véritable Patrie ; il ne voit ſur la terre que des tentations, des pieges, des occaſions de ſe perdre. Il doit craindre la ſcience comme nuiſible à la foi ; il doit fuir l'induſtrie comme un moyen d'obtenir des richeſſes très-fatales

au ſalut : il doit renoncer aux emplois & aux honneurs comme à des choſes capables d'exciter ſon orgueil, & de le diſtraire du ſoin de penſer à ſon ame. En un mot, la morale ſublime du Chriſt, ſi elle n'étoit impraticable, briſeroit tous les liens de la Société.

Un ſaint dans le monde n'eſt pas un Etre plus utile qu'un ſaint dans le déſert : le ſaint y porte une humeur chagrine, mécontente & ſouvent turbulente, ſon zèle l'oblige quelquefois en conſcience de troubler la ſociété par des opinions ou des rêves que ſa vanité lui fait prendre pour des inſpirations d'en haut. Les annales de toutes les religions ſont remplies de ſaints inquiets, de ſaints intraitables, de ſaints ſéditieux qui ſe ſont illuſtrés par les ravages que, *pour la plus grande gloire de Dieu*, ils ont porté dans l'univers. Si les ſaints qui vivent dans la retraite ſont inutiles, ceux qui vivent dans le monde ſont ſouvent très-dangereux.

La vanité de jouer un rôle, le deſir de s'illuſtrer aux yeux du vulgaire imbécille par une conduite bizarre, conſtituent communément le caractere diſtinctif des grand ſaints. L'orgueil leur perſuade qu'ils ſont des hommes extraordinaires, fort au-deſſus de la nature humaine, des Etres bien plus parfaits que les autres, des favoris que Dieu regarde avec bien plus de complaiſance que le reſte des mortels. L'humilité, dans un ſaint, n'eſt pour l'ordinaire qu'un orgueil plus rafiné que

celui du commun des hommes, Il n'y a qu'une vanité bien ridicule, qui puisse déterminer l'homme à faire une guerre continuelle à sa propre nature !

§ 163.

Une morale qui contredit la nature de l'homme n'est point faite pour l'homme. Mais, direz-vous, la nature de l'homme s'est dépravée. En quoi consiste cette prétendue dépravation ? Est-ce en ce qu'il a des passions ? mais les passions ne sont-elles pas de l'essence de l'homme ? Ne faut-il pas qu'il cherche, qu'il desire, qu'il aime ce qui est, ou ce qu'il croit être utile à son bonheur ? Ne faut-il pas qu'il craigne & qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui ? Allumez ses passions pour des objets utiles ; attachez son bien-être à ces mêmes objets ; détournez-le par des motifs sensibles & connus de ce qui peut faire du tort soit à lui-même, soit aux autres, & vous en ferez un Etre raisonnable & vertueux. Un homme sans passions seroit également indifférent sur le vice & la vertu.

Docteurs sacrés ! vous nous répétez à tout moment que la nature de l'homme est pervertie ; vous nous criez *que toute chaire a corrompu sa voie ;* vous nous citez que la nature ne nous donne plus que des penchants déréglés. Dans ce cas, vous accusez votre Dieu, qui n'a pas pu, ou qui n'a pas voulu, que cette nature conservât sa perfection pri-

mitive. Si cette nature s'eſt corrompue, pourquoi ce Dieu ne l'a-t-il pas réparée ? Auſſitôt le Chrétien m'aſſure que la nature humaine eſt réparée ; que la mort de ſon Dieu l'a rétablie dans ſon intégrité. D'où vient donc, lui répliquerai-je, prétendez-vous que la nature humaine, nonobſtant la mort d'un Dieu, eſt encore dépravée ? C'eſt donc en pure perte que votre Dieu eſt mort ? Que devient ſa toute-puiſſance & ſa victoire ſur le Diable, s'il eſt vrai que le Diable conſerve encore l'Empire que, ſelon vous, il a toujours exercé dans le monde ?

La mort, ſelon la Théologie chrétienne, eſt la *ſolde du péché*. Cette opinion eſt conforme à celle de quelques nations négres & ſauvages, qui s'imaginent que la mort d'un homme eſt toujours l'effet ſurnaturel de la colère des Dieux. Les Chrétiens croient fermement que le Chriſt les a délivrés du péché, tandis qu'ils ſont à portée de voir que dans leur Religion, comme dans les autres, l'homme eſt ſujet à la mort. Dire que Jéſus Chriſt nous a délivrés du péché, n'eſt-ce pas dire qu'un juge a fait grace à un coupable, tandis que nous voyons qu'il l'envoie au ſupplice ?

§. 164.

Si fermant les yeux ſur tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on vouloit s'en rapporter aux partiſans de la Religion chrétienne, on croiroit que la venue de leur divin ſauveur a pro-

a produit la révolution la plus merveilleuse, & la réforme la plus complette dans les mœurs des nations. » Le Messie, selon Pascal, devoit lui seul produire un grand peuple élu, saint & choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos & de sainteté, le rendre saint à Dieu; en faire le temple de Dieu; le sauver de la colère de Dieu; le délivrer de la servitude du péché; donner des loix à ce peuple; graver ces loix dans son cœur; s'offrir à Dieu pour lui; écraser la tête du Démon &c. (10)". Ce grand homme a oublié de nous montrer le peuple sur lequel son divin Messie a produit les effets miraculeux dont il parle avec tant d'emphase, il paroit jusqu'à présent qu'il n'existe point sur la terre.

Pour peu qu'on examine les mœurs des nations chrétiennes, & qu'on écoute les clameurs de leurs Prêtres, on sera forcé d'en conclure que Jésus Christ leur Dieu a prêché sans fruit, est mort sans succès; ses volontés toutes puissantes trouvent encore dans les hommes, une résistance dont ce Dieu ou ne peut, on ne veut pas triompher. La morale du Docteur Divin, que ses disciples admirent tant & pratiquent si peu, n'est suivie dans tout un siecle que par une demi-douzaine de saints obscurs, de fanatiques,

(10) V. Les *Pensées de Mr. Pascal.* XV.

& de moines ignorés, qui seuls auront la gloire de briller dans la cour céleste ; tout le reste des mortels, quoique racheté par le sang de ce Dieu, sera la proie des flammes éternelles.

§ 165.

Quand un homme a grande envie de pécher, il ne songe guères à son Dieu. Bien plus, quelques crimes qu'il ait commis, il se flatte toujours que ce Dieu adoucira pour lui la dureté de ses arrêts. Nul mortel ne croit sérieusement que sa conduite puisse le damner. Quoiqu'il craigne un Dieu terrible, qui souvent le fait trembler ; toutes les fois qu'il est fortement tenté, il succombe & ne voit ensuite que le Dieu *des miséricordes* dont l'idée le tranquilise. Fait-il le mal ? Il espere avoir le temps de s'en corriger & se promet bien de s'en repentir un jour.

Il est dans la Pharmacie Religieuse des recettes infaillibles pour calmer les consciences ; les Prêtres en tout pays possedent des secrets souverains pour désarmer la colère du ciel. Cependant, s'il est vrai que la Divinité s'appaise par des prieres, des offrandes, des sacrifices, des pénitences, on n'est plus en droit de dire que la religion met un frein aux déréglemens des hommes ; ils pécheront d'abord ; & chercheront ensuite les moyens d'appaiser Dieu. Toute religion qui expie & qui promet la rémission des crimes, si elle

retient quelqu'un, encourage le grand nombre à commettre le mal.

Nonobstant son immutabilité, Dieu dans toutes les religions du monde est un Prothée véritable. Ses Prêtres le montrent, tantôt armé de sévérité, tantôt plein de clémence & de douceur; tantôt cruel, impitoyable, & tantôt se laissant facilement attendrir par les regrets & les larmes des pécheurs. En conséquence, les hommes n'envisagent la Divinité que par le côté le plus conforme à leur intérêts présents. Un Dieu toujours courroucé rebuteroit ses adorateurs, ou les jetteroit dans le désespoir. Il faut aux hommes un Dieu qui s'irrite & qui s'appaise: si sa colère effraye quelques ames peureuses, sa clemence rassûre les méchants déterminés, qui comptent bien d'ailleurs recourir tôt ou tard aux moyens de se raccommoder avec lui. Si les jugemens de Dieu font peur à quelques dévôts timorés, qui déjà par tempérament & par habitude ne sont pas enclins au mal; *les trésors de la miséricorde divine* rassûrent les plus grands criminels qui ont lieu d'espérer qu'ils y participeront tout comme les autres.

§ 166.

Les hommes pour la plupart pensent rarement à Dieu, ou du moins n'en sont pas fort occupés. Son idée a si peu de fixité, elle est si affligeante, qu'elle ne peut arrêter longtemps l'imagination que de quelques rêveurs

tristes & mélancoliques qui ne constituent pas le plus grand nombre des habitans de ce monde. Le vulgaire n'y conçoit rien ; son foible cerveau s'embrouille, dès qu'il veut y penser. L'homme d'affaires ne songe qu'à ses affaires ; le courtisan à ses intrigues ; les gens du monde, les femmes, les jeunes gens à leurs plaisirs ; la dissipation efface bientôt en eux les notions fatiguantes de la religion. Les ambitieux, les avares, les débauchés écartent soigneusement des spéculations trop foibles pour contrebalancer leurs passions diverses.

A qui est-ce que l'idée de Dieu en impose ? c'est à quelques hommes affoiblis, chagrins & dégoûtés de ce monde ; à quelques personnes en qui les passions sont déjà amorties soit par l'âge, soit par des infirmités, soit par les coups de la fortune. La religion n'est un frein que pour ceux que leur tempérament ou leurs circonstances ont déjà mis à la raison. La crainte de Dieu n'empêche de pécher que ceux qui ne le veulent pas bien fort ou qui ne sont plus en état de le faire.

Dire aux hommes que la Divinité punit les crimes en ce monde, c'est avancer un fait que l'expérience contredit à tout moment. Les plus méchants des hommes sont communément les arbitres du monde, & ceux que la fortune comble de ses faveurs. Pour nous convaincre des jugemens de Dieu, nous renvoyer à l'autre vie, c'est nous renvoyer à

des conjectures, pour détruire des faits dont on ne peut douter.

§ 167.

Personne ne songe à l'autre vie quand, il est fortement épris des objets qu'il rencontre ici-bas. Aux yeux d'un amant passionné, la présence de sa maîtresse éteint les feux de l'enfer, & ses charmes effacent tous les plaisirs du Paradis. Femme! vous quittez, dites-vous, votre amant pour votre Dieu! c'est que votre amant n'est plus le même à vos yeux, ou c'est que votre amant vous quitte, & qu'il faut remplir le vuide qui s'est fait dans votre cœur.

Rien de plus ordinaire que de voir des ambitieux, des pervers, des hommes corrompus & sans mœurs qui ont de la Religion & qui montrent quelquefois même du zèle pour ses intérêts: s'il ne la pratiquent point, ils se promettent de la pratiquer un jour; ils la mettent en réserve comme un remède qui tôt ou tard leur sera nécessaire pour se tranquilliser sur le mal qu'ils ont encore dessein de faire. D'ailleurs le parti des dévôts & des Prêtres étant un parti très-nombreux, très-agissant, très-puissant, il n'est pas étonnant de voir les fourbes & les frippons rechercher son appui pour parvenir à leurs fins. L'on nous dira, sans doute, que beaucoup d'honnêtes gens sont religieux sincérement & sans profit; mais la droiture du cœur est-elle toujours accompagnée de lumieres?

On nous cite un grand nombre de savants, d'hommes de génie qui ont été fortement attachés à la religion. Cela prouve que des hommes de génie peuvent avoir des préjugés, peuvent être pusillanimes, peuvent avoir une imagination qui les séduit & les empêche d'examiner les objets de sang froid. Pascal ne prouve rien en faveur de la Religion, sinon qu'un homme de génie peut avoir un coin de folie, & n'est plus qu'un enfant quand il est assez foible pour écouter ses préjugés. Pascal nous dit lui-même que *l'esprit peut-être fort & étroit, & aussi étendu que foible.* (11) Il avoit dit plus haut: *on peut avoir le sens droit & n'aller pas également à toutes choses, car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres.*

§ 168.

Qu'est-ce que la vertu suivant la Théologie? *c'est*, nous dit on, *la conformité des actions de l'homme avec la volonté de Dieu.* Mais qu'est-ce que Dieu? C'est un Etre que personne n'est capable de concevoir, & que par conséquent chacun modifie à sa façon. Qu'est-ce que la volonté de Dieu? C'est ce que des hommes qui ont vu Dieu ou que Dieu a inspirés nous ont dit être la volonté de Dieu. Qui sont ceux qui ont vu Dieu? Ce sont ou des

(11) V. *Pensées de Mr. Pascal.* XXXI.

fanatiques, ou des fourbes, ou des ambitieux que l'on ne peut gueres en croire sur leur parole.

Fonder la morale sur un Dieu que chaque homme se peint diversement, que chacun compose à sa maniere, que chacun arrange suivant son propre tempérament & son propre intérêt, c'est évidemment fonder la morale sur le caprice & sur l'imagination des hommes; c'est la fonder sur les fantaisies d'une secte, d'une faction, d'un parti, qui croiront avoir l'avantage d'adorer un vrai Dieu, à l'exclusion de tous les autres.

Etablir la morale ou les devoirs de l'homme sur la volonté Divine, c'est la fonder sur sa volonté, les rêveries, les intérêts de ceux qui font parler Dieu, sans jamais avoir à craindre d'en être démentit Dans toute Religion les Prêtres seuls ont le droit de décider de ce qui plaît ou déplaît à leur Dieu; l'on est toujours assûré qu'ils décideront que c'est ce qui leur plaît ou leur déplaît à eux-mêmes.

Les dogmes, les cérémonies, la morale & les vertus que prescrivent toutes les Religions du monde, n'ont été visiblement calculés que pour étendre le pouvoir ou augmenter les émoluments des fondateurs & des ministres de ces Religions. Les dogmes sont obscurs, inconcevables, effrayants, & par là même très propres à égarer l'imagination & à rendre le vulgaire plus

docile aux volontés de ceux qui veulent le dominer. Les cérémonies & les pratiques procurent des richeſſes ou de la conſidération aux Prêtres. La morale & les vertus religieuſes conſiſtent dans une foi ſoumiſe qui empêche de raiſonner, dans une humilité dévôte qui aſſûre à des Prêtres la ſoumiſſion de leurs eſclaves; dans une zèle ardent lorſqu'il s'agit des intérêts de ces Prêtres. Toutes les vertus religieuſes n'ont évidemment pour objet que l'utilité des miniſtres de la Religion.

§ 169.

Quand on reproche aux Théologiens la ſtérilité de leurs vertus *Théologales*, ils nous vantent avec emphaſe la *charité*, cet amour tendre du prochain dont le Chriſtianiſme fait un devoir eſſentiel à ſes diſciples. Mais hélas! que devient cette prétendue charité, dès qu'on examine la conduite des miniſtres du ſeigneur? Demandez-leur s'il faut aimer ſon prochain ou lui faire du bien, quand il eſt un impie, un hérétique, un incrédule, c'eſt-à-dire, quand il ne penſe pas comme eux? Demandez leur s'il faut tolérer les opinions contraires à celles de la Religion qu'ils profeſſent? Demandez leur ſi le Souverain peut montrer de l'indulgence pour ceux qui ſont dans l'erreur? Auſſitôt leur charité diſparoît, & le clergé dominant vous dira, que le *Prince ne porte le glaive que pour ſoutenir les intérêts du Très-haut*; il vous dira que par

amour pour le prochain, il faut le persécuter, l'empriſonner, l'exiler, le brûler. Vous ne trouverez de la tolérance que chez quelques Prêtres perſécutés eux-mêmes, qui mettront de côté la charité chrétienne, dès qu'ils auront le pouvoir de perſécuter à leur tour.

La Religion chrétienne, prêchée dans ſon origine par des mandiants & des hommes très miſérables, ſous le nom de *charité*, recommande très fortement l'aumône; la Religion de Mahomet en fait également un devoir indiſpenſable. Rien n'eſt, ſans doute, plus conforme à l'humanité, que de ſecourir les malheureux, de vêtir l'homme nud, de tendre une main bienfaiſante à quiconque a beſoin. Mais ne ſeroit-il pas plus humain & plus charitable de prévenir la miſere & d'empêcher les pauvres de pulluler? Si la Religion, au lieu de diviniſer les Princes, leur eût appris à reſpecter la propriété de leurs ſujets, à être juſtes, à n'exercer que leurs droits légitimes, on ne verroit pas un ſi grand nombre de mendiants dans leurs Etats. Un gouvernement avide, injuſte, tyrannique multiplie la miſere; la rigueur des impôts produit le découragement, la pareſſe, la pauvreté, qui font à leur tour éclore des vols, des aſſaſſinats & des crimes de toute eſpece. Si les Souverains avoient plus d'humanité, de charité, d'équité, leurs Etats ne ſeroient pas

peuplés de tant de malheureux, qu'il devient impossible de soulager leur misere.

Les Etats Chrétiens & Mahométans sont remplis d'hôpitaux vastes & richement dotés, dans lesquels on admire la pieuse charité des Rois & des Sultans qui les ont élevés. N'eut-il donc pas été plus humain de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aisance, d'exciter & de favoriser l'industrie & le commerce, de les laisser jouir en sûreté du fruit de leurs travaux, que de les écraser sous un joug despotique, de les appauvrir par des guerres insensées, de les réduire à la mandicité pour satisfaire un luxe effréné, & de bâtir ensuite des monumens somptueux qui ne peuvent contenir qu'une très petite portion de ceux qu'on a rendu misérables? La Religion par ses vertus n'a fait que donner le change aux hommes; au lieu de prévenir les maux, elle n'y appliqua jamais que des remedes impuissants.

Les Ministres du ciel ont toujours su tirer parti pour eux-mêmes, des calamités des autres; la misere publique fut, pour ainsi dire, leur élément; ils se sont rendus partout les administrateurs des biens des pauvres, les distributeurs des aumônes, les dépositaires des charités; par là ils étendirent & soutinrent en tout temps leur pouvoir sur les malheureux qui composent communément la partie la plus nombreuse, la plus

inquiétée, la plus séditieuse dans la Société. Ainsi les plus grands maux tournent au profit des ministres du seigneur!

Les Prêtres des Chrétiens nous disent que les biens qu'il possedent, sont *les biens des pauvres*, & prétendent, à ce titre, que leurs possessions sont sacrées. En conséquence les Souverains & les peuples se sont empressés d'accumuler dans leurs mains, des terres, des revenus, des trésors. Sous prétexte de charité, nos guides spirituels sont devenus très opulants, & jouissent aux yeux des nations appauvries, de biens qui n'étoient destinés que pour les malheureux; ceux-ci, loin d'en murmurer, applaudissent à une sainte générosité qui enrichit l'Eglise; mais qui bien rarement contribue à soulager les pauvres.

Suivant les principes du Christianisme, la pauvreté est elle-même une vertu, & c'est celle que les Souverains & les Prêtres font le plus rigoureusement observer à leurs esclaves. D'après ces idées, un grand nombre de pieux Chrétiens ont renoncé, de plein gré, aux richesses périssables de la terre, ont distribué leur patrimoine aux pauvres, & se sont retirés dans des déserts pour y vivre dans une indigence volontaire. Mais bientôt cet enthousiasme, ce goût surnaturel pour la misere fut forcé de céder à la nature. Les successeurs de ces pauvres volontaires vendirent aux peuples dévôts,

leurs prieres & leur interceſſion puiſſante auprès de la Divinité; ils devinrent riches & puiſſants; ainſi des moines, des ſolitaires, vécurent dans l'oiſiveté, & ſous prétexte de charité, dévorerent éffrontément la ſubſtance du pauvre.

La pauvreté d'eſprit eſt celle dont la Religion fit toujours le plus de cas. La vertu fondamentale de toute Religion, c'eſt-à-dire, la plus utile à ſes miniſtres, c'eſt *la foi*. Elle conſiſte dans une crédulité ſans bornes, qui fait croire ſans examen tout ce que les interprêtes de la Divinité ont intérêt que l'on croie. A l'aide de cette vertu merveilleuſe, les Prêtres ſont devenus les arbitres & du juſte & de l'injuſte, & du bien & du mal; il leur fut très facile de faire commettre des crimes, quand ils eurent beſoin de crimes pour faire valoir leurs intérêts. La foi implicite a été la ſource des plus grands attentats qui ſe ſoient commis ſur la terre.

§ 170.

Celui qui le premier a dit aux nations, que lorſqu'on avoit fait tort aux hommes, il falloit en demander pardon à Dieu, l'appaiſer par des préſens, lui offrir des ſacrifices, a viſiblément détruit les vrais principes de la morale. D'après ces idées, les hommes s'imaginent que l'on peut obtenir du Roi du ciel, comme des Rois de la terre, la permiſſion d'être injuſte & mé-

chant, ou du moins le pardon du mal que l'on peut faire.

La morale est fondée sur les rapports, les besoins, les intérêts constants des habitants de la terre; les rapports qui subsistent entre les hommes & Dieu, ou sont parfaitement inconnus, ou sont imaginaires. La Religion, en associant Dieu avec les hommes a visiblement affoibli ou détruit les liens qui les unissent entre eux. Les mortels s'imaginent pouvoir impunément se nuire les uns aux autres, en faisant une réparation convenable à l'Etre tout-puissant, à qui l'on suppose le droit de remettre toutes les offenses faites à ses créatures.

Est-il rien de plus propre à rassûrer les méchans ou à les enhardir au crime, que de leur persuader qu'il existe un Etre invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la Société? Encouragés par ces funestes idées, nous voyons que les hommes les plus pervers se livrent aux plus grands crimes, & croient les réparer en implorant la miséricorde Divine: leur conscience est en repos, dès qu'un Prêtre les assûre que le ciel est désarmé par un répentir sincére, très-inutile au monde; ce Prêtre les console au nom de la Divinité, s'ils consentent, en réparation de leurs fautes, à partager avec ses ministres les fruits de leurs brigandages, de leurs fraudes & de leurs méchancetés.

Une morale liée à la Religion, lui est nécessairement subordonnée. Dans l'esprit d'un dévôt, Dieu doit passer avant ses créatures; il vaut mieux lui obéir qu'aux hommes. Les intérêts du Monarque céleste doivent l'emporter sur ceux des chétifs mortels. Mais les intérêts du ciel sont visiblement les intérêts des ministres du ciel; d'où il suit évidemment que dans toute religions les Prêtres, sous prétexte des intérêts du ciel ou de la gloire de Dieu, pourront dispenser des devoirs de la morale humaine, quand ils ne s'accorderont pas avec les devoirs que Dieu est en droit d'imposer. D'ailleurs celui qui a le pouvoir de pardonner les crimes, ne doit-il pas avoir le droit d'en commander ?

§. 171.

On se tue de nous dire, que sans un Dieu il ne peut y avoir *d'obligation morale*; qu'il faut aux hommes & aux Souverains eux-mêmes un législateur assez puissant pour les obliger. L'obligation morale suppose une loi; mais cette loi naît des rapports éternels & nécessaires des choses entre elles, rapports qui n'ont rien de commun avec l'existence d'un Dieu. Les règles de la conduite des hommes découlent de leur propre nature qu'ils sont à portée de connoître, & non de la nature divine dont ils n'ont nulle idée: ces règles nous obligent, c'est-à-dire, que nous nous rendons estimables ou méprisables, aimables ou haïssables, dignes de ré-

compenser ou de châtimens, heureux ou malheureux, suivant que nous nous conformons à ces règles ou que nous nous en écartons. La loi qui oblige l'homme à ne se pas nuire à lui-même, est fondée sur la nature d'un Etre sensible qui, de quelque façon qu'il soit venu dans ce monde, ou quelque puisse être son sort dans un monde à venir, est forcé par son essence actuelle de chercher le bien-être & de fuir le mal, d'aimer le plaisir & de craindre la douleur. La loi qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres & à leur faire du bien, est fondée sur la nature des Etres sensibles vivants en société, qui sont par leurs essence forcés de mépriser ceux qui ne leur font aucun bien, & de détester ceux qui s'opposent à leur félicité.

Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, soit que ce Dieu ait parlé, soit qu'il n'ait point parlé, les devoirs moraux des hommes seront toujours les mêmes, tant qu'ils auront la nature qui leur est propre; c'est-à-dire, tant qu'ils seront des Etres sensibles. Les hommes ont-ils donc besoin d'un Dieu qu'ils ne connoissent pas, d'un législateur invisible, d'une Religion mystérieuse, de craintes chimériques, pour comprendre que tout excès tend évidemment à les détruire, que pour se conserver il faut s'en abstenir, que pour se faire aimer des autres il faut leur faire du bien, que leur faire

du mal est un sûr moyen de s'attirer leur vengeance & leur haine.

*Avant la loi point de péché.* Rien de plus faux que cette maxime. Il suffit que l'homme soit ce qu'il est, ou soit un Etre sensible, pour distinguer ce qui lui fait plaisir de ce qui lui déplaît. Il suffit qu'un homme sache qu'un autre homme est un Etre sensible comme lui, pour qu'il ne puisse pas ignorer ce qui lui est utile ou nuisible. Il suffit que l'homme ait besoin de son semblable, pour qu'il sache qu'il doit craindre d'exciter en lui des sentiments défavorables à lui-même. Ainsi l'Etre sentant & pensant n'a besoin que de sentir & de penser, pour découvrir ce qu'il doit faire & pour lui-même & pour les autres. Je sens, & un autre sent comme moi ; voilà le fondement de toute morale.

§ 172.

Ce n'est que par sa conformité avec la nature de l'homme que nous pouvons juger de la bonté d'une morale. D'après cette comparaison, nous sommes en droit de la rejetter si nous la trouvons contraire au bien-être de notre espèce. Quiconque a médité sérieusement la Religion & sa Morale surnaturelle, quiconque en a pesé d'une main sûre les avantages & les désavantages, demeurera convaincu que l'une & l'autre sont nuisibles aux intérêts du genre humain ou directement opposées à la nature de l'homme.

» Peuples, aux armes ! il s'agit de la cause

le de votre Dieu. Le ciel eſt outragé ! La foi eſt en péril ! A l'impiété ! au blaſphême ! à l'héréſie ! " Par le pouvoir magique de ces mots redoutables, auxquels les peuples ne comprirent jamais rien, les Prêtres furent de tout temps les maîtres de ſoulever les nations, de détrôner des Rois, d'allumer des guerres civiles, de mettre les hommes aux priſes. Quand par hazard on examine les importants objets qui ont excité la colère céleſte & produit tant de ravages ſur la terre, il ſe trouve que les folles rêveries & les bizarres conjectures de quelque Théologien qui ne s'entendoit pas lui-même, ou les prétentions du clergé ont briſé tous les liens de la Société, & baigné le genre humain dans ſon ſang & ſes larmes.

§ 173.

Les Souverains de ce monde, en aſſociant la Divinité au gouvernement de leurs Etats, en ſe donnant pour ſes lieutenants & ſes repréſentants ſur la terre, en reconnoiſſant que c'eſt d'elle qu'ils tiennent leur pouvoir, ont dû néceſſairement ſe donner ſes miniſtres pour rivaux ou pour maîtres. Eſt-il donc étonnant que ſouvent les Prêtres aient fait ſentir aux Rois la ſupériorité du Monarque céleſte ? N'ont-il pas plus d'une fois fait connoître aux Princes temporels, que le pouvoir le plus grand eſt forcé de céder au pouvoir ſpirituel de l'opinion ? Rien de plus difficile que de ſervir deux maîtres, ſur-tout

quand ils ne ſont point d'accord ſur ce qu'ils demandent à leurs ſujets.

L'aſſociation de la Religion avec la Politique a néceſſairement introduit une légiſlation double dans les Etats. La loi de Dieu, interprêtée par ſes Prêtres, ſe trouva ſouvent contraire à la loi du Souverain ou à l'intérêt de l'Etat, Quand les Princes ont de la fermeté & ſe ſont aſſûrés de l'amour de leurs ſujets, la loi de Dieu eſt quelquefois obligée de ſe prêter aux intentions ſages du Souverain temporel : mais le plus ſouvent l'autorité ſouveraine eſt obligée de reculer devant l'autorité divine, c'eſt-à-dire, devant l'intérêt du clergé. Rien de plus dangereux pour un Prince que de *mettre la main à l'encenſoir*, c'eſt-à-dire, de vouloir réformer les abus conſacrés par la Religion. Dieu n'eſt jamais plus en colère que lorſqu'on touche aux droits divins, aux priviléges, aux poſſeſſions, aux immunités de ſes Prêtres.

Les ſpéculations métaphyſiques ou les opinions religieuſes des hommes n'influent ſur leur conduite que quand ils les jugent conformes à leurs intérêts. Rien ne prouve cette vérité d'une façon plus convaincante que la conduite d'un grand nombre de Princes relativement à la puiſſance ſpirituelle à laquelle on les voit très-ſouvent réſiſter. Un Souverain, perſuadé de l'importance & des droits de la Religion, ne devroit-il pas ſe croire en conſcience obligé de recevoir avec

respect les ordres de ses Prêtres, & les regarder comme des ordres de la Divinité même ? Il fut un temps où les Rois & les peuples, plus conséquents & convaincus des droits de la puissance spirituelle, se rendoient ses esclaves, lui cédoient en toute occasion, & n'étoient que des instrumens dociles dans ses mains : cet heureux temps n'est plus ; par une étrange inconséquence on voit quelquefois les plus dévôts Monarques s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils regardent pourtant comme les Ministres de Dieu. Un Souverain, bien pénétré de religion ou de respect pour son Dieu, devroit se tenir sans cesse prosterné devant ses Prêtres, & les regarder comme ses Souverains véritables. Est-il une puissance sur la terre qui ait le droit de se mesurer avec celle du Très-Haut ?

§ 174.

Les Princes, qui se croient intéressés à faire durer les préjugés de leurs sujets, ont-ils donc bien réfléchi aux effets qu'ont produit & que peuvent encore produire des Démagogues privilégiés, qui ont le droit de parler quand ils veulent, & d'enflammer au nom du ciel les passions de plusieurs millions de sujets ? Quels ravages ne causeroient pas ces harangueurs sacrés, s'ils s'entendoient pour troubler un Etat, comme ils ont fait si souvent !

Rien de plus onéreux & de plus funeste pour la plupart des nations, que le culte de leurs Dieux. Par-tout leurs Ministres, non-seulement constituent le premier ordre dans l'Etat, mais encore jouissent de la portion la plus ample des biens de la Société, & sont en droit de lever des impôts continuels sur leurs concitoyens. Quels avantages réels ces organes du Très-Haut procurent-ils donc aux peuples pour les profits immenses qu'ils en tirent ? En échange de leurs richesses & de leurs bienfaits, leur donnent-ils autre chose que des mystères, des hypotheses, des cérémonies, des questions subtiles, des querelles interminables que très-souvent les Etats sont encore obligés de payer de leur sang ?

§ 175.

La Religion, qui se donne pour le plus ferme appui de la morale, lui ôte évidemment ses vrais mobiles pour leur substituer des mobiles imaginaires, des chimères inconcevables qui, étant visiblement contraires au bon-sens, ne peuvent être crus fermement par personne. Tout le monde nous assûre qu'il croit fermement un Dieu qui récompense & punit : tout le monde se dit persuadé de l'existence d'un enfer & d'un paradis ; cependant voyons-nous que ces idées rendant les hommes meilleurs, ou contrebalancent dans l'esprit du plus grand nombre d'entre eux, les intérêts les plus légers ? Chacun nous assûre qu'il est effrayé des ju-

gemens de Dieu, & chacun fuit ſes paſſions, quand il ſe croit ſûr d'échapper aux jugemens des hommes.

La crainte des puiſſances inviſibles eſt rarement auſſi forte que la crainte des puiſſances viſibles. Des ſupplices inconnus ou éloignés frappent bien moins le peuple, qu'une potence dreſſée ou que l'exemple d'un pendu. Il n'eſt gueres de courtiſan qui craigne à beaucoup près autant la colère de ſon Dieu, que la diſgrace de ſon maître. Une penſion, un titre, un ruban ſuffiſent pour faire oublier & les tourmens de l'enfer & les plaiſirs de la cour céleſte. Les careſſes d'une femme l'emportent tous les jours ſur les menaces du Très-Haut. Une plaiſanterie, un ridicule, un bon mot font plus d'impreſſion ſur l'homme du monde, que toutes les notions graves de ſa Religion.

Ne nous aſſûre-t-on pas *qu'un bon peccavi* ſuffit pour appaiſer la Divinité ? Cependant on ne voit pas que ce *bon peccavi* ſe diſe bien ſincérement ; du moins eſt-il très rare de voir les grands voleurs reſtituer, même à l'article de la mort, des biens qu'ils ſavent avoir injuſtement acquis. Les hommes ſe perſuadent, ſans doute, qu'ils le feront aux feux éternels, s'ils ne peuvent s'en garantir. Mais *il eſt avec le ciel des accommodemens :* en donnant à l'Egliſe une portion de leur fortune, il y a très-peu de dévôts frippons

qui ne meurent fort tranquiles sur la façon dont ils se sont enrichis en ce monde.

§ 176.

De l'aveu même des plus ardents défenseurs de la Religion & de son utilité, rien de plus rare que les conversions sincéres; à quoi l'on pourroit ajouter, rien de plus infructueux pour la Société. Les hommes ne se degoûtent du monde, que lorsque le monde est dégoûté d'eux; une femme ne se donne à Dieu, que lorque le monde ne veut plus d'elle. Sa vanité trouve dans la dévotion un rôle qui l'occupe, & la dédommage de la ruine de ses charmes. Des pratiques minutieuses lui font passer le temps; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médisance, le zèle lui fournissent des moyens de s'illustrer & de se faire considérer dans le parti dévôt.

Si les dévôts ont le talent de plaire à Dieu & à ses Prêtres, ils ont rarement celui de plaire à la Société ou de s'y rendre utiles. La Religion, pour un dévôt, est un voile qui couvre & justifie toutes ses passions, son orgueil, sa mauvaise humeur, sa colère, sa vengeance, son impatience, ses rancunes. La dévotion s'arroge une supériorité tyrannique qui bannit du commerce la douceur, l'indulgence & la gaieté: elle donne le droit de censurer les autres, de reprendre, de déchirer les profanes pour la plus grande gloire de Dieu. Il est très-ordinaire d'être dévôt

& de n'avoir aucunes des vertus ou des qualités néceſſaires à la vie ſociale.

§ 177.

On aſſûre que le dogme d'une autre vie eſt de la plus grande importance pour le repos des ſociétés ; on s'imagine que, ſans lui, les hommes n'auroient plus ici-bas de motifs pour bien faire. Qu'eſt-il beſoin de terreurs & de fables pour faire ſentir à tout homme raiſonnable la façon dont il doit ſe comporter ſur la terre ? Chacun de nous ne voit-il pas qu'il a le plus grand intérêt à mériter l'approbation, l'eſtime, la bienveillance des Etres qui l'environnent ; & de s'abſtenir de tout ce qui peut lui attirer le blâme, les mépris & le reſſentiment de la Société ? Quelque courte que ſoit la durée d'un feſtin, d'une converſation, d'une viſite, chacun ne veut-il pas y jouer une rôle décent, agréable pour lui-même & pour d'autres ? Si la vie n'eſt qu'un paſſage, tâchons de le rendre facile, il ne peut l'être, ſi nous manquons d'égards pour ceux qui cheminent avec nous.

La Religion, triſtement occupée de ſes ſombres rêveries, ne nous repréſente l'homme que comme un pélerin ſur la terre : elle en conclut que, pour voyager plus ſûrement, il doit faire bande à part, renoncer aux douceurs qu'il rencontre, ſe priver des amuſemens qui pourroient le conſoler des fatigues & des ennuis de la route. Une philoſophie ſtoïque & chagrine nous donne quel-

quefois des conseils aussi peu sensés que la Religion. Mais une philosophie plus raisonnable nous invite à répandre des fleurs sur le chemin de la vie ; à en écarter la mélancolie & les terreurs paniques ; à nous lier d'intérêts avec nos compagnons de voyage ; à nous distraire par la gaieté & par des plaisirs honnêtes des peines & des traverses auxquelles nous nous trouvons si souvent exposés : elle nous fait sentir que, pour voyager avec agrément, nous, devons nous abstenir de ce qui pourroit nous devenir nuisibles à nous-mêmes, & fuir avec grand soin ce qui pourroit nous rendre odieux à nos associés.

§ 178.

On demande quels motifs un athée peut avoir de bien faire ? Il peut avoir le motif de se plaire à lui-même, de plaire à ses semblables, de vivre heureux & tranquile ; de se faire aimer & considérer des hommes, dont l'existence & les dispositions sont bien plus sûres & plus connues, que celles d'un Etre impossible à connoître. Celui qui ne craint pas les Dieux, peut-il craindre quelque chose ? Il peut craindre les hommes ; il peut craindre le mépris, le déshonneur, les châtiments & la vengeance des loix ; enfin il peut se craindre lui-même & les remords qu'éprouvent tous ceux qui ont la conscience d'avoir encouru ou mérité la haine de leurs semblables.

La conscience est le témoignage intérieur

que nous nous rendons à nous-mêmes d'avoir agi de façon à mériter l'estime ou le blâme des Etres avec qui nous vivons. Cette conscience est fondée sur la connoissance évidente que nous avons des hommes, & des sentiments que nos actions doivent produire en eux. La conscience du dévôt consiste à se persuader qu'il a plu ou déplu à son Dieu, dont il n'a nulle idée, & dont les intentions obscures & douteuses ne lui sont expliquées que par des hommes suspects, qui ne connoissent pas plus que lui, l'essence de la Divinité & qui sont très peu d'accord sur ce qui peut lui plaire ou lui déplaire. En un mot, la conscience de l'homme crédule est dirigée par des hommes qui ont eux-mêmes une conscience erronée, ou dont l'intérêt étouffe les lumieres.

Un athée peut-il avoir de la conscience? Quels sont ses motifs pour s'abstenir des vices cachés & des crimes secrets que les autres hommes ignorent, & sur lesquels les loix n'ont point de prise? Il peut s'être assûré par une expérience constante qu'il n'est point de vice qui, par la nature des choses, ne se punisse lui-même. Veut-il se conserver? Il évitera tous les excès qui pourroient endommager sa santé; il ne voudra point traîner une vie languissante qui le rendroit a charge & à lui-même & aux autres. Quant aux crimes secrets, il s'en abstiendra par la

crainte d'être forcé d'en rougir à ſes propres yeux, auxquels il ne peut ſe ſouſtraire. S'il a de la raiſon, il connoîtra le prix de l'eſtime qu'un honnête homme doit avoir pour lui-même. Il ſaura d'ailleurs que des circonſtances ineſpérées peuvent dévoiler aux yeux des autres, la conduite qu'il ſe ſent intéreſſé de leur cacher. L'autre monde ne fournit aucuns motifs de bien faire, à celui qui n'en trouve point ici bas.

§ 179.

» L'athée de ſpéculation, nous dira le Théiſte, peut-être un honnête homme, mais ſes écrits formeront des athées politiques. Des Princes & des Miniſtres, n'étant plus retenus par la crainte de Dieu, ſe livreront ſans ſcrupule aux plus affreux excès. » Mais quelle que l'on puiſſe ſuppoſer la dépravation d'un athée ſur le thrône, peut-elle jamais être plus forte & plus nuiſible que celle de tant de conquérants, de tyrans, de perſécuteurs, d'ambitieux, de courtiſans pervers qui, ſans être des athées, qui même étant ſouvent très religieux & très dévôts, ne laiſſent pas de faire gémir l'humanité ſous le poids de leurs crimes? Un Prince athée peut-il faire plus de mal au monde qu'un Louis XI. un Philippe II. un Richelieu, qui tous ont allié la Religion avec le crime? Rien de moins ordinaires que des Princes athées; mais rien

de plus commun que des Tyrans & des Miniſtres très méchants & très Religieux.

§ 180.

Tout homme dont l'eſprit ſe livre à la réflexion ne peut s'empêcher de connoître ſes devoirs, de découvrir les rapports ſubſiſtants entre les hommes, de méditer ſa propre nature, de démêler ſes beſoins, ſes penchants, ſes deſirs, & de s'appercevoir de ce qu'il doit à des Etres néceſſaires à ſon propre bonheur. Ces réflexions conduiſent naturellement à la connoiſſance de la morale la plus eſſentielle pour des Etres qui vivent en ſociété. Tout homme qui aime à ſe replier ſur lui même, à étudier, à chercher les principes des choſes, n'a pas pour l'ordinaire des paſſions bien dangereuſes ; ſa paſſion la plus forte ſera de connoître la vérité, & ſon ambition de la montrer aux autres. La Philoſophie eſt propre à cultiver & le cœur & l'eſprit. Du côté des mœurs & de l'honnêteté celui qui réfléchit & raiſonne, n'a-t-il pas évidemment de l'avantage ſur celui qui ſe fait un principe de ne point raiſonner ?

Si l'ignorance eſt utile aux Prêtres & aux oppreſſeurs du genre humain, elle eſt très funeſte à la Société. L'homme dépourvu de lumieres ne jouit pas de ſa raiſon ; l'homme dépourvu de raiſon & de lumieres, eſt un ſauvage qui peut à chaque inſtant être entraîné dans le crime. La morale, ou la

ſcience des devoirs, ne s'aquiert que par l'étude de l'homme & de ſes rapports. Celui qui ne réfléchit point par lui-même, ne connoît point la vraie morale & marche d'un pas peu sûr dans le chemin de la vertu. Moins les hommes raiſonnent, & plus ils ſont méchants. Les ſauvages, les Princes, les Grands, les gens de la lie du peuple ſont communément les plus méchants des hommes, parce qu'ils ſont ceux qui raiſonnent le moins.

Le dévôt ne réfléchit jamais & ſe garde bien de raiſonner. Il craint tout examen; il ſuit l'autorité, & ſouvent même une conſcience erronée lui fait un ſaint devoir de commettre le mal. L'incrédule raiſonne, il conſulte l'expérience & la préfere au préjugé. S'il a raiſonné juſte, la conſcience s'éclaire; il trouve pour bien faire, des motifs plus réels que le dévôt, qui n'a d'autres motifs que ſes chimères, & qui jamais n'écoute la raiſon. Les motifs de l'incrédule ne ſont-ils pas aſſez puiſſants pour contrebalancer ſes paſſions? Eſt-il aſſez borné pour méconnoître les intérêts les plus réels qui devroient le contenir? Eh bien! il ſera vicieux & méchant; mais pour lors il ne ſera ni pire ni meilleur que tant d'hommes crédules qui, nonobſtant la Religion & ſes préceptes ſublimes, ne laiſſent pas de ſuivre une conduite que cette Religion condamne. Un aſſaſſin crédule eſt-il dous

moins à craindre, qu'un assassin qui ne croit rien? Un tyran bien dévôt est-il moins un tyran, qu'un tyran indévôt?

§ 181.

Rien de plus rare au monde que des hommes conséquents. Leurs opinions n'influent sur leur conduite, que lorsqu'elles se trouvent conformes à leurs tempéraments, à leurs passions, à leurs intérêts. Les opinions religieuses, d'après l'expérience journaliere, produisent beaucoup de mal contre très peu de bien; elles sont nuisibles, parce qu'elles s'accordent fort souvent avec les passions des tyrans, des ambitieux, des fanatiques & des Prêtres; elles ne sont d'aucun effet, parce qu'elles sont incapables de contrebalancer les intérêts présents du plus grands nombre des hommes. les principes religieux sont toujours mis de côté, quand ils s'opposent à des desirs ardents; sans être incrédule on se conduit alors comme si l'on ne croyoit rien.

On risque toujours de se tromper, quand on voudra juger des opinions des hommes par leur conduite, ou de leur conduite par leurs opinions. Un homme très religieux, nonobstant les principes insociables & cruels d'une Religion sanguinaire, sera quelquefois, par une heureuse inconséquence, humain, tolérant, modéré; pour lors les principes de sa Religion ne s'accordent pas avec la douceur de son caractère. Un libertin,

un débauché, un hypocrite, un adultère; un frippon nous montreront souvent qu'ils ont les idées les plus vraies sur les mœurs. Pourquoi ne les mettent-ils pas en pratique? C'est que leurs tempéraments, leur intérêts, leurs habitudes ne s'accordent point avec leurs théories sublimes. Les principes séveres de la morale Chrétienne, que tant de gens font passer pour divine, n'influent que très foiblement sur la conduite de ceux qui les prêchent aux autres. Ne nous disent-ils pas tous les jours, *de faire ce qu'ils prêchent & de ne pas faire ce qu'ils font.*

Les partisans de la Religion désignent assez communément les incrédules sous le nom de *libertins.* Il peut très bien se faire que beaucoup d'incrédules aient des mœurs déréglées; ces mœurs sont dûes à leurs tempéraments, & non à leurs opinions. Mais que fait leur conduite à ces opinions? Un homme sans mœurs ne peut-il donc pas être médecin, bon architecte, bon géometre, bon logicien, bon métaphysicien, bon raisonneur? avec une conduite irréprochable, on peut être un ignorant sur bien des choses & raisonner très mal. Quand il s'agit de la vérité, il nous importe peu de qui elle nous vienne. Ne jugeons pas des hommes par leurs opinions, ni des opinions par les hommes; jugeons des hommes par leur conduite, & leur opinions par leur confor-

mité avec l'expérience, la raiſon, l'utilité du genre humain.

§ 182.

Tout homme qui raiſonne devient bientôt incrédule, parce que le raiſonnement lui prouve que la Théologie n'eſt qu'un tiſſu de chimères; que la Religion eſt contraire à tous les principes du bon-ſens; qu'elle porte une teinte de fauſſetés dans toutes les connoiſſances humaines. L'homme ſenſible devient incrédule, parce qu'il voit que la Religion loin de rendre les hommes plus heureux, eſt la ſource premiere des plus grands déſordres & des calamités permanentes dont l'eſpece humaine eſt affligée. L'homme qui cherche ſon bien être & ſa propre tranquilité, examine ſa Religion & s'en détrompe, parce qu'il trouve auſſi incommode qu'inutile, de paſſer ſa vie à trembler devant des phantômes qui ne ſont faits pour en impoſer qu'à des femmelettes ou à des enfants.

Si quelquefois le libertinage, qui ne raiſonne guerres, conduit à l'irréligion, l'homme réglé dans ſes mœurs peut avoir des motifs très légitimes pour examiner ſa Religion & pour la bannir de ſon eſprit. Trop foibles pour en impoſer aux méchants, en qui le vice a jetté de profondes racines, les terreurs religieuſes affligent, tourmentent, accablent des imaginations inquiétes. Les ames ont-elles du courage & du reſſort?

Elle ont bientôt secoué un joug qu'elles ne portoient qu'en frémissant. Sont-elles foibles ou craintives? Elles traînent ce joug pendant toute leur vie; elles vieillissent en tremblant, ou du moins elles vivent dans des incertitudes accablantes.

Les Prêtres ont fait de Dieu un Etre si malin, si farouche, si propre à chagriner, qu'il est très peu d'hommes au monde qui ne desirassent au fond du cœur que ce Dieu n'existât pas. On ne vit point heureux, quand on tremble toujours. Vous adorez un Dieu terrible; ô dévôt! eh bien! vous le haïssez, vous voudriez qu'il ne fût pas. Peut-on ne pas desirer l'absence ou la destruction d'un maître, dont l'idée ne fait que tourmenter l'esprit? Ce sont les couleurs noires dont les Prêtres se servent pour peindre la Divinité qui, révoltent les cœurs, forcent à la haïr & a la rejetter.

§ 183.

Si la crainte a fait les Dieux, la crainte soutient leur Empire dans l'esprit des mortels; on les a de si bonne heure accoutumés à frissonner au seul nom de la Divinité, qu'elle est devenue pour eux un spectre, un lutin un loup-garoux qui les tourmente, & dont l'idée leur ôte le courage même de vouloir se rassûrer. Ils craignent que le spectre invisible ne les frappe, s'ils cessoient un instant d'avoir peur. Les dévôts craignent trop leur Dieu pour l'aimer sincérement

tèrement ; ils le ſervent en eſclaves qui, dans l'impoſſibilité d'échapper à ſa puiſſance, prennent le parti de flatter leur maître & qui, à force de mentir, ſe perſuadent à la fin qu'ils ont pour lui de l'amour. Ils font de néceſſité vertu. L'amour des dévôts pour leur Dieu & des eſclaves pour leurs deſpotes, n'eſt qu'un hommage ſervile & ſimulé qu'ils rendent à la force, auquel le cœur ne prend aucune part.

§ 184.

Les Docteurs Chrétiens ont fait leur Dieu ſi peu digne d'amour, que pluſieurs d'entre eux ont cru devoir diſpenſer de l'aimer, blaſphême qui fait frémir d'autres Docteurs moins ſinceres. St. Thomas, ayant prétendu qu'on eſt obligé d'aimer Dieu auſſitôt qu'on a l'uſage de ſa raiſon, le Jéſuite Sirmond lui répond que *c'eſt bientôt*. Le Jéſuite Vaſquez aſſûre qu'*il ſuffit d'aimer Dieu à l'article de la mort*. Hurtado, moins facile, dit qu'*il faut aimer Dieu tous les ans*. Henriquez ſe contente qu'on l'aime *tous les cinq ans* ; Sotus, *tous les Dimanches*. Surquoi fondées ? demande le pere Sirmond, qui ajoute que Suarez veut *qu'on aime Dieu quelquefois* : mais en quel temps ? il vous en fait juge ; il n'en ſait rien lui-même. *Or*, dit-il, *ce qu'un ſi ſavant Docteur ne ſait pas, qui pourra le ſavoir* ? Le même Jéſuite Sirmond continue en diſant, que *Dieu ne nous ordonne pas de l'aimer d'un amour*

*d'affection, & ne nous promet pas le ſalut à condition de lui donner notre cœur, c'eſt aſſez de lui obéir, & de l'aimer d'un amour effectif en exécutant ſes ordres; c'eſt là le ſeul amour que nous lui devons; & il ne nous a pas tant commendé de l'aimer que de ne point le haïr.* (12) Cette doctrine paroît hérétique, impie, abominable aux Janſéniſtes, qui par la ſévérité révoltante qu'ils attribuent à leur Dieu, le rendent encore bien moins aimable que les Jéſuites leurs adverſaires; ceux-ci, pour s'attirer des adhérents, peignent Dieu ſous des traits capables de raſſûrer les mortels les plus pervers. Ainſi, rien de moins décidé pour les Chrétiens, que la queſtion importante ſi l'on peut, ou ſi l'on doit aimer ou ne pas aimer Dieu. Parmi leur guides ſpirituels, les uns prétendent qu'il faût l'aimer de tout ſon cœur malgré toutes ſes rigueurs; d'autres, comme le P. Daniel, trouvent qu'*un acte de pur amour de Dieu eſt l'acte le plus héroïque de la vertu chrétienne, & que la foibleſſe humaine ne peut gueres s'élever ſi haut.* Le Jéſuite Peintereau va plus loin; il dit que *c'eſt un privilege de la nouvelle alliance, que la délivrance du joug fâcheux de l'amour divin.* (13)

(12) Voyez, *Apologie des lettres Provinciales.* Tome II.

(13) V. Ibidem.

§ 185.

C'eſt toujours le caractère de l'homme qui décide du caractère de ſon Dieu; chacun s'en fait un pour lui-même & d'après lui-même. L'homme gai, qui ſe livre à la diſſipation & aux plaiſirs ne peut pas ſe figurer que Dieu puiſſe être auſtère & rebarbatif; il lui faut un Dieu facile avec lequel on puiſſe entrer en compoſition. L'homme ſévere, chagrin, bilieux, d'une humeur âcre, veut un Dieu qui lui reſſemble, un Dieu qui faſſe trembler, & regarde comme des pervers, ceux qui n'admettent qu'un Dieu commode & facile à gagner. Les héréſies, les querelles, les ſchiſmes ſont néceſſaires. Les hommes étant conſtitués, organiſés, modifiés d'une façon qui ne peut être préciſément la même, pourroient-ils être d'accord ſur une chimere qui n'exiſte jamais que dans leurs propres cerveaux?

Les diſputes non moins cruelles qu'interminables qui s'élevent ſans ceſſe entre les miniſtres du ſeigneur ne ſont pas de nature à leur attirer la confiance de ceux qui les conſiderent d'un œil impartial. Comment ne pas ſe jetter dans l'incrédulité la plus complette à la vue de principes ſur leſquels ceux mêmes qui les enſeignent aux autres ne ſont jamais d'accord? Comment ne point former des doutes ſur l'exiſtence d'un Dieu; dont l'idée varie d'une façon ſi marquée dans les têtes de ſes miniſtres? Comment ne pas ſi-

nir par rejetter totalement un Dieu qui n'eſt qu'un amas informe de contradictions? Comment s'en rapporter à des Prêtres que nous voyons perpétuellement occupés à ſe combattre, à ſe traiter d'impies, & d'hérétiques, à ſe déchirer, à ſe perſécuter ſans pitié, ſur la maniere dont ils entendent les prétendues vérités qu'ils annoncent au monde!

§ 186.

L'exiſtence d'un Dieu eſt la baſe de toute religion. Cependant juſqu'ici cette importante vérité n'a point encore été démontrée, je ne dis pas de maniere à convaincre les incrédules, mais d'une maniere propre à ſatisfaire les Théologiens eux-mêmes. L'on a vu de tout temps des penſeurs profondément occupés à imaginer des preuves nouvelles de la vérité la plus intéreſſante pour les hommes! Quels ont été les fruits de leurs méditations & de leurs arguments? Ils ont laiſſé la choſe au même point; ils n'ont rien démontré; preſque toujours ils ont excité les clameurs de leurs confreres qui les ont accuſés d'avoir mal défendu la meilleure des cauſes.

§ 187.

Les Apologiſtes de la Religion nous répétent chaque jour que les paſſions ſeules ſont les incrédules; » c'eſt, diſent-ils, l'orgueil & le deſir de ſe diſtinguer qui font les athées; ils ne cherchent d'ailleurs à effa-

cer l'idée de Dieu de leur esprit, que parce qu'ils ont lieu de craindre ses jugemens rigoureux." Quelque soient les motifs qui portent les hommes à l'irréligion, il s'agit d'examiner s'ils ont rencontré la vérité. Nul homme n'agit sans motifs; examinons d'abords les argumens, nous examinerons les motifs ensuite; & nous verrons s'ils ne sont pas légitimes & plus sensés que ceux de tant de dévôts crédules, qui se laissent guider par des maîtres peu dignes de la confiance des hommes.

Vous dites donc, ô Prêtres du Seigneur, que les passions font les incrédules : vous prétendez qu'ils ne renoncent à la Religion que par intérêt, ou parce qu'elle contredit leurs penchants déréglés; vous assûrez qu'ils n'attaquent vos Dieux, que parce qu'ils appréhendent leurs rigueurs. Eh! vous mêmes, en défendant cette religion & ses chimeres, êtes-vous donc vraiment exempts de passions ou d'intérêts? Qui est-ce qui retire les émoluments de cette religion pour laquelle les Prêtres font éclater tant de zèle? Ce sont les Prêtres. A qui la Religion procure-t-elle du pouvoir, du crédit, des honneurs, des richesses? C'est aux Prêtres. Qui est-ce qui fait la guerre en tout pays à la raison, à la science, à la vérité, à la philosophie, & les rend odieuses aux souverains & aux peuples? Ce sont les Prêtres. Qui est-ce qui profite sur la terre de l'ignorance des hommes & de

leurs vains préjugés ? Ce sont les Prêtres. Vous êtes, ô Prêtres, récompensés, honorés & payés pour tromper les mortels & vous faites punir ceux, qui les détrompent. Les folies des hommes vous procurent des bénéfices, des offrandes, des expiations ; les vérités les plus utiles ne procurent à ceux qui les annoncent que des chaînes, des supplices, des bûchers. Que l'univers juge entre nous.

§ 188.

L'orgueil & la vanité furent & seront toujours des vices inhérents au Sacerdoce. Est-il rien de plus capable de rendre des hommes altiers & vains, que la prétention d'exercer un pouvoir émané du ciel, de posséder un caractère sacré, d'être les envoyés & les ministres du Très-Haut ? Ces dispositions ne sont-elles pas continuellement alimentées par la crédulité des peuples, par les déférences & les respects des souverains, par les immunités, les priviléges les distinctions dont on voit jouir le clergé ? Le vulgaire est en tout pays, bien plus dévoué à ses guides spirituels, qu'il prend pour des hommes divins, qu'à ses supérieurs temporels qu'il ne regarde que comme des hommes ordinaires. Le curé d'un village y joue un bien plus grand rôle que le seigneur ou que le juge. Un Prêtre, chez les Chrétiens, se croit fort au-dessus d'un Roi ou d'un Empereur. Un Grand d'Espagne, ayant parlé

vivement à un Moine, celui-ci lui dit arrogamment, *apprenez à respecter un homme qui a tous les jours votre Dieu dans ses mains, & votre Reine à ses pieds.*

Les Prêtres ont-ils donc bien le droit d'accuser les incrédules d'orgueil? Se distinguent-ils eux-mêmes par une rare modestie ou par une profonde humilité? N'est-il pas évident que le desir de dominer les hommes, est de l'essence même de leur métier? Si les ministres du seigneur étoient vraiment modestes, les verroit-on si avides de respects; si prompts à s'irriter de toutes les contradictions; si décisifs, si cruels à se venger de ceux dont les opinions les blessent? La science modeste ne fait-elle pas sentir combien la vérité est difficile à démêler? Quelle autre passion qu'un orgueil effréné, peut rendre des hommes si farouches, si vindicatifs, si dépourvus d'indulgence & de douceur? Quoi de plus présomptueux que d'armer des nations & de faire couler des flots de sang pour établir ou défendre de futiles conjectures?

Vous dites, ô Docteurs! que ce'st la présomption qui fait seule des athées: aprenez leur donc ce que c'est que votre Dieu; instruisez-les de son essence; parlez-en d'une façon intelligible; dites-en des choses raisonnables & qui ne soient pas ou contradictoires ou impossibles. Si vous êtes hors d'état de les satisfaire; si jusqu'ici nul d'entre vous

n'a pu démontrer l'existence de Dieu d'une façon claire & convaincante ; si de votre aveu son essence est aussi voilée pour vous que pour le reste des mortels ; pardonnez à ceux qui ne peuvent admettre ce qu'ils ne peuvent ni entendre ni concilier ; ne taxez pas de présomption ou de vanité ceux qui ont la sincérité d'avouer leur ignorance ; n'accusez pas de folie ceux qui se trouvent dans l'impossibilité de croire des contradictions ; & rougissez une bonne fois d'exciter la haine des peuples & la fureur des souverains contre des hommes qui ne pensent pas comme vous sur un Etre dont vous-mêmes n'avez aucune idée. Est-il rien de plus téméraire & de plus extravaguant que de raisonner d'un objet que l'on se reconnoît dans l'impossibilité de concevoir ?

Vous nous répétez sans cesse, que c'est la corruption du cœur qui produit l'athéisme, que l'on ne secoue le joug de la Divinité, que parce qu'on craint ses jugements redoutables. Mais pourquoi nous peignez-vous votre Dieu sous des traits si choquants qu'ils deviennent insoutenables ? Pourquoi ce Dieu si puissant permet-il qu'il y ait des cours si corrompus ? Comment ne point faire des efforts pour secouer le joug d'un tyran qui, pouvant faire ce qu'il veut du cœur des hommes, consent qu'ils se pervertissent, les endurcit, les aveugle, leur refuse ses graces, afin d'avoir la satisfaction de les punir par

des châtiments éternels, d'avoir été endurcis, aveuglés & de n'avoir pas eu les graces qu'il leur a refusées ? Il faut que les Théologiens & les Prêtres se croient bien sûrs des graces du ciel & d'un avenir heureux, pour ne point détester un maître aussi bizarre que le Dieu qu'ils nous annoncent. Un Dieu qui damne éternellement est évidemment le plus odieux des Etres, que l'esprit humain puisse inventer.

§ 189.

Nul homme sur la terre n'est véritablement intéressé au maintien de l'erreur : elle est forcée tôt ou tard de céder à la vérité. L'intérêt général finit par éclairer les mortels ; les passions elles-mêmes contribuent quelquefois à briser pour eux quelques chaînons de préjugés. Les passions de quelques souverains n'ont-elles pas anéanti depuis deux siecles dans quelques contrées de l'Europe, le pouvoir tyrannique qu'un Pontife trop altier exerçoit autrefois sur tous les Princes de sa secte ? La politique, devenue plus éclairée, a dépouillé le clergé des biens immenses que la crédulité avoit accumulés dans ses mains. Cet exemple mémorable ne devroit-il pas faire sentir aux Prêtres mêmes, que les préjugés n'ont qu'un temps, & que la vérité seule est capable d'assûrer un bien-être solide ?

En caressant les souverains ; en leur forgeant des droits divins ; en les devinisant,

en leur livrant les peuples pieds & poing liés, les Miniſtres du Très-Haut n'ont-il pas vu qu'ils travailloient à en faire des Tyrans ? N'ont-ils donc pas lieu d'appréhender que les idoles giganteſques, qu'ils élevent juſqu'aux nues, ne les écraſent un jour eux-mêmes de leur énorme poids ? Mille exemples ne leur prouvent-ils pas qu'ils doivent craindre que ces lions déchaînés, après avoir dévoré les nations, ne les dévorent à leur tour ?

Nous reſpecterons les Prêtres, quand ils deviendront citoyens. Qu'ils ſe ſervent, s'ils peuvent, de l'autorité du ciel pour faire peur à ces Princes qui ſans ceſſe déſolent la terre. Qu'ils ne leur adjugent plus le droit affreux d'être injuſtes impunément. Qu'ils reconnoiſſent que nul ſujet d'un Etat n'eſt intéreſſé à vivre ſous la tyrannie ; qu'ils faſſent ſentir aux ſouverains qu'ils ne ſont point intéreſſés eux-mêmes à exercer un pouvoir qui, les rendant odieux, nuiroit à leur propre ſûreté, à leur propre puiſſance, à leur propre grandeur. Enfin que les Prêtres & les Rois détrompés, reconnoiſſent que nulle puiſſance n'eſt ſûre, ſi elle ne ſe fonde ſur la vérité, la raiſon & l'équité.

§ 190.

Les Miniſtres des Dieux, en faiſant une guerre ſanglante à la raiſon humaine, qu'ils devroient développer, agiſſent évidemment contre leurs propres intérêts. Quel ſeroit

leur pouvoir, leur considération, leur empire sur les hommes les plus sages? Quelle seroit la reconnoissance des peuples pour eux, si, au lieu de s'occuper de leurs disputes vaines, ils se fussent appliqués à des sciences vraiment utiles; ils eussent cherché les vrais principes de la physique, du gouvernement & des mœurs! Qui oseroit reprocher son opulence & son crédit à un corps qui, consacrant son loisir & son autorité au bien public, se serviroit de l'un pour méditer, & de l'autre pour éclairer également les esprits des souverains & des sujets!

Prêtres! laissez-là vos chimères, vos dogmes inintelligibles, vos querelles mépriſables: relégués dans les Régions imaginaires ces phantômes, qui ne pouvoient vous être utiles que dans l'enfance des nations. Prenez enfin le ton de la raison. Au lieu de sonner le tocsin de la persécution contre vos adversaires; au lieu d'entretenir les peuples de disputes insensées; au lieu de leur prêcher des vertus inutiles & fanatiques, prêchez-nous une morale humaine & sociable; prêchez-nous des vertus réellement utiles au monde; devenez les apôtres de la raison, les lumieres des nations, les défenseurs de la liberté, les réformateurs des abus, les amis de la vérité; & nous vous bénirons, nous vous honorerons, nous vous chérirons; tout vous assûrera un empire éternel sur les cœurs de vos concitoyens.

§ 191.

Les Philoſophes de tout temps ont pris dans les nations le rôle qui ſembloit deſtiné aux miniſtres de la religion. La haine de ceux-ci pour la philoſophie, ne fût jamais qu'une jalouſie de métier. Tous les hommes accoutumés à penſer, au lieu de chercher à ſe nuire & à ſe décrier, ne devroient-ils pas réunir leurs efforts pour combattre l'erreur, pour chercher la vérité, & ſur-tout pour mettre en fuite les préjugés dont les ſouverains & les ſujets ſouffrent également, & dont les fauteurs eux-mêmes finiſſent tôt ou tard par être les victimes?

Entre les mains d'un gouvernement éclairé, les Prêtres deviendroient les plus utiles des citoyens. Des hommes, déjà richement ſtipendiés par l'Etat, & diſpenſés du ſoin de pourvoir à leur propre ſubſiſtance, auroient-ils rien de mieux à faire que de s'inſtruire eux-mêmes, afin de ſe mettre en état de travailler à l'inſtruction des autres? Leur eſprit ne ſeroit-il pas plus ſatisfait de découvrir des vérités lumineuſes, que de s'égarer ſans fruit dans d'épaiſſes ténebres? Seroit-il plus difficile de démêler les principes ſi clairs d'une morale faite pour l'homme, que les principes imaginaires d'une morale divine & théologique? Les hommes les plus ordinaires auroient-ils autant de peine à fixer dans leurs têtes les notions ſimples de leurs devoirs, que de charger leur mémoire de myſtères,

de mots inintelligibles, de définitions obscures, auxquelles il leur est impossible de jamais rien concevoir? Que de tems & de peines perdues, pour apprendre & enseigner aux hommes des choses qui ne leur sont d'aucune utilité réelle!

Que de ressources pour l'utilité publique, pour encourager le progrès des sciences, & l'avancement des connoissances, pour l'éducation de la jeunesse, ne présenteroient pas à des Souverains bien intentionnés tant de Monastères, qui dans un grand nombre de pays dévorent les nations sans aucuns fruits pour elles! mais la superstition, jalouse de son empire exclusif, semble n'avoir voulu former que des Etres inutiles. Quel parti ne pourroit-on pas tirer d'une foule de cénobites des deux sexes, que nous voyons en tant de contrées si amplement dotés pour ne rien faire? Au lieu de les occuper de contemplations stériles, de prieres machinales, de pratiques minutieuses; au lieu de les accabler de jeûnes & d'austérités, que n'excite-t-on entre eux une émulation salutaire qui les porte à chercher les moyens de servir utilement le monde, auquel des vœux fatals les obligent de mourir? Au lieu de remplir dans la jeunesse les esprits de leurs éleves de fables, de dogmes stériles, de puérilités, pourquoi n'oblige-t-on, ou n'invite-t-on pas les Prêtres à leur apprendre des choses vraies, & à en faire des citoyens utiles à la Patrie?

De la maniere dont on éleve les hommes ils ne ſont utiles qu'au clergé qui les aveugle, & aux Tyrans qui les dépouillent.

§ 192.

Les partiſans de la crédulité accuſent ſouvent les incrédules d'être de mauvaiſe foi, parce qu'on les voit quelquefois chanceler dans leurs principes, changer d'opinions dans la maladie, & ſe rétracter à la mort. Quand le corps eſt dérangé, la faculté de raiſonner ſe dérangé communément avec lui. L'homme infirme & caduc, aux approches de ſa fin, s'apperçoit quelquefois lui-même que ſa raiſon l'abandonne; il ſent que le préjugé revient. Il eſt des maladies dont le propre eſt d'abattre le courage, de rendre puſillanime & d'affoiblir le cerveau; il en eſt d'autres qui, en détruiſant le corps, ne troublent point la raiſon. Quoiqu'il en ſoit, un incrédule qui ſe dédit dans la maladie, n'eſt ni plus rare, ni plus extraordinaire qu'un dévôt, qui ſe permet de négliger, en ſanté, les devoirs que ſa Religion lui preſcrit de la façon la plus formelle.

Cléomenes, Roi de Sparte, ayant montré peu de reſpect pour les Dieux pendant le cours de ſon règne, devint ſuperſtitieux à la fin de ſes jours; dans la vue d'intéreſſer le ciel en faveur de ſes jours, il fit venir auprès de lui une foule de Prêtres & de ſacrificateurs. Un de ſes amis lui en ayant montré ſa ſurpriſe, *de quoi vous étonnez-*

*vous*, lui dit Cléomenes, *je ne ſuis plus ce que j'étois ; & n'étant plus le même, je ne puis plus penſer de la même maniere.*

Les Miniſteres de la Religion démentent aſſez ſouvent dans leur conduite journaliere les principes rigoureux qu'ils enſeignent aux autres, pour que les incrédules à leur tour ſe croient en droit de les accuſer de mauvaiſe foi. Si quelques incrédules démentent, ſoit à la mort, ſoit durant la maladie, les opinions qu'ils ſoutenoient en ſanté, les Prêtres ne démantent-ils pas en ſanté, les opinions ſévéres de la Religion qu'ils ſoutiennent ? Voyons-nous donc un grand nombre de Prélats humbles, généreux, dépourvus d'ambition, ennemis du faſte & des grandeurs, amis de la pauvreté ? Enfin voyons-nous la conduite de beaucoup de Prêtres Chrétiens s'accorder avec la morale auſtère du Chriſt, leur Dieu & leur modele ?

§ 193.

L'athéiſme, nous dit-on, rompt tous les liens de la Société. Sans la croyance d'un Dieu, que devient la ſainteté des ſerments ? Comment lier un athée, qui ne peut ſérieuſement atteſter la Divinité ? Mais le ſerment donne-t-il donc de la force à l'obligation où nous ſommes de remplir les engagements contractés ? Quiconque eſt aſſez intrépide pour mentir, ſera-t-il moins intrépide pour manquer à ſa parole, ou aſſez

injuſte pour violer ſes engagements, au mépris de l'eſtime des hommes, n'y ſera pas plus fidèle pour avoir pris tous les Dieux à témoins de ſes ſerments. Ceux qui ſe mettent au-deſſus des jugements des hommes, ſe mettent bientôt au-deſſus des jugements de Dieu. Les Princes ne ſont-ils pas de tous les mortels les plus prompt à jurer, & les plus prompts à violer les ſerments qu'ils ont faits?

§ 194.

*Il faut*, nous dit-on ſans ceſſe, *il faut une Religion au peuple. Si les perſonnes éclairées n'ont pas beſoin du frein de l'opinion, il eſt du moins néceſſaire à des hommes groſſiers, en qui l'éducation n'a point développé la raiſon.* Eſt-il donc bien vrai que la Religion ſoit un frain pour le peuple? Voyons-nous que cette Religion l'empêche de ſe livrer à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la brutalité, à la violence, à la fraude, à toutes ſortes d'excès? Un peuple qui n'auroit aucune idée de la Divinité, pourroit-il ſe conduire d'une façon plus déteſtable, que tant de peuples crédules parmi leſquels on voit régner la diſſolution & les vices les plus indignes des Etres raiſonnables? Au ſortir de ſes Temples, ne voit-on pas l'artiſan ou l'homme du peuple ſe jetter tête baiſée dans ſes déréglements ordinaires, & ſe perſuader que les hommages périodiques qu'il a rendus à ſon Dieu, le

le mettent en droit de suivre sans remords ses habitudes vicieuses & ses penchants habituels ? Enfin, si les peuples sont si grossiers & si peu raisonnables, leur stupidité n'est-elle point dûe à la négligence des Princes, qui ne s'embarassent aucunement de l'éducation publique, ou qui s'opposent à l'instruction des leurs sujets ? Enfin la déraison des peuples n'est-elle pas visiblement l'ouvrage des Prêtres, qui, au lieu d'instruire les hommes dans une morale sensée, ne les entretiennent jamais que de fables, de rêveries, de pratiques, de chimères & de fausses vertus dans lesquelles ils font tout consister.

La Religion n'est pour le peuple qu'un vain appareil de cérémonies, auquel il tient par habitude, qui amuse ses yeux, qui remue passagerement son esprit engourdi, sans influer sur sa conduite, & sans corriger ses mœurs ; de l'aveu même des ministres des autels, rien de plus rare que cette Religion *intérieure* & *spirituelle*, qui seule est capable de régler la vie de l'homme & de triompher de ses penchants. En bonne foi, dans le peuple le plus nombreux & le plus dévôt, est-il bien des têtes capables de savoir les principes de leur système religieux, & qui leur trouvent assez de force pour étouffer leurs inclinations perverses ?

Bien des gens nous diront qu'il vaut mieux avoir un frein quelconque, que de n'en avoir aucun. Ils prétendront que si la Religion n'en impose pas au grand nombre, elle sert au moins à contenir quelques individus, qui, sans elle, se livreroient au crime sans remods. Il faut, sans doute, un frein aux hommes, mais il ne leur faut pas un frein imaginaire; il leur faut des freins réels & visibles, il leur faut des craintes véritables, bien plus propres à les contenir, que des terreurs paniques & des chimères. La Religion ne fait peur qu'à quelques esprits pusillanimes que la foiblesse de leur caractère rend déjà peu redoutables à leurs concitoyens. Un gouvernement équitable, des loix séveres, une morale bien saine en imposent également à tout le monde; il n'est au moins personne qui ne soit forcé d'y croire, & qui ne sente le danger de ne s'y pas conformer.

§ 195.

On demandera peut-être si l'athéisme raisonné peut convenir à la multitude. Je réponds que tout système qui demande de la discussion, n'est pas fait pour la multitude. A quoi peut donc servir de prêcher l'athéisme? Celà peut au moins faire sentir à tous ceux qui raisonnent, que rien n'est plus extravaguant que de s'inquiéter soi-même, & que rien n'est plus injuste que d'inquiéter les autres pour des conjectures destituées

de fondement. Quand au vulgaire, qui jamais ne raisonne, les arguments d'un athée ne sont pas plus faits pour lui, que les systêmes d'un Physicien, les observations d'un Astronome, les expériences d'un Chimiste, les calcul d'un Géometre, les recherches d'un Médecin, les dessins d'un Architecte, les plaidoyers d'un Avocat, qui tous travaillent pour le peuple à son insu.

Les arguments métaphysiques de la Théologie & les disputes religieuses qui occupent depuis long-temps tant de profonds rêveurs, sont-ils donc plus faits pour le commun des hommes, que les arguments d'un athée? Bien plus, les principes de l'athéisme, fondés sur le Bon-sens naturel, ne sont-ils pas plus intelligibles, que ceux d'une Théologie que nous voyons hérissée de difficultés insolubles pour les esprits mêmes les plus exercés? Le peuple en tout pays possede une Religion, à laquelle il n'entend rien, qu'il n'examine point, & qu'il suit par routine; ses Prêtres s'occupent seuls de la Théologie, trop sublime pour lui. Si par hazard le peuple venoit à perdre cette Théologie inconnue, il pourroit se consoler de la perte d'une chose qui, non-seulement lui est parfaitement inutile, mais encore, qui produit en lui des fermentations très dangereuses.

Ce seroit une entreprise bien folle que d'écrire pour le vulgaire, ou de prétendre tout d'un coup le guérir de ses préjugés. On n'écrit que pour ceux qui lisent & qui raisonnent; le peuple ne lit gueres & raisonne encore moins. Les personnes sensées & paisibles s'éclairent, les lumieres se répandent peu à peu & parviennent à la longue à frapper les yeux du peuple même. D'un autre côté, ceux qui trompent les hommes, ne prennent-ils pas souvent eux-mêmes le soin de les détromper?

§ 196.

Si la Théologie est une branche de commerce utile aux Théologiens, il est très démontré qu'elle est & superflue, & nuisible au reste de la Société. L'intérêt des hommes parvient à leur dessiller les yeux tôt ou tard. Les Souverains & les peuples reconnoîtront, sans doute, un jour, l'indifférence & le profond mépris que mérite une science futile qui ne sert qu'à troubler les hommes, sans les rendre meilleurs. On sentira l'inutilité de tant de pratiques dispendieuses qui ne contribuent nullement à la félicité publique; on rougira de tant de querelles pitoyables qui cesseront d'altérer la tranquillité des Etats, dès qu'on cessera d'y attacher une importance ridicule.

Princes! au lieu de prendre part aux combats insensés de vos Prêtres; au lieu d'épouser follement leurs querelles imper-

finences ; au lieu de prétendre soumettre tous vos sujets à des opinions uniformes, occupez-vous de leur bonheur en ce monde & ne vous inquiétez pas du sort qui les attend dans un autre. Gouvernez-les équitablement ; donnez leur de bonnes loix, respectez leur liberté & leur propriété ; veillez à leur éducation ; encouragez les dans leurs travaux ; récompensez leurs talents & leurs vertus ; réprimez la licence ; & ne vous occupez pas de leur façon de penser sur des objets inutiles & pour eux & pour vous ; alors vous n'aurez plus besoin de fictions pour vous faire obéir ; vous deviendrez les seuls guides de vos sujets ; leurs idées seront uniformes sur les sentiments d'amour & de respect qui vous seront dûs. Les fables théologiques ne sont utiles qu'aux tyrans qui méconnoissent l'art de règner sur des Etres raisonnables.

§ 197.

Faut-il donc de puissants efforts de génie, pour comprendre que ce qui est au-dessus de l'homme, n'est pas fait pour des hommes ; que ce qui est surnaturel, n'est pas fait pour des Etres naturels ; que des mystères impénétrables ne sont pas faits pour des esprits bornés ? Si des Théologiens sont assez fous pour disputer entre eux sur des objets qu'ils reconnoissent inintelligibles pour eux-mêmes, la Société doit-elle dont prendre part à leurs folles querelles ? Faut-il que le

ſang des peuples coule pour faire valoir les conjectures de quelques rêveurs entêtés ? S'il eſt très difficile de guérir les Théologiens de leur manie, & les peuples de leurs préjugés, il eſt au moins très facile d'empêcher que les extravagances des uns, & la ſotiſe des autres ne produiſent des effets pernicieux. Qu'il ſoit permis à chacun de penſer comme il voudra ; mais qu'il ne lui ſoit jamais permis de nuire pour ſa façon de penſer. Si les chefs des nations étoient plus juſtes & plus ſenſés, les opinions théologiques n'intéreſſeroient pas plus la tranquillité publique, que les diſputes des Phyſiciens, des Médecins, des Grammairiens & des Critiques. C'eſt la tyrannie des Princes qui fait que des querelles théologiques ont des conſéquences ſérieuſes pour les Etats. Quand les Rois ceſſeront de ſe mêler de Théologie, les diſputes des Théologiens ne ſeront plus à craindre.

Ceux qui nous vantent ſi fort l'importance & l'utilité de la Religion, devroient bien nous montrer les heureux effets qu'elle produit & les avantages que les diſputes & les ſpéculations abſtraites de la Théologie peuvent procurer aux portefaix, aux artiſans, aux laboureurs, aux harangeres, aux femmes, & à tant de valets corrompus dont nous voyons les grandes villes remplies. Les gens de cette eſpece ont tous de la Religion ; ils ont ce qu'on appelle *la foi*

*du Charbonier*; leurs Curés croient pour eux; ils adhérent de bouche à la croyance inconnue de leurs guides; ils écoutent assidument les sermons, ils assistent régulièrement aux cérémonies; ils croiroient faire un grand crime de transgresser aucunes des ordonnances auxquelles, dès leur enfance, on leur a dit de se conformer. Quel bien pour les mœurs résulte-t-il de tout celà? Aucun; ils n'ont nulle idée de la morale, & vous les voyez se permettre toutes les friponneries, les fraudes, les rapines & les excès que la loi ne punit pas.

Le peuple dans le vrai n'a nulle idée de sa Religion; ce qu'il appelle Religion n'est qu'un attachement aveugle à des opinions inconnues & à des pratiques mystérieuses. Dans le fait, ôter la Religion au peuple, c'est ne lui rien ôter. Si l'on parvenoit à ébranler ou à guérir ses préjugés, on ne feroit que diminuer ou anéantir la confiance dangereuse qu'il a dans des guides intéressés & lui apprendre à se défier de ceux qui, sous prétexte de la Religion, le portent très souvent à des excès funestes.

§ 198.

Sous prétexte d'instruire & d'éclairer les hommes, la Religion les retient réellement dans l'ignorance & leur ôte jusqu'au desir de connoître les objets qui les intéressent le plus. Il n'existe point pour les peuples d'autres regle de conduite, que celle qu'il

plaît à leurs Prêtres de leur indiquer. La Religion tient lieu de tout; mais, ténébreuse elle-même, elle est plus propre à égarer les mortels, qu'à les guider dans la route de la science & du bonheur; la physique, la morale, la législation, la politique sont des énigmes pour eux. L'homme aveuglé par ses préjugés religieux, est dans l'impossibilité de connoître sa propre nature, de cultiver sa raison, de faire des expériences; il craint la vérité, dès quelle ne s'accorde pas avec ses opinions. Tout concourt à rendre les peuples dévôts, mais tout s'oppose à ce qu'ils soient humains, raisonnables, vertueux. La Religion ne semble avoir pour objet que de retrécir le cœur & l'esprit des hommes.

La guerre qui subsista toujours entre les Prêtres & les meilleurs esprits de tous les siecles, vient de ce que les sages s'apperçurent des entraves que la superstition voulut donner en tout temps à l'esprit humain, qu'elle prétendit retenir dans une enfance éternelle; elle ne l'occupa que de fables; elle l'accabla de terreurs; elle l'effraya par des phantômes qui l'empêcherent de marcher en avant. Incapable de se perfectionner elle-même, la Théologie opposa des barrieres insurmontables aux progrès des connoissances véritables; elle ne parut occupée que du soin de tenir les nations & leurs chefs dans l'ignorance la plus profonde de

leurs vrais intérêts, de leurs rapports, de leurs devoirs, des motifs réels qui peuvent les porter à bien faire. Elle ne fait qu'obscurcir la morale, rendre ses principes arbitraires, la soumettre aux caprices des Dieux ou de leurs Ministres. Elle convertit l'art de gouverner les hommes, en une tyrannie mystérieuse qui devient le fléau des nations. Elle change les Princes, en des despotes injustes & licentieux, & les peuples, en des esclaves ignorants qui se corrompent pour mériter la faveur de leurs maîtres.

§ 199.

Pour peu qu'on se donne la peine de suivre l'histoire de l'esprit humain, on reconnoîtra sans peine que la Théologie s'est bien gardée d'en reculer les bornes, Elle commença d'abord par le repaître de fables qu'elle débita comme des vérités sacrées. Elle fit éclorre la Poësie, qui remplit l'imagination des peuples de ses fictions puériles: elle ne les entretint que de ses Dieux & de leurs faits incroyables. En un mot, la Religion traita toujours les hommes comme des enfans qu'elle endormit par des contes, que ses ministres voudroient continuer à faire encore passer pour des vérités incontestables.

Si les Ministres des Dieux firent quelquefois des découvertes utiles, ils eûrent toûjours soin de leur donner un ton énigmatique, & de les envelopper des ombres du

myſtère. Les Pythagores & les Platons pour acquérir quelque futiles connoiſſances, furent obligés de ramper aux pieds des Prêtres, de ſe faire initier à leurs myſtères, d'eſſuyer les épreuves qu'ils voulurent leur impoſer : c'eſt à ce prix qu'il leur fut permis de puiſer leurs notions exaltées, ſi ſéduiſantes encore pour tous ceux qui n'admirent que ce qui eſt parfaitement inintelligible. Ce fut chez des Prêtres Egyptiens, Indiens, Chaldéens ; ce fut dans les écoles de ces rêveurs, intéreſſés par état à dérouter la raiſon humaine, que la philoſophie fut obligée d'emprunter ſes premiers rudimens : obſcure ou fauſſe dans ſes principes, mêlée de fictions & de fables ; uniquement faite pour éblouir l'imagination, cette philoſophie ne marcha qu'en chancelant & ne fit que balbutier ; au lieu d'éclairer l'eſprit, elle l'aveugla & le détourna d'objets vraiment utiles.

Les Spéculations Théologiques & les rêveries myſtiques des anciens ſont même de nos jours en poſſeſſion de faire la loi dans une grande partie du monde philoſophique : adoptées par la Théologie moderne, on ne peut encore s'en écarter ſans héréſie. Elles nous entretiennent d'*Etres Aëriens*, d'*Eſprits*, d'*Anges*, de *Démons*, de *Génies* & d'autres phantômes qui ſont l'objet des méditations de nos plus profonds penſeurs, & qui ſervent de baſe à la *métaphyſique* ; ſcience abſtraite & futile, ſur laquelle les plus

grands génies se sont vainement exercés depuis des milliers d'années. Ainsi des hypothèses imaginées par quelques rêveurs de Memphis & de Babylone, demeurent les fondemens d'une science révérée pour son obscurité, qui la fait passer pour merveilleuse & divine.

Les premiers Législateurs des nations furent des Prêtres; les premiers Mythologues & Poëtes furent des Prêtres; les premiers Savants furent des Prêtres; les premiers Médecins furent des Prêtres. Entre leurs mains la science devint une chose sacrée, interdite aux profanes: ils ne parlerent que par des allégories, des emblêmes, des énigmes, des oracles ambigus: moyens très propres à exciter la curiosité, à faire travailler l'imagination, & sur-tout à inspirer au vulgaire étonné, un saint respect pour des hommes que l'on crut instruits par le ciel, capables d'y lire les destinées de la terre, & qui se donnoient hardiment pour les organes de la Divinité.

§ 200.

Les Religions de ces Prêtres antiques ont disparu, ou plutôt elles n'ont fait que changer de forme. Quoique nos Théologiens modernes les regardent comme des imposteurs, ils ont eu soin de recueillir bien des fragments épars de leurs systêmes religieux, dont l'ensemble n'existe plus pour nous: nous retrouvons encore dans nos religions

modernes, non seulement leurs dogmes métaphysiques que la Théologie n'a fait que r'abiller d'une autre façon, mais encore nous y voyons des restes remarquables de leurs pratiques superstitieuses, de leur théurgie, de leur magie, de leurs enchantemens. On ordonne encore aux Chrétiens de méditer avec respect les monumens qui leur restent des Législateurs, des Prêtres, des *Prophetes* de la Religion Hébraïque qui, selon les apparences, avoit emprunté de l'Egypte les notions bizarres dont nous la voyons remplie. Ainsi des extravagances imaginées par des fourbes ou des rêveurs idolâtres, sont encore des opinions sacrées pour les Chrétiens!

Pour peu que l'on jette les yeux sur l'histoire, on trouve des conformités frappantes entre toutes les religions des hommes. Par toute la terre, on voit les notions religieuses affliger & réjouir périodiquement les peuples; par-tout on voit des rites, des pratiques, souvent abominables, des mystères redoutables occuper les esprits & devenir les objets de leurs méditations. On voit les différentes superstitions emprunter les unes des autres & leurs rêveries abstraites & leurs cérémonies. Les Religions ne sont pour l'ordinaire que des rapsodies informes combinées par de nouveaux Docteurs, qui pour les composer se sont servis des matériaux de leurs prédécesseurs, en se réservant le

droit d'ajouter ou de retrancher ce qui ne convenoit point à leurs vues présentes. La Religion d'Egypte servit évidemment de base à la Religion de Moyse, qui en bannit le culte des idoles; Moyse ne fut qu'un Egyptien schismatique. Le Christianisme n'est qu'un Judaïsme réformé. Le Mahométisme est composé du Judaïsme, du Christianisme & de l'ancienne Religion d'Arabie, &c.

§ 201.

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, la Théologie fut seule en possession de régler la marche de la Philosophie: quels secours lui a-t-elle prêtés? Elle la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires; elle convertit l'art de raisonner, en une science de mots; elle jetta l'esprit humain dans les régions aériennes de la métaphysique, où il s'occupa sans succès à sonder des abîmes inutiles & dangereux. Aux causes physiques & simples, cette Philpsophie substitua des causes surnaturelles, ou plutôt des causes vraiment *occultes*: elle expliqua des phénomenes difficiles par des agents plus inconcevables que ces phénomenes. Elle remplit le discours de mots vuides de sens, incapables de rendre raison des choses, plus propres à obscurcir qu'à éclairer, & qui ne semblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de son esprit, lui donner de la défiance contre les

principes de la raiſon & de l'évidence, & entourer la vérité d'un rempart inſurmontable.

§. 202.

Si l'on vouloit en croire les partiſans de la Religion, ſans elle rien ne pourroit s'expliquer dans le monde; la nature ſeroit une énigme continuelle; l'homme ſeroit dans l'impoſſibilité de ſe comprendre lui-même. Mais au fond, qu'eſt-ce que cette religion nous explique? Plus on examine, & plus on trouve que ſes notions théologiques ne ſont propres qu'à embrouiller toutes nos idées; elles changent tout en myſtères; elles nous expliquent des choſes difficiles par des choſes impoſſibles. Eſt-ce donc expliquer les choſes que de les attribuer à des agents inconnus, à des puiſſances inviſibles, à des cauſes immatérielles? L'eſprit humain eſt-il bien éclairci quand dans ſon embarras, on le renvoie *aux profondeurs des tréſors de la ſageſſe divine*, ſur leſquelles on lui répete à tout moment qu'il porteroit envain ſes regards téméraires? La nature Divine, à laquelle on ne conçoit rien, peut-elle faire concevoir la nature de l'homme que l'on trouve déjà ſi difficile à expliquer?

Demandez à un Philoſophe Chrétien qu'elle eſt l'origine du monde? Il vous répondra, que c'eſt Dieu qui a créé l'univers.

Qu'eſt-ce que Dieu? On n'en ſait rien. Qu'eſt-ce que créer? On n'en a nulle idée. Quelle eſt la cauſe des peſtes, des famines, des guerres, des ſéchereſſes, des inondations, des tremblements de terre? C'eſt la colère de Dieu. Quels remèdes oppoſer à ces calamités? Des prieres, des ſacrifices, des proceſſions, des offrandes, des cérémonies; ſont, nous dit-on, les vrais moyens de déſarmer la fureur céleſte. Mais pourquoi le ciel eſt-il en courroux? C'eſt que les hommes ſont méchants. Pourquoi les hommes ſont-ils méchants? C'eſt que leur nature eſt corrompue. Quelle eſt la cauſe de cette corruption? C'eſt, vous dit auſſitôt un Théologien d'Europe parce que le premier homme, ſéduit par la premiere femme, a mangé d'une pomme à laquelle ſon Dieu lui avoit défendu de toucher. Qui eſt-ce qui engagea cette femme à faire une telle ſottiſe? C'eſt le Diable. Mais qui a crée le Diable? C'eſt Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il créé ce Diable, deſtiné a pervertir le genre humain? On n'en ſait rien, c'eſt un myſtère caché dans le ſein de la Divinité.

La terre tourne-t-elle au-tour du ſoleil? Il y a deux ſiécles que le Phyſicien dévôt vous auroit répondu que l'on ne pouvoit le penſer ſans blaſphême, vû qu'un pareil ſyſtême ne pouvoit s'accorder avec les livres ſaints que tout Chrétien révere comme in-

ſpirés par la Divinité même. Qu'en penſe-t-on aujourd'hui ? Nonobſtant l'inſpiration divine, les Philoſophes Chrétiens ſont enfin parvenus à s'en rapporter plutôt à l'évidence qu'au témoinage de leurs livres inſpirés.

Quel eſt le principe caché des actions & des mouvements du corps humain ? C'eſt l'ame. Qu'eſt-ce qu'une ame ? C'eſt un eſprit. Qu'eſt-ce qu'un eſprit ? C'eſt une ſubſtance qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties. Comment une telle ſubſtance peut-elle ſe concevoir ? Comment peut-elle mouvoir un corps ? On n'en ſait rien, c'eſt un myſtère. Les bêtes ont-elles des ames ? Le Cartéſien vous aſſûre que ce ſont des machines. Mais ne les voyons-nous pas agir, ſentir, penſer d'une façon très-ſemblable à l'homme ? illuſion pure. Mais de quel droit privez-vous les bêtes de l'ame que, ſans y rien connoître, vous attribuez à l'homme ? C'eſt que les ames des bêtes embarraſſeroient nos Théologiens, qui contents de pouvoir effrayer & damner les ames immortelles des hommes, n'ont pas le même intérêt à damner celles des bêtes. Telles ſont les ſolutions puériles que la philoſophie, toujours menée en liſieres par la Théologie, fut obligée d'enfanter pour expliquer les problêmes du monde phyſique & moral !

§ 203.

§ 203.

Combien de ſubterfuges & de tours de force tous les penſeurs anciens & modernes n'ont-ils pas employés pour éviter de ſe mettre aux priſes avec les Miniſtres des Dieux; qui furent dans tous les temps les vrais tyrans de la penſée! combien les Deſcartes, les Mallebranches, les Leibnitz & tant d'autres ont-ils été forcés d'imaginer d'hypotheſes & de détours, afin de concilier leurs découvertes avec les rêveries & les bévues que la Religion avoit rendues ſacrées! Avec quelles précautions les plus grands Philoſophes ne ſe ſont-ils pas enveloppés, au riſque même d'être abſurdes, inconſéquents, inintelligibles, toutes les fois que leurs idées ne s'accordoient pas avec les principes de la Théologie! Des Prêtres vigilants furent toujours attentifs à éteindre les ſyſtêmes qui ne pouvoient cadrer avec leurs intérêts. La Théologie fut en tout temps le lit de Procuſte ſur lequel ce brigand étendoit les étrangers; il leur coupoit les membres, quand ils étoient plus longs, on les faiſoit allonger par des chevaux, quand ils étoient plus courts, que le lit ſur lequel il les forçoit de ſe placer.

Quel eſt l'homme ſenſé, fortement épris de l'amour des ſciences, intéreſſé au bien-

être des humains, qui puisse réfléchir sans dépit & sans douleur à la perte de tant de têtes profondes, laborieuses & subtiles, qui depuis des siecles se sont follement épuisées sur des chimères toujours inutiles, & très souvent nuisibles à notre espece? Que de lumières n'auroient pas pu jetter dans les esprits, tant de penseurs fameux, si au lieu de s'occuper d'une vaine Théologie & de ses disputes impertinentes, ils eussent porté leur attention sur des objets intelligibles & vraiment importants pour les hommes? La moitié des efforts qu'ont coûté au génie les opinions religieuses; la moitié des dépenses qu'ont coûté aux nations leurs cultes frivoles, n'auroient-elles pas suffit pour les éclairer parfaitement sur la morale, la politique, la physique, la médecine, l'agriculture &c.? La superstition absorbe presque toujours l'attention, l'admiration & les trésors des peuples; il ont une Religion très coûteuse; mais ils n'ont pour leur argent ni lumières, ni vertus, ni bonheur.

§ 204.

Quelques Philosophes anciens & modernes ont eu le courage de prendre l'expérience & la raison pour guides, & de s'affranchir des chaînes de la superstition. Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton & quelques autres Grecs ont osé déchirer le

voile épais du préjugé, & délivrer la philosophie des entraves théologiques. Mais leurs systèmes trop simples, trop sensibles, trop dénués de merveilleux pour des imaginations amoureuses de chimères, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuses des Platons, des Socrates, des Zénons. Chez les modernes, Hobbes, Spinosa, Bayle, &c. ont marché sur les traces d'Epicure, mais leur doctrine ne trouva que très peu de sectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raison.

Dans tous les âges, on ne put sans un danger imminent, s'écarter des préjugés que l'opinion avoit rendus sacrés. Il ne fut point permis de faire des découvertes en aucun genre; tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire, a été de parler à mots couverts, & souvent, par une lâche complaisance, d'allier honteusement le mensonge à la vérité. Plusieurs eurent une *double doctrine*, l'une publique & l'autre cachée; la clef de cette dernière s'étant perdue, leurs sentiments véritables deviennent souvent inintelligibles, & par conséquent inutiles pour nous.

Comment les Philisophes modernes à qui, sous peine d'être persécutés de la façon la plus cruelle, l'on crioit de renoncer à la raison, de la soumettre à la foi,

c'eſt-à-dire, à l'autorité des Prêtres ; comment, dis-je, des hommes ainſi liés, auroient-ils pu donner un libre eſſor à leur génie, perfectionner la raiſon, accélérer la marche de l'eſprit humain ? Ce ne fut qu'en tremblant que les plus grands hommes entrevirent la vérité ; très rarement eurent-ils le courage de l'annoncer ; ceux qui ont oſé le faire ont été communément punis de leur témérité. Graces à la Religion, il ne fut jamais permis de penſer tout haut, ou de combattre les préjugés dont l'homme eſt par-tout la victime & la dupe.

§ 205

Tout homme qui a l'intrépidité d'annoncer des vérités au monde, eſt sûr de s'attirer la haine des Miniſtres de la Religion ; ceux-ci appellent à grands cris les puiſſances à leur ſecours ; ils ont beſoin de l'aſſiſtance des Rois pour ſoutenir & leurs arguments & leurs Dieux. Ces clameurs ne décelent que trop la foibleſſe de leur cauſe.

*On eſt dans l'embarras quand on crie au ſecours.*

Il n'eſt point permis d'errer en matiere de Religion ; ſur tout autre objet on ſe trompe impunément, on a pitié de ceux qui s'égarent, & l'on ſait quelque gré aux perſonnes qui découvrent des vérités nouvelles ;

mais dès que la Théologie se juge intéressée, soit dans les erreurs, soit dans les découvertes, un saint zèle s'allume, les souverains exterminent, les peuples entrent en frénésie, les nations sont en rumeur sans savoir pourquoi.

Est-il rien de plus affligeant, que de voir la félicité publique & particuliere dépendre d'une science futile, dépourvue de principes, qui n'eut jamais de base que dans l'imagination malade, qui ne présente à l'esprit que des mots vuides de sens? En quoi peut consister l'utilité si vantée d'une religion que personne ne peut comprendre, qui tourmente sans cesse ceux qui ont la simplicité de s'en occuper, qui est incapable de rendre les hommes meilleurs, & qui souvent leur fait un mérite d'être injustes & méchants? Est-il une folie plus déplorable & qui doive être plus justement combattue, que celle qui, loin de procurer aucun bien à la race humaine, ne fait que l'aveugler, lui causer des transports, la rendre misérable en la privant de la vérité qui seule peut adoucir la rigueur de son sort?

§ 206.

La Religion n'a fait en tout temps que remplir l'esprit de l'homme de ténebres & le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs, de ses intérêts

véritables. Ce n'eſt qu'en écartant ſes nuages & ſes phantômes que nous découvrirons les ſources du vrai, de la raiſon, de la morale, & les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu. Cette Religion nous donne le change & ſur les cauſes de nos maux & ſur les remèdes naturels que nous pourrions y appliquer : loin de les guérir, elle ne peut que les aggraver, les multiplier & les rendre plus durables. Diſons donc avec un célebre moderne, *la Théologie eſt la boëte de Pandore ; & s'il eſt impoſſible de la refermer, il eſt au moins utile d'avertir que cette boëte ſi fatale eſt ouverte.* (14)

(14) Mylord Bolingbroke dans ſes *œuvres poſthumes.*

FIN.

885680

Antiquariat Antiqua
19.7.1989
[ZAH.]

(coll.)